

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1882

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

7^e ANNÉE.

1^{er} JUIN 1882.

NUMÉRO 6.

SOMMAIRE

	PAGES
Bulletin Religieux.	
La Persécution en Chine.....	161

Littérature.	
Lequel est heureux du Riche ou du Pauvre.....	163
Afre.—Histoire édifiante.....	169

Poésies.	
La petite cousine, par CLOVIS HUGUES...	162
Dieu, par CHARLES BERGER.....	173
Le Clairon, par PAUL DÉROULÈDE.....	173
Ma Dormeuse Gentille, par CHARLES OUMET.....	173
La Médaille, par PAUL BAUDRY.....	173
Ils sont là, par PAUL DÉROULÈDE.....	181
Marie-Louise.—Acrostiche, par X.....	183
A un Lys.....	183
Paysage, par J. AUGER.....	183

Histoire.	
Défense héroïque du Fort de Verchères, par ANBROISE CHOQUET.....	174

Archéologie.	
Découverte de la Tour de Babel, par CHARLES BIGOT.....	182
Tombeaux du Patriarche Abraham et des Siens.....	182

Biographies.	
L'hon. P. J. O. Chauveau, C. R., par CHARLES OUMET.....	177
L'hon. Gédéon Ouimet, C. R., par l'abbé C. TANGUAY.....	180

	PAGES.
Légendes.	
Le Lac de Belœil, par un Chroniqueur.	183

Mélanges.	
Platon et Fénelon.—Dialogue d'Outre- Tombe	184
De la Mauvaise Humeur, par X.....	186

Agriculture.	
Conseils concernant la culture du Foin.	181

Maximes et Pensées.	
Du Mariage, par MME ST-LAMBERT.....	172
Des Ecrivains.....	177
De l'Egalité.....	177

Partie Editoriale.	
Au Public.....	187
Une Explication.....	187
Aux Abonnés et Agents.....	188
Avantages de la Lecture pour les habi- tants de la campagne.....	188
Les feux de la Saint-Jean, en France...	188
Canonisation.....	189
Histoire Naturelle.....	189
M. L. A. Sénécal.....	189
La ville d'Alexandrie.....	190
Le Caire.....	191
L'Album Musical.....	191
Winnipeg, par TAMERLAU.....	191
Liste des Agents de l'Album.....	192

Gravures.	
Portrait de l'hon. M. Chauveau, C. R.	
Portrait de l'hon. M. Gédéon Ouimet, C. R.	

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

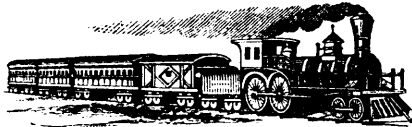
Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & CIE, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue **NEW-YORK.** Mensuelle,

Aux annonceurs d'Ontario.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette **TORONTO.** Revue Littéraire, à

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL.



1882 Arrangement d'été 1882

Le et après LUNDI, le 3 JUILLET, les trains marcheront tous les jours (les dimanches excepté) comme suit :

LAISSERONT POINTE LEVIS.

	Heure du Ch. de fer.	Heure de Québec
Express pour Halifax et St Jean.....	7 30 A. M.	7 15 A. M.
Train d'accommodation et de la malle.	11 15 "	11 00 "
Fret.....	7 39 P. M.	7 15 P. M.

ARRIVERONT A LA POINTE LEVIS.

	Heure du Ch. de fer.	Heure de Québec.
Express de Halifax et St Jean.....	8 50 P. M.	8 35 P. M.
Train d'accommodation et de la malle.	1 10 "	12 55 "
Fret.....	5 15 A. M.	5 00 "

Les trains pour Halifax et St Jean se rendront à leur destination le dimanche, tandis que ceux de Halifax et St Jean arrêteront à Campbellton.

Les chars Pullman laissant Pointe Lévis les Mardis, Jedis et Samedis se rendront à Halifax et ceux partant les Lundis, Mercredis et Vendredis à St Jean.

D. POTTINGER,
Surintendant général.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. B., 27 juin 1882.

CHEMIN DE FER DU NORD.

A PARTIR DE

JEUDI, 1er Juin 1882

Les trains circuleront comme suit :

	Mixte.	Malle.	Expr's	Train éclair.
Départ de Hochelaga pour Québec.....	P M 6.10	P M 3.00	P M 10.00	A M 9.30
Arriv. à Québec.	A M 8.00	A M 9.03	A M 6.30	P M 2.40
Dépt. de Québec pour Hochelaga	P M 5.30	A M 10.10	P M 10.00	A M 4.00
Arrivée à Hochelaga.....	A M 8.15	P M 4.40	A M 6.30	P M 9.10
Départ de Hochelaga pr. Joliette..	P M 5.15
Arriv. à Joliette.	A M 7.40
Dépt. de Joliette p. Hochelaga.	P M 6.00
Arrivée à Hochelaga.....	A M 8.50

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoirs pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

En connection avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.
Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.
A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.
Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

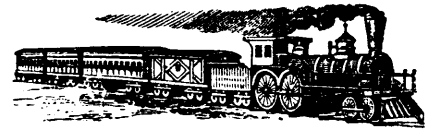
A. DAVIS,
Surintendant Général.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.



CHEMIN DE FER

DU

PACIFIQUE CANADIEN.

DE MONTREAL A OTTAWA.

Les trains, en connection avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

	Mixte	Malle	Express
Départ d Hochelaga pour Ottawa.....	8 30 P M	8 30 A M	5 00 P M
Arrivée à Ottawa.	7 55 A M	1 20 P M	9 50 P M
Départ de Ottawa pour Hochelaga	10 00 P M	8 10 A M	4 55 P M
Ar. à Hochelaga	9 45 A M	1 09 P M	9 45 P M

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoirs élégants sur les trains de Nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre au Bureau du Pacifique, 103, rue Saint Jacques, Montréal.

A Ottawa, pour billets et renseignements s'adresser à l'Agent Local, au bureau pour la vente des Billets, rue Elgin, Ottawa.

VENANT DE PARAITRE.

MGR DE ST-VALIER

ET

L'Hopital Général de Québec,

HISTOIRE—TRADITIONS—BIOGRAPHIES

Grand volume in octavo royal de plus de 700 pages, avec portraits.

Chaque exemplaire broché..... \$2 50

L'ouvrage sera envoyé par la malle franc de port à toutes les personnes qui en feront parvenir le prix à L'HOPITAL GENERAL DE QUEBEC ou à M. J. N. DUQUET, seul agent pour le Canada, 223, rue Saint Jean, Québec.

ABONNEMENT
—
\$2
PAR ANNÉE
(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées
sur le couvert.
(Voir le tarif à la
dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

☞ Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Bulletin Religieux.

LA PERSÉCUTION.

RN

CHINE.

Lettre de Mgr. CHASSE, coadjuteur du Vicaire Apostolique du Kouang-Tong, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Étrangères de Paris.

Canton, le 20 avril 1882.

Je viens de recevoir du P. Brugnon les lettres suivantes qui se passent de tout commentaire. La première est sans date, écrite au crayon :

A Sa Grandeur Mgr. l'Évêque,
Salut dans le Christ !

Dépeuplé de mes habits, je suis entre les mains de deux mille tigres qui se préparent à me mettre à mort. Je suis devenu le froment du Christ : Dieu soit loué !... Ma chapelle est incendiée, mes chrétiens pillés, les ministres de l'autel dispersés. Les uns veulent me brûler, les autres me jeter dans le fleuve, d'autres me couper la tête. Je n'ai plus rien ici-bas : tout mon corps n'est qu'une plaie, qu'une boue, je pense à la dixième station du Calvaire. Il me reste un espoir : je demande à ces tigres d'être exécuté au marché de Vou-kang, là, un petit mandarin

pourra peut-être me sauver la vie. Pauvre chapelle ! Pauvres chrétiens ! Mes chers petits enfants qui vont devenir orphelins ! Si je meurs, dites à ma famille, à mes bienfaiteurs, à tous mes confrères que j'ai pensé à eux aux derniers moments et que je ne les oublierai pas là-haut..... On m'entraîne, peut-être est-ce la fin. Pardon à tous, et à vous, Monseigneur, que j'ai si peu servi.

Kiang-kong, Mercredi saint 1882.

Monseigneur,

J'étais mort et me voici ressuscité.....J'arrive à Kiang-kong, exténué, le corps en lambeaux, les reins brisés, en compagnie du mandarin du Vou-kang, qui m'a sauvé la vie. Oh ! quelle douleur de me trouver tout nu devant des milliers de personnes ! Mes cheveux ont été en partie arrachés. Tout ce que j'ai sur moi, je le dois à la charité publique. Plus une sapèque, plus une robe, rien !...

Le P. Tcheng, me croyant martyrisé, vient d'arriver ici pour recevoir mes dépouilles. Chapelle de Yong-moi-hang brûlée, chrétiens dévalisés, dispersés, toutes les maisons en feu ! Aujourd'hui encore le bruit du *tam-tam* résonne partout : il reste, dit-on, trois chapelles à brûler : on veut me reprendre et tuer tous les chrétiens. Le mandarin monte aujourd'hui avec 200 hommes ; mais nos ennemis sont 2,000 ! S'il ne vient pas de secours, la paix ne peut être rendue à ce district... Je n'ai plus ni rituel, ni vases pour les saintes huiles, ni boîte à hostie, ni canons...J'attends votre visite avec une grande impatience. Je ne puis vous écrire, tout mon corps est souffrant, ils m'ont tant battu ! Mon domestique Jacques a été arrêté sous mes yeux, je ne sais ce qu'il est devenu, on dit qu'il a été décapité...

Kiang-kong, 12 avril 1882.

Monseigneur,

Aujourd'hui je vais un peu mieux. M'apercevant que mon affaire de Yong-moi-hang, ne pourra se terminer ici, que les bruits de persécution continuent, que mes chrétiens n'osent sortir, je réunis le peu de force qui me reste et viens vous entretenir de mes malheurs.

Le 13 de la présente lune, je me rendais à cheval de Kiang-kong à Yong-moi-hang, par le marché de Vou-kang, lorsqu'un soldat, nommé Wouongfontzé, rassemble une quarantaine d'hommes pour m'insulter et me barrer le passage (déjà depuis longtemps il en voulait aux chrétiens et cherchait à leur nuire). Je veux répondre, alors on me lance des pierres, on entoure mon cheval, et on me force à descendre. Ne pouvant me débarrasser, je leur abandonne le cheval et j'arrive à pied à la chapelle.

Mais bientôt on fait courir le bruit que j'ai tué deux enfants pour les donner en pâture à mon cheval, que j'ai pillé une boutique, etc., etc...et le soir même neuf individus parcourent le pays, battant du *tam-tam* et excitant les païens à la révolte. Les chrétiens des environs viennent par groupes me réveiller la nuit et me prier de fuir : je ne m'associe pas à leurs craintes. Pourtant, au point du jour, je prépare mes malles que je fais cacher chez les chrétiens.

Vers midi du 14 de la lune, les païens, clairon et étendard en tête, arrivent en poussant des cris, au nombre de 2,000, et se précipitent sur la chapelle, disant qu'ils sont envoyés par le mandarin. Wouongfontzé est à leur tête et les excite. En un instant la chapelle, l'école des garçons, la résidence du Père sont démolies et brûlées. Ces gens envahissent les

demeures des chrétiens qu'ils pillent de fond en comble, s'emparant aussi de tout ce qui m'appartenait. Ne pouvant me trouver, ils se préparent à y mettre le feu, lorsqu'enfin je suis découvert, ainsi que mes gens.

C'est alors qu'une douzaine d'hommes, vrais tigres humains, se jettent sur moi, m'arrachent les cheveux et la barbe, et me brûlent sur diverses parties du corps, après m'avoir dévouillé violemment de tous mes vêtements ; ce n'est qu'à grand peine que j'ai pu me faire rendre mon pantalon. Je suis suspendu par les cheveux et précipité d'étage en étage jusque dans la rue, d'où l'on m'entraîne devant la porte du village pour m'y décapiter ; tout mon corps n'est que sang et boue, mes membres sont noircis par suite des coups. Là on délibère s'il faut me brûler vivant ou me trancher la tête ; on s'arrête à ce dernier parti. Déjà je suis obligé de m'agenouiller, mes mains sont garrotées derrière le dos, et le couteau est levé, lorsqu'un individu s'adjoint à mes réclamations et demande avec force qu'on me conduise au marché de Vou kang. Là je serai mis à mort après avoir servi de spectacle à la foule pendant une nuit.

Me voici en route, traîné plutôt que marchant de moi même. Après avoir parcouru un espace de cinq lys (2 kilom.), nous arrivons au village de Kon-moun-léou, où une foule de plus de 400 personnes, hommes, femmes et enfants, se joint à mon cortège et demande ma tête. On me précipite dans une rivière, on me dépoille de mon pantalon, on m'oblige à m'agenouiller, à poser ma tête sur un banc et on apporte le couteau fatal. Je restai ainsi plus d'un quart d'heure ; exposé à la risée de la foule et entre la vie et la mort, lorsque le même inconnu les oblige à me rendre mes vêtements et m'entraîne sur la route du marché. J'ai appris ensuite que cet inconnu était un satellite : il avait l'ordre de laisser brûler la chapelle, insulter et battre le missionnaire : toutefois il devait lui sauver la vie.

Après une nouvelle marche de cinq lys, j'arrive au marché de Vou kang, où la foule se grossit de plus d'un millier de personnes qui se disputent l'honneur de me battre : celui-ci me donne des soufflets, celui-là des coups de poing, un autre se sert de son sabre, un autre de son bâton, un autre me précipite par terre et me foule aux pieds. Enfin on me conduit à la porte d'une pagode où l'on me garrotte pendant que la foule délibère sur le temps, le lieu et le genre de mort. Pendant qu'ils se disputent entre eux, arrive le petit mandarin du pays qui me délivre de leurs mains et me conduit au prétoire.

J'avais la vie sauve, mais la vie seule. Mes pertes : ornements, vêtements, chapelle, écoles, résidence, etc., et celles des chrétiens s'élèvent à un chiffre considérable. Lorsque je me vis dans un tel état devant ces gens du prétoire, que je songai à mes malheurs, aux dangers passés, à mes pauvres chrétiens, à leurs maisons en partie brûlées avec la chapelle, à mes labeurs de sept années perdus, je ne pus retenir mes larmes, et tous pleuraient avec moi. Le mandarin ordonna à ses gens de me laver le corps et me prêta quelques vêtements : le lendemain, il me ramenait tout meurtri à ma résidence de Kiang-kong. Le 16, les deux mandarins civil et militaire se rendaient sur les lieux, examinaient les dégâts et arrêtaient quatre coupables.

J'apprends aujourd'hui que le préfet, accueillant les fausses accusations des païens contre moi, vient d'écrire au vice-roi. Déjà l'an dernier, vers la 1ère lune, ces gens avaient décidé de brûler mes chapelles : j'écrivis au préfet pour lui demander un édit ; il me répondit que c'était un faux bruit et que son peuple n'était pas capable de cela. Vers la douzième lune, voyant que j'apportais tant d'objets de Canton et entendant dire que j'avais beaucoup d'argent pour construire deux nouvelles chapelles, ils résolurent de nouveau le pillage, j'en fus averti à temps ; je pus prévenir le mandarin local, et le projet avorta : il devait réussir plus tard.

Maintenant, ma chapelle est détruite, tout mon bien est pillé, je n'ai plus une sapèque, et j'ai à nourrir plus de trente personnes : il me reste une chapelle non terminée, qu'il faudrait vite couvrir dans la crainte des pluies. Mes pauvres chrétiens sont ruinés et me pressent chaque jour de leur venir en aide.

Je suis tout rempli de tristesse lorsque je songe que, venu dans ce pays depuis sept ans, je n'y ai encore nui à personne, j'ai aimé et aidé tout le monde ; pourquoi les païens veulent-ils aujourd'hui me décapiter et ruiner mes œuvres ?...

Mgr Chausse fait suivre ces lettres des lignes suivantes :

“ Je n'ai rien à ajouter à l'éloquence de ces lettres que j'ai reçues à deux jours d'intervalle, sinon que le cher P. Brugnoa a rempli le précepte de l'apôtre : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit et nos debemus pro fratribus animas ponere* : qu'il a bu jusqu'à la lie le calice de l'ignominie et de la souffrance et qu'il a pu dire comme le divin Maître : *Videte si est dolor sicut dolor meus.* ”

LA PETITE COUSINE.

Un jour vint à notre maison
Une petite demoiselle,
C'était au temps de la moisson,
J'étais en vacances comme elle.

Un beau sourire triomphant
Étoilait sa lèvre mutine.
Ma mère me dit : “ Mon enfant
Voilà ta petite cousine ! ”

J'avais alors douze ans . c'était
L'âge qu'avait aussi Marie,
Et pour nous l'oiseau bleu chantait
Sur la même branche fleurie.

J'avais un esquif de bouleau
Pavoisé d'un brin d'aubépine.
Je courus le lancer sur l'eau
Avec ma petite cousine.

Or, comme nous tendions le cou
Vers l'onde pleine de lumière,
Son pied glissa sur un caillou,
Elle tomba dans la rivière.

Maïs sa main ne me quitta pas,
Et sur une berge voisine
Je pus l'emporter dans mes bras,
Ma petite cousine !

Pendant que le soleil séchait
Sa robe suspendu aux branches,
Notre mère l'endimanchait
Dans mon habit des grands dimanches.

Mon chapeau semblait à dessein
Pencher sur son oreille fine.
Oh le charmant petit cousin
Qu'était ma petite cousine !

Quand il fallut nous séparer,
Les vacances étant finies,
Nous fûmes une heure à pleurer,
Nos mains tout doucement unies.

Puis la fleur des vagues amours
Au fond de mon cœur prit racine ;
Et dans mes livres tous les jours,
Passait ma petite cousine.

Un matin que j'étais seul,
J'embrassais dans ma rêverie
Le chapeau qui me rappelait
Les cheveux mouillés de Marie.

On vient, on m'appelle au parloir...
Hélas ! tout est deuil et ruine.
Le soir, j'avais un crêpe noir
Sur le chapeau de ma cousine.

Depuis j'ai regretté souvent
Les jours heureux de mon enfance,
La rivière où chantait le vent,
L'amour ou chantait l'innocence.

Je livre au sort de longs combats.
Et souvent ma tête s'incline
Heureux qui n'a pas ici bas,
Perdu sa petite cousine !

LLOUIS-HUGUES.

Littérature.

LEQUEL EST HEUREUX

DU

RICHE ou du PAUVRE ?

HISTOIRE VRAIE.

La maison mystérieuse.

Dans le haut de la rue d'Enfer, à l'un des endroits les plus isolés de Paris, se voyait, il y a quelques années, une petite maison de modeste apparence, mais qui paraissait pourtant renfermer tout ce qui peut être nécessaire pour le bien-être de la vie. Je dis *paraissait*, parce que personne du voisinage n'avait pu vérifier le fait, puisque jamais personne n'y était entré. Aussi était-ce avec une curiosité bien vive que les commères du quartier s'entretenaient de la *maison mystérieuse* ; c'est ainsi que la petite maison à volets verts avait été surnommée, volets qui se voyaient d'autant mieux que jamais ils n'étaient ouverts sur la rue, les habitants de cette demeure ne recevant l'air et le jour que par de larges fenêtres ouvertes sur un immense jardin, dont les grands arbres les cachaient à l'indiscrete curiosité du dehors.

Deux personnes seulement semblaient habiter cette maison : c'étaient deux vieillards. L'un était maigre, brisé par la maladie ; sur sa figure vénérable se montrait la trace des souffrances les plus vives ou des douleurs les plus intenses. L'autre, au contraire, avait la taille ferme, l'œil vif encore, et tout témoignait, sur son heureuse physionomie, d'une santé parfaite et d'un contentement intérieur.

Chaque jour, vers le matin, nos deux vieillards sortaient, quelque temps qu'il fit : le premier, enveloppé dans une grosse redingote, partait sans doute au loin, car souvent la journée entière s'écoulait avant

qu'il fût de retour ; le second, ne quittait que pour quelques instants la maison, et, un petit panier au bras, allait chercher les modestes provisions qui les faisaient vivre. Une chose encore intriguait très fort les voisins : c'est que ce vieillard, d'une avarice presque sordide pour les emplettes des choses nécessaires à la vie, telles que la viande, le vin, etc., etc., qu'il achetait au prix des pauvres, laissait échapper l'argent à flots pour avoir les fruits les plus exquis, les primeurs les plus rares.

La bouchère et l'épicière déclaraient que cet homme devait être un mendiant honteux, et que sans doute son camarade passait sa journée à demander l'aumône ; tandis que la fruitière disait, à qui voulait l'entendre, que ses voisins étaient deux princes déguisés.

A de certaines époques, cependant, les deux vieillards semblaient entièrement disparaître ; et on les aurait crus absents, si des cris aigus et déchirants n'avaient pas malheureusement fait connaître que cette maison était habitée.

La première fois que les voisins entendirent ces cris, ils pensèrent qu'un assassinat se commettait dans la maison mystérieuse ; et, espérant à cette occasion connaître enfin le secret qu'elle renfermait, ils étaient allés avec empressement porter plainte au commissaire de police. Ce magistrat, effrayé des rapports qui lui étaient faits, se présenta immédiatement devant la demeure des vieillards ; il sonne avec force et ordonne d'ouvrir ; l'un d'eux apparaît. C'était le plus vieux et le plus triste ; il salue le commissaire, lui dit quelques mots à l'oreille ; alors celui-ci se retire après avoir fait des excuses sur une démarche que nécessitait cependant son devoir, et laisse la foule ébahie contempler les murs de la maison, dans laquelle elle avait un si vif désir de pénétrer.

Le lendemain de cet événement, nos deux vieillards recommencèrent leurs courses habituelles.

On chercha à faire parler celui qui venait prendre les provisions, mais toutes tentatives échouèrent devant son impassibilité ; et, comme ces petits accidents se renouvelèrent assez souvent par la suite, on finit par n'y plus prendre garde, tant l'habitude rend ordinaires, même les choses les plus extraordinaires de la vie !

Plusieurs années se passèrent sans circonstances nouvelles, quand, un matin, celui des deux vieillards chargé de faire les provisions resta absent pendant plusieurs heures, contrairement à toutes ses habitudes ; et ce qui parut bien plus étrange encore, c'est qu'il rentra, tenant familière-

ment sous le bras un beau et grand garçon à la mine hardie et à la taille modeste, mais propre et décente, d'un brave ouvrier.

Cette nouvelle se répandit promptement chez toutes les bavardes du quartier ; et le même soir, des groupes nombreux de commères s'étaient formés autour de la discrète maison à volets verts.

—Que ça peut-y donc être que ce garçon ? disait en se grattant la tête comme pour résoudre le problème, la mère Picard, portière du voisinage. Y a du louche dans tout ça, et si j'étais la police, je mettrais la main sur les deux vieux.

—Mais puisqu'i n'font pas d'mal, ces hommes, quoiqu' vous pourriez donc leur faire ? répliqua la cardeuse de matelas, fort bonne femme au demeurant ; c'est i donc forcé d' dire ses affaires à tout chacun ? Si c'est un secret qu' leur histoire, l' Gouvernement n' les oblige pas à vous l' dire, peut-être.

—C'est égal, y a du louche là-dedans, reprit d'un air capable la femme Picard. Et depuis que ces gens-là sont dans le quartier, il s'y passe des drôles de choses. Si j'étais bavarde, je pourrais vous en conter bien long.

—Bien long ? de quoi ! des contes et voilà tout, interrompit brusquement la fruitière ; car, s'il se passe des choses étranges dans notre quartier, ce n'est jamais que de bonnes choses : ainsi le fils à Pierre, qui a été racheté de la conscription sans qu'on sache par qui. La pauvre femme à Jean, qui a été soignée dans sa grosse maladie par les grands médecins qui n'ont rien voulu recevoir, et puis le pharmacien qui apporte des drogues sans les faire payer. Tout ça, je le sais bien, n'est pas naturel ; mais ça ne me prouve qu'une chose, c'est que j'ai raison quand je dis que les voisins c'est des princes déguisés.

—Des princes ou des mendiants, dit d'une voix aigre la bouchère ; beaux princes, ma foi, qui me paient huit sous la livre de viande, et qui font bien attention au poids, encore.

Pendant que la conversation s'échauffait, et qu'après avoir commencé à parler chacun à leur tour, nos commères avaient fini par crier toutes à la fois, le vieillard et le jeune homme étaient entrés dans une petite pièce, fort propre quoique très simplement meublée, faisant partie du rez-de-chaussée de la petite maison mystérieuse.

C'était une belle soirée d'été, et la fenêtre ouverte laissait entrer une brise douce et embaumée. A peine la porte fut elle fermée derrière eux que le jeune homme ôta sa casquette, secoua ses jolis cheveux blonds comme pour rafraîchir son front cou-

vert de sueur. Le vieillard le regardait avec amour, et deux larmes, larmes de joies sans doute, coulaient lentement le long de sa figure vénérable. Le jeune homme s'en aperçut et les essuya par un tendre baiser.

—Yves, mon enfant, fils de ma fille bien aimée, dit le vieillard, que je suis heureux de te voir ! car je t'aime, vois-tu, et pour toi, et pour ta mère, dont tu es la fidèle image. Si tu savais combien mon vieux cœur battait dans ma poitrine quand je t'ai reçu dans mes bras à ta descente de la voiture ! Je t'avais laissé si petit, si enfant, et te voilà si grand, si beau maintenant ! Je ne t'ai pas encore questionné sur ma bonne Yvonne, ta mère, sur ta famille, sur ton travail. Je me suis contenté de te voir l'émerveiller sur notre ville, je riais de ton rire, je m'amusais de tes surprises, je redevais jeune avec toi. Mais maintenant, causons comme deux frères ; ne regarde pas mes cheveux blancs, et dis moi, enfant, pourquoi tu as quitté Nantes, pourquoi tu as laissé ta mère, en un mot pourquoi tu es à Paris ?

A ces questions si précises, le jeune homme parut embarrassé ; puis ayant repoussé ce mouvement de honte, il regarda le vieillard avec fierté et lui dit d'une parole brève :

—Je suis à Paris, parce que je ne veux plus rester à Nantes. Ma mère ne vous a-t-elle donc pas écrit tout cela ?

Ce fut le tour du vieillard de paraître embarrassé.

—Les lettres de ta mère ne me sont pas adressées, répondit-il doucement, et cela parce que je ne saurais pas les lire. Elle les écrit à Monsieur, et mon pauvre maître retranche sans doute tout ce qui peut m'affliger, car il m'a seulement dit hier en entrant : "Voilà du bonheur qui t'arrive, Warek. Demain tu embrasseras ton petit-fils, Yvonne t'envoie son enfant, tu iras à la voiture vers cinq heures, et tu le trouveras." Et suivant qu'il l'avait dit, je t'ai trouvé, mon fils, et avec toi le bonheur et la joie ! Tu le vois, j'ignore tout ce qui te regarde. Ce n'est donc pas seulement pour embrasser les cheveux blancs de ton aïeul, pour recevoir sa dernière bénédiction, peut-être, que ta mère t'envoie auprès de lui ?

—Je n'aurais pas tardé sans doute à venir répondre à votre appel, cher et bien-aimé père, dit Yves en serrant tendrement les mains du vieillard entre les siennes, mais j'avoue qu'aujourd'hui les événements politiques seuls m'ont conduit auprès de vous.

—Les événements politiques, s'exclama Warek avec surprise, et qu'a

affaire la politique, je te prie, avec un humble ouvrier comme toi ?

A ces paroles, Yves redressa la tête comme un jeune cheval à qui une main rude fait sentir le mors.

—Ce que fait la politique aux ouvriers, mon père s'écria-t-il les yeux brillants, les joues enflammées, les lèvres frémissantes. Mais voulez-vous plaisanter en me faisant cette question ? vous savez trop bien qu'aujourd'hui nous sommes tous égaux, et que tous alors nous avons le droit de faire marcher le Gouvernement à notre guise.

—Je sais, répondit Warek en secouant la tête, que quand tout le monde veut mettre la main à la pâte, la pâtisserie est très mal faite. Voilà ce que je sais fort bien et ce que tu devrais apprendre. L'ouvrier doit s'occuper de son travail ; s'il se mêle d'autre chose, tout va mal, l'ouvrage chôme et la misère arrive. Mais tout cela ne me dit pas pourquoi tu es ici ! La politique... la politique... pour moi ne signifie rien, en vérité.

—Eh bien ! mon père, c'est que depuis la République nous avons tous fondé des clubs ou nous défendons les droits du peuple, et j'étais un des présidents de celui qui demandait le partage des biens. Les riches ont eu peur, ils se sont entendus avec la police, et nous avons été chassés du pays.

Et l'on a bien fait, dit avec sévérité le vieillard, car ce ne pouvaient être que des gens sans foi et sans honneur qui réclamaient une chose pareille. Prendre à ceux qui ont ! savez-vous le mot que ce principe cache ?

—Cela veut dire justice, répondit le jeune homme en levant la tête.

—Cela veut dire vol ! s'écria le vieillard d'une voix vibrante en jetant sur l'ouvrier un regard de colère et d'indignation.

—Taisez-vous, mon père, vous blasphémez ! s'exclama l'ouvrier à son tour en bondissant sur son siège et saisissant d'une main tremblante le bras de son aïeul.

Celui-ci se dégagea de cette étreinte, croisa ses bras sur sa poitrine et regardant Yves avec dignité :

—Ecoutez-moi, ou sortez, lui dit-il. L'ouvrier retomba sur son siège en baissant la tête.

—On vous trompe, pauvre enfant sans expérience, a la tête légère et au cœur chaud, continua Warek à qui l'indignation donnait presque de l'éloquence ; on vous cache sous de belles paroles l'infamie des choses que l'on veut vous faire faire, et vous vous laissez prendre comme de pauvres oiseaux au filet ; car vous payez toujours par vos souffrances l'appui

que vous prêtez à ces génies du mal qui prêchent le vol pour s'enrichir, et qui, leur but une fois rempli, deviendraient durs et sans pitié pour vous. S'ils aimaient le peuple, comme ils le disent, savez-vous les principes qu'ils lui donneraient ? Ce serait de lui apprendre qu'avec du travail et de la conduite, il peut arriver un jour à une fortune honnête, qu'en développant son esprit il peut devenir un grand homme. Combien de riches que l'on envie ont commencé leur carrière avec les sabots aux pieds et l'estomac vide ! Mais ils avaient du courage, de l'intelligence et de la prudence. "Chaque soldat, a dit l'empereur, porte dans sa giberne le bâton du maréchal de France." Eh bien ! on pourrait dire aujourd'hui chaque ouvrier porte sa fortune dans son gousset : le travail, la probité et l'économie, et il peut défier l'avenir. Mais tu les crois donc bien heureux les riches que tu les envies ? ajouta-t-il d'une voix adoucie, en jetant un indulgent et tendre regard à l'ouvrier, dont la figure mobile laissait lire les impressions que les dures vérités formulées par son grand-père commençaient à faire infiltrer dans son âme.

Tout le bonheur de ce monde n'est-il pas pour eux ? répliqua Yves au lieu de répondre directement à la question que lui avait posée son grand-père.

—Tu dois alors trouver le bon Dieu bien injuste, si tu as cette pensée ! dit Warek. Ecoute-moi, enfant, continua-t-il, et crois-moi, moi qui t'aime et ne veux pas te tromper ! Dieu est un bon père, il protège ses enfants également, et n'a pas voulu faire deux parts, donner aux uns le bonheur, aux autres la peine et la souffrance. Tout est réparti avec justice. Les biens sont payés par les peines, les joies par les douleurs ; puis il garde l'éternité pour récompenser ou punir ceux qui ont violé ou bravé ses préceptes divins. Je peux te donner un exemple frappant de mes paroles, en te contant une histoire bien douloureuse : c'est celle de mon maître, de notre bienfaiteur, lui tous jours comblé des biens de la fortune, lui si bon, si vertueux, le bienfaiteur des pauvres. J'y joindrai des détails sur ma modeste vie. Nous sommes frères de lait, nés le même jour, dans le même village, lui dans un riche château, moi dans une pauvre chaumière ; il est fils d'un grand seigneur, moi d'un humble matelot. Puis, après m'avoir entendu tu me diras avec franchise, si Dieu te donnait le droit de choisir une de nos deux destinées, laquelle tu demanderais, celle du riche ou celle du pauvre ?

II

Le fils du Marquis et le fils du Matelot.

Charles de Keradouc vint au monde pour compléter le bonheur de l'illustre marquis son père ; c'était un héritier de son nom, de son immense fortune et de ses dignités à la cour ; tu comprendras sans peine la joie qui remplit le cœur de cet honorable seigneur, quand tu sauras que la marquise avait eu plusieurs enfants, mais toutes filles, qui moururent à peine nées ; et que les médecins avaient déclaré, dans la profondeur de leur science, qu'elle devait renoncer pour toujours au bonheur de la maternité, quand un beau et gros garçon donna un démenti formel à la Faculté.

Je vins au monde le même jour. Ma mère, grasse et fraîche paysanne, à la bouche rieuse, aux dents blanches, aux yeux brillants, avait été choisie pour servir de nourrice au petit marquis en herbe ; elle allait donc me priver du lait qui était mon droit naturel, quand la marquise voyant que ma mère pouvait nourrir facilement deux enfants, me rendit ma part et m'admit au château avec le petit Charles.

On nous éleva tous les deux, comme si l'un n'était pas un grand seigneur et l'autre un pauvre diable, et il ne fut pas plus exempt que moi, je t'assure, de cris, de maux de dents et de coliques. Peut-être même sa part fut-elle plus forte, car il était plus délicat.

Quand nous eûmes atteint deux ans, ma mère rentra avec moi dans notre chaumière. Mon père arrivait d'un voyage de long cours, et il désirait naturellement retrouver auprès de lui sa ménagère et son enfant. Il revenait d'autant plus heureux, qu'il ne devait plus nous quitter ; le marquis lui ayant fait présent d'une jolie barque pour faire la pêche et le cabotage à son compte.

Notre séparation ne nous sembla pas rude ; notre chaumière était bien voisine du château, et Charles et moi nous étions toujours ensemble.

Quand l'âge de l'éducation de Charles fut arrivé, il vint de Paris un abbé-gouverneur et des maîtres de toutes sortes. La marquise, qui m'aimait presque comme son enfant, offrit à ma mère de me faire partager les études de mon frère de lait, mais la digne femme refusa aussitôt.

Vous êtes bien bonne pour le gars, madame la marquise, répondit-elle ; mais à quoi ça lui servira-t-il d'être un savant ? À mépriser son père et sa mère, et à courir le monde pour y chercher le bonheur ? Mon homme

ne sait rien que prior Dieu et conduire une barque, ça ne l'empêche pas d'être un honnête matelot, un bon père et un bon mari. Je veux que son fils lui ressemble ; il faut donc qu'il reste ignorant comme lui.

—Que veux-tu Yves, fit le vieillard en interrompant son récit, on avait des idées bien bornées alors ! en était-on plus malheureux pour cela ? Je n'en sais rien, en vérité ; mais on était plus tranquille, et la tranquillité me semble bien quelque chose.

Ma mère refusa donc, ainsi que je te l'ai dit, les offres de la marquise, et pendant que le pauvre Charles pâlisait sur les livres, je jouais sur le bord de la mer avec tous les petits polissons de mon âge ; puis, quand je fus plus âgé, je suivis mon père à la pêche. La mer devint mon idole. Là se passait ma vie ; j'y mangeais, j'y dormais, j'y couchais souvent même. De là est venu le sobriquet de *Warek*, qui ne m'a pas quitté ; et on avait raison de m'appeler ainsi, car je poussais, comme cette plante marine, sur les bords de la mer.

Tout était donc heureux et tranquille au château et à la chaumière, quand les premières atteintes de la grande Révolution firent trembler la France. Aussitôt le marquis se disposa à aller auprès du roi ; et ni les larmes, ni les supplications de la marquise et de son fils ne purent le retenir.

—Mon devoir, leur disait-il, est sur les marches du trône ; Dieu nous protégera. La bonne cause n'est-elle pas la nôtre ?

Voyant, par ses paroles, que sa résolution était inébranlable, madame la marquise de Keradouc voulut suivre son mari ; mais celui-ci, qui, malgré son apparente tranquillité, pressentait des événements funestes, ne voulut pas y consentir.

—Restez auprès de votre fils, lui répondait-il. C'est pour une mère le premier des devoirs, et tous deux priez Dieu pour moi.

Il partit, et avec lui s'éloigna la joie et le bonheur du château.

La marquise passait sa vie dans les larmes et des inquiétudes continuelles, et, naturellement, cette douleur profonde et véritable se reflétait sur son enfant et sur ses serviteurs.

Un long temps s'écoula, puis, un jour, le marquis revint. Le roi était mort !...

On s'occupa alors de réaliser quelques valeurs, afin de fuir à l'étranger ; mais le marquis était signalé, et une nuit, nuit horrible dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire ! une bande de forcenés vint l'arrêter pour le conduire à Nantes.

Mon père s'était mêlé à ces hommes de sang ; moi-même, réveillé par le bruit, je m'étais, presque nu, glissé

au milieu d'eux. Nous pénétrons dans le château, nous entrons dans la grande salle ; le marquis, pâle, mais digne et ferme, s'était appuyé contre le chambranle de la cheminée et semblait un roi qui allait recevoir l'hommage de ses sujets :

—Je vous attendais, Messieurs, leur dit-il ; allons, je suis prêt à vous suivre !

—Et moi, vous ne m'attendez pas ? s'écria la marquise en s'élançant au milieu du groupe qui déjà se mettait en marche.

A cette vue, le marquis jeta un cri déchirant :

—Cette femme est folle, dit-il, renvoyez-la.

Il espérait encore, le malheureux ! sauver, par ces paroles, celle pour laquelle il eût donné tout son sang !

Folle, pas folle du tout ! dit un mauvais sujet du village ; je la reconnais bien, moi. C'est ta femme, une ci-devant. Allons, la belle, en marche et ferme ; puisque tu veux danser, nous te jouerons un petit air de rigaudon bien gentil.

Le marquis vit que tout espoir était perdu, et, après avoir jeté à la marquise un regard de désespoir et d'amour, il baissa la tête avec découragement et suivit ses bourreaux.

En venant ainsi se dévouer pour suivre son époux, la noble victime avait eu le temps de glisser un mot à l'oreille de mon père ; car, tu as dû comprendre, Yves, que le brave homme ne s'était mêlé à ces bandits que pour chercher à revoir ses bienfaiteurs et donner, s'il le fallait, sa vie pour les sauver.

A peine une partie de la troupe avait-elle emmené le marquis et sa vertueuse épouse, que le reste de la bande s'était répandu dans le château : on pilla, on but le vin des caves, on cassa, pour se divertir, toutes les glaces et les vitres des fenêtres. C'était une orgie et un tapage à rappeler l'enfer.

Mon père, ayant vu que les têtes étaient bien échauffées, se glissa dans la chambre de la marquise et prit, dans le matelas, une petite cassette qui y était cachée.

En quittant ses camarades, il m'avait fait un signe, et je l'avais suivi. Après s'être emparé de cette cassette, il entra dans la chambre de Charles. Le pauvre enfant était au lit depuis le matin avec une fièvre violente et un délire horrible, ce qui, heureusement, l'avait rendu étranger à cette scène de désolation et de danger ; car il eût été arrêté avec ses parents. La guillotine ne respectait ni la jeunesse ni l'enfance. — Mon père le saisit dans ses bras, l'enveloppe dans de grandes couvertures, après m'avoir donné la petite cassette en me disant :

—Aide-moi, Warek, à sauver la fortune de ton frère ; fais-toi tuer, s'il le faut, mais ne livre à personne le dépôt que je te confie !

—Sois tranquille, père, lui dis-je ; et je serrai la cassette sur mon cœur comme si j'avais voulu l'y incruster pour la sauver plus à l'aise.

Nous commençons à descendre, lorsque, au milieu de l'escalier, nous fûmes arrêtés par quelques uns de nos odieux compagnons.

—Ohé, le père Lacalle, qu'est-ce que tu emportes donc là ? demanda un de ces hommes.

—C'est ma part de prise, répondit brusquement mon père ; vous avez bu le vin, vous avez cherché les espèces, moi j'ai pensé à ma femme, qui me fera une bacchanale d'enfer quand je rentrerai, car elle est assez bête pour aimer ces ci-devant ; et pour lui clore son bec, je lui apporte des nippes de ménage, un oreiller et des couvertures : comme ça, elle me laissera tranquille.

—Pas si bête ! le père Lacalle, reprit le questionneur ; ma foi je vais en faire autant pour plaire à ma ménagère.

Alors la troupe nous ouvrit un passage et je commençais à reprendre courage, quand un d'entre eux m'empoignant par l'oreille, me dit :

—Et toi, Warek, qu'est-ce que tu as pris aussi.

—J'ai pris la chatte, répondis-je en tirant la langue et en faisant la plus laide de mes grimaces ; puis, dégageant mon oreille, je bondis comme un lièvre et me sauvai à toutes jambes, mais pas assez lestement cependant pour ne pas entendre les quolibets dont on accablait mon indiscret questionneur.

A peine entré dans notre chaumière, une lumière éclatante nous apprit que les malheureux avaient mis le comble à leur œuvre de sang : le château de Kéradeuc était livré aux flammes ! Quelles reconnaissantes actions de grâces nous élevâmes alors vers Dieu !

Charles resta plusieurs jours en danger, puis, quand il eut repris connaissance, il s'étonna de se voir dans notre chaumière et en demanda la raison. On en inventa mille plus folles les unes que les autres, dont, la fièvre aidant, il se contentait chaque jour ; mais quand il entra en convalescence, il n'y eut aucun moyen de lui cacher l'affreuse vérité.

—Je veux aller à Nantes, nous dit-il alors, je ne suis plus un enfant, j'ai quinze ans accomplis, je me dois à ma pauvre mère, à mon père bien-aimé, et je veux vivre ou mourir avec eux.

A ces paroles, ma mère pleurait, mon père jurait ses grands dieux qu'il ne le laisserait pas partir ; mais

Charles restait inébranlable dans sa résolution. On lui avait caché ses habits, il n'avait que les miens ; on lui avait ôté aussi ses souliers pour le réduire à nos sabots, avec lesquels, il ne pouvait pas marcher ; c'était une lutte entre mon père et Charles, l'un pour partir, l'autre pour l'en empêcher, et chacun y mettait tout ce qu'il possédait de résolution et d'adresse.

Ce fut Charles qui réussit. Un jour, il se sauva du village sans prendre garde à sa veste sale et déguenillée ; ses sabots le gênent, il les rejette et marche nu-pieds ; les ronces, les cailloux, les pierres, il ne les voit pas, ils ne sont rien. Arriver à Nantes, voilà tout son espoir ! voilà tout son désir ! — Il y arrive enfin !

C'est donc un jour de fête ; une foule nombreuse encombre les rues, et semble marcher vers un but commun. Charles la suit machinalement ; il arrive sur une grande place ; là on dresse un échafaud ; il lève les yeux, un cri d'horreur lui échappe, ses cheveux se dressent sur sa tête ; il veut parler, sa langue s'attache à son palais ; il veut courir, il sent sur tout son corps une douleur qui le paralyse complètement. C'est sa mère qu'il a vue monter sur l'horrible machine. Le marquis lui a succédé... La force de la douleur et du désespoir tire le malheureux Charles de cette inertie complète.

—Moi aussi je veux mourir, s'écrie-t-il, moi aussi je suis aristocrate, moi aussi je pleure le roi et je maudis ses bourreaux !

A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'un affreux coup de poing sur la tête le renverse sans connaissance, et une voix rude et forte s'écrie à son tour :

—Ah ! mon drôle, c'est ainsi que tu te sauves parce qu'on t'a ôté ta camisole ; tu l'en repentiras, et les verges te rendront doux comme un petit agneau. Allons, rentrons à la bergerie, mon mouton. Tu fais le mort à présent pour que je te porte. C'est bon, tu me paieras tout ça à la fois.—Et mon père, car c'était lui, plus mort que vif, malgré sa crânerie apparente, prend Charles dans ses bras et l'emporte avec une colère si bien jouée, que le peuple, qui un moment avant allait demander sa mort, fit entendre des murmures de compassion pour le pauvre fou.

Tout en courant avec son fardeau, le véritable coup de poing de matelot que mon pauvre père avait donné à Charles, lui tourmentait un peu fort la conscience ; mais, se disait-il pour se consoler, je n'avais que ce moyen pour l'étourdir et le rendre muet, et s'il eût parlé, il était guillotiné : un coup de poing vaut encore mieux que la mort.

Une fois rentré dans notre chaumière, nous eûmes tous bien de la peine pour consoler le pauvre Charles, et pour lui ôter l'envie de mourir ; mais peu à peu le temps fit descendre dans son cœur de la résignation et du courage.

Arrêtons-nous un moment ici, Yves, dit le bon Warek, et vois, mon enfant, combien la grandeur de sa naissance, la richesse de sa fortune lui avaient déjà causé d'affreux malheurs, tandis que pour moi humble et pauvre enfant du peuple, tout n'avait été encore que joie et bonheur, et nous avions quinze ans ! Charles, fils d'un matelot ou d'un ouvrier, n'aurait pas eu l'horrible spectacle de voir mourir sous ses yeux sa vertueuse mère, son respectable père, et de quelle mort, grand Dieu !... morts assassinés !...

—Vois-tu, mon fils, les événements de ce monde frappent les grands et les riches, mais respectent les petits et les pauvres, comme les violents orages déracinent les arbres des forêts, tandis qu'ils vident à peine l'herbe de la prairie ! Mais retournons au triste Charles.

—L'exaltation, le désir de la vengeance avaient succédé, dans l'âme de mon frère, au découragement et à la tristesse.

—Je veux les venger, disait-il chaque jour ; mais comment faire ? ajoutait-il avec un soupir.

La guerre de la Vendée parut lui offrir le but de ses pensées secrètes. Et un matin, après avoir embrassé ma mère, après avoir tendrement serré la main de mon père, il nous déclara ses nouveaux projets. En entendant les paroles de Charles, mes vénérables parents sentirent battre de sympathie leur cœur véritablement breton, mais ils baissèrent la tête sans rien dire. Car s'ils approuvaient la démarche de Charles comme fils d'un père et d'une mère assassinés par la République qu'il voulait combattre, ils tremblaient dans l'amour qu'ils avaient pour lui, et dans la crainte que je ne voulusse suivre celui qu'ils avaient appris à regarder comme mon frère et comme mon maître.

Pourtant, après un moment de réflexions, réflexions sans doute accompagnées d'une pieuse invocation élevée vers Dieu, car ses regards qu'il tournait un instant vers le ciel semblaient indiquer cette religieuse pensée ; mon père se leva et décrocha avec vivacité le fusil qui depuis longtemps était attaché au-dessus de l'âtre de notre cheminée fumense :

—Allons, mes gars ! nous dit-il en embrassant Charles et moi dans le même regard paternel, préparez-vous et mettons-nous en route.

Et Charles et moi, par le même élan de cœur, nous nous précipitâmes

dans ses bras pour lui témoigner notre reconnaissance.

Le lendemain, dès l'aube du jour, nous nous mîmes en route en effet.

—Ce n'est pas le moment, dit le bon Warek en interrompant encore son récit, de te raconter la guerre du Bocage, cette lutte terrible entre les deux enfants d'une même mère ! lutte affreuse que je supplie Dieu de daigner nous préserver de voir jamais se renouveler ; car la guerre civile, enfant, est le plus horrible des fléaux et aussi douloureuse et peut-être plus cruelle encore pour les vainqueurs que pour les vaincus ! Je ne te dirai pas les hauts faits d'armes, les actions courageuses et grandes de cette poignée d'hommes qui voulut défendre jusqu'à la mort et son culte et son roi, et j'arrive au plus vite à l'événement qui la termina pour moi.

Charles fut pris les armes à la main et condamné à mort ; ce ne fut que par un hasard providentiel que mon père et moi, libres tous deux, nous parvinmes à le sauver. Alors nous le conduisîmes secrètement au port de mer le plus rapproché, et là, mon père gagna, moitié par des paroles, car c'était un de ses anciens amis, moitié par de l'or, un matelot jadis du même bord, devenu maintenant patron de barque, qui devait le conduire à un vaisseau en partance pour l'Angleterre.

La séparation entre nous fut douloureuse, je voulais suivre Charles, partager avec lui la misère et les dangers que, je ne le prévoyais que trop, il allait avoir à combattre ; mais le noble jeune homme s'y opposa fortement.

—Le Ciel t'a conservé ton excellent père, tu as encore aussi ta vertueuse mère, Warek, mon beau-frère, me dit-il les yeux remplis de larmes, et tu songes à les quitter pour venir lutter avec moi contre l'infortune ! tu n'y songes pas, ami, et tu offenses la Providence qui a marqué ta place au foyer paternel. Abandonne-moi à mon destin, et retourne dans ta chaumière.

Peut-être un jour viendrai-je y frapper ou pour t'y demander une place, ou pour t'entraîner avec moi ; mais aujourd'hui nous devons nous séparer.

En achevant ces paroles, il s'élança dans la barque et la poussa vivement du pied pour l'éloigner du bord ; puis se précipitant à genoux en nous tendant les bras, il s'écria, la voix remplie de sanglots :

—Adieu, mon frère, adieu mon père, bénissez-moi et priez pour moi !

Et peu d'instant après, il disparut à nos regards voilés de larmes.

Ce fut avec une violence douloureuse que mon père et moi nous vîmes dans notre demeure qui nous parut alors bien triste et bien déserte ! Mais

les bons soins de ma tendre mère, et aussi le temps qui cicatrise les plaies mêmes les plus cuisantes, vinrent peu à peu nous consoler.

D'ailleurs nous recevions de temps en temps des nouvelles de Charles, et nous le savions, sinon heureux, au moins tranquille, ce qui était un grand adoucissement pour nous au chagrin de l'absence.

Un an ou deux après les événements que je viens te raconter, je me mariaï, j'épousai la sainte femme qui m'a donné ta mère, et avec elle le bonheur entra dans notre chaumière, bonheur, hélas ! bien cruellement altéré par la perte que je fis de mes chers parents, puis encore par le silence complet que gardait avec nous notre ami. Mais ce silence était forcé par les circonstances, car la guerre avec l'Angleterre rendait tout commerce impossible entre les deux pays. Aussi, depuis longtemps, je portais dans mon cœur le deuil de mon pauvre maître quand 1814 arriva.

III

Ce que c'était que le mystère de la maison verte.

Depuis peu de temps le roi Louis XVIII était remonté sur le trône de ses pères, quand un jour je reçus une lettre datée de Paris ; elle était du marquis de Kéradeuc, mon ami, mon maître, qui m'appelait auprès de lui. Tu comprends, mon fils, que mon paquet fut bientôt fait, et que bien peu de jours après la réception de cette heureuse missive, j'entrais dans la capitale.

Je ne te donnerai pas le détail de mes expressions quand je vis Paris, moi qui n'avais jamais quitté notre pauvre village ! et je laisse ton imagination les deviner, d'autant que tu viens de les éprouver à ton tour ; et, sans me laisser arrêter par aucune merveille, j'allai, le cœur palpitant, les yeux remplis de douces larmes, frapper à la porte de l'hôtel qui renfermait celui que j'aimais presque à l'égal de Dieu sur la terre.

Mais, hélas ! que ma joie fut vite dissipée en le voyant ! car ce fut le spectre de Charles et non lui que je trouvai alors ! Ses joues, pâles et haves semblaient ridées et desséchées par les larmes ; son front dégarni de cheveux ; sa maigreur, et une douloureuse tristesse empreinte sur tout son être, montraient que le chagrin, plus encore que la souffrance, avait causé ces ravages terribles !

—Tu me trouves bien changé, n'est-ce pas, Warek ? me demanda-t-il avec un doux sourire. Que veux-tu, mon ami, c'est que je suis malade !... car je suis heureux !

Je secouai la tête avec doute,

—Oui, oh oui, je suis heureux ! reprit-il en laissant tomber douloureusement sa tête sur sa poitrine, tandis que deux larmes brûlantes suivaient lentement, sur ses joues, un long sillon, que sans doute elles y avaient depuis longtemps creusé.

Comme je n'osai pas le démentir, pendant quelques instants nous gardâmes tous les deux le silence.

—Et toi, Warek, me demanda-t-il avec bonté, es-tu heureux aussi ?

—Oh oui, monsieur le marquis ! oui, je le serais, si vous... Je m'arrêtai en rougissant ; lui aussi se prit à rougir, il me devina sans doute, mais il reprit vivement :

—Si tu étais plus riche, n'est-ce pas ?... Je secouai la tête de rechef ; mais encore je n'osai pas le détromper, et je dis comme lui.

—Oui, monsieur, si j'étais riche... car j'ai une bonne femme et deux beaux et bons enfants que j'adore.

Le marquis, en m'entendant, laissa échapper de son cœur un déchirant soupir qui me glaça l'âme.

—Moi aussi, dit-il, j'ai une bonne femme et deux beaux enfants ; et, de plus, je suis riche... bien riche... et je veux assurer ton sort. Et Charles, en reprenant notre ancienne intimité d'autrefois, me raconta qu'il s'était marié en Angleterre avec une veuve possédant une immense fortune ; qu'il en avait un fils âgé de 15 ans, et une toute petite belle comme un ange, et qu'avec les Bourbons il avait repris son rang à la cour, etc....

Mais, ce qui me surprit, c'est que Charles ne m'offrit de me faire connaître ni sa femme, ni son fils, et que ce fut presque en fraude qu'il me fit entrer dans la chambre où sa petite fille était endormie. J'aurais mal de tout cela, je te l'avoue, d'autant plus encore qu'il ne fit aucune tentative pour me retenir auprès de lui ; aussi je retournai dans notre village le cœur bien gros, si j'avais la bourse bien ronde ; car j'étais vaincu que, malgré toutes ses richesses, mon pauvre maître était malheureux ! Mais content ?... mais par qui ?... Voilà ce que j'ignorais complètement.

Peu à peu, pourtant, cette triste impression s'effaça de mon âme, et je crus avoir été trompé ; car les lettres de mon maître étaient toutes remplies de paroles de paix et de bonheur.

Quelques années s'écoulèrent encore sans rien amener avec elles quand, un jour que je rentrais de la pêche, je fus très-surpris, de trouver un étranger installé dans ma chaumière ; il leva la tête en m'entendant marcher, et je reculai de surprise et de terreur... c'était Charles ; mais si changé encore, que je crus à une apparition surnaturelle.

—Et toi aussi, tu me repousses ! s'exclama-t-il avec douleur.

—Oh mon maître, mon bon maître ! pardonnez-moi ! m'écriai-je en me jetant à genoux devant lui, et couvrant ses mains de larmes. Mais, mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé, que vous soyez ainsi seul, loin des vôtres ?...

—Il m'est arrivé de grands et terribles malheurs ! me répondit le marquis en relevant la tête, et levant les yeux vers le ciel avec résignation. Dieu l'a voulu ! que son saint nom soit béni ! et qu'il me donne la force et le courage de me soumettre.—Tu l'avais deviné, mon pauvre Warek, continua-t-il en me faisant relever et asseoir auprès de lui, je n'étais point heureux !... Pourtant j'étais riche !... bien riche ! plus que millionnaire !... J'étais l'homme envié de tous !... Pauvres gens, qui ne voient pas ce que l'or peut cacher de souffrances et de douleurs !... et ce qu'il en apporte aussi !... Car, avec son immense fortune, ma femme fit entrer dans ma maison tous les vices avec elle. Elle était joueuse, elle était coquette, elle était dissipée ; et, comme sa mère, mon fils fut dissipé, débauché et joueur !

—Si tu savais, Warek, ce que j'ai souffert !... Oh non ! c'est impossible à comprendre !... Mon nom flétri !... ma réputation déchirée !... ma maison un enfer !... Tout cela exprime faiblement la honte et la douleur dont je fus abreuvé... Que te dirai-je encore ! A la suite d'une orgie, mon fils se battit et fut tué par un de ses camarades de débauche. On le rapporta mourant chez moi... Alors sa mère... sa coupable mère... comprenant que c'était elle... elle seule qui avait assassiné son enfant... se tua de désespoir ! la malheureuse !... elle avait oublié Dieu !...

—Tu sens, n'est-ce pas, tout ce que je dus souffrir ? reprit le marquis après quelques instants de silence, interrompu seulement par nos sanglots ; alors je voulus quitter Paris, quitter même la France ; mais pendant longtemps encore je fus rivé à cette chaîne sanglante. L'inconduite de la marquise et de son fils avaient dérangé notre fortune ; et il me fallut chercher à y mettre de l'ordre, car de tout ce désastre j'avais sauvé ma fille, mon enfant bien-aimée, à laquelle je devais conserver un avenir. Heureusement, par mes efforts, j'y arrivai tant bien que mal, et maintenant tout est prêt pour notre départ.

Parmi les débris de l'immense fortune de la marquise, se trouve une habitation à la Pointe à Pitre, habitation susceptible, me dit-on, d'une grande augmentation, si une main intelligente la faisait valoir. J'ai besoin de distraction, et le travail n'est-ce pas la distraction la plus douce et la meilleure de ce monde ?... Je pars

donc avec ma fille ; qui auprès de sa gouvernante m'attend à Nantes ; mais avant de quitter la France, peut-être pour toujours, car quel est celui qui connaît les desseins de Dieu ? j'ai voulu venir te voir, t'embrasser, te presser sur mon cœur, comme le dernier parfum de la patrie que j'abandonne. Adieu, ami, ajouta-t-il en m'ouvrant ses bras, remercie Dieu de t'avoir fait naître humble, c'est là seulement que se trouve le bonheur.

—Et après nous être tendrement embrassés, nous nous séparâmes de nouveau, Charles et moi, avec la douloureuse pensée que nous ne devions jamais nous revoir.

Comme rien n'arrête le temps dans sa marche terrible, ni les joies ni les douleurs, de longues années s'écoulèrent encore, et des événements tristes et heureux vinrent les marquer avec des larmes ou avec des sourires. Pour ma part je perdis ma bonne, ma vénérable compagne, je mariaï ta mère et tu vis le jour, mon fils.

Quant au marquis, les nombreuses lettres que je reçus de lui me le montraient complètement heureux et je le crus !... Cette fois j'avais raison de le croire, car il avait prospéré de toutes façons. Sa fortune s'était complètement rétablie, sa santé était entièrement remise, et sa fille !... Sa fille semblait un ange, que Dieu, dans sa miséricorde, lui avait envoyé pour effacer toutes ses peines, pour lui faire oublier toutes ses douleurs. Adoré de ses nègres, qu'il traitait comme des enfants, la vie lui semblait maintenant si douce, qu'il croirait, disait-il, porter un défi à la Providence, s'il songeait jamais à quitter cette terre, qui pour lui était vraiment bénie, et une dernière lettre m'apprit que Dieu mettait le comble à sa bonté en lui envoyant un gendre digne de sa fille adorée, et que ce mariage allait se faire sous peu de jours ; puis suivait un long détail sur le bonheur et les magnificences que cette union devait entraîner avec elle.

Une nuit, il y avait à peu près trois mois que j'avais reçu cette lettre, le tonnerre roulait dans le ciel, le vent soulevait les vagues de la mer, et la terre gémissait en tremblant ; quand la porte de ma chaumière fut violemment ouverte, et j'aperçus à la clarté d'un violent éclair un homme qui entraït portant une femme entre ses bras.

—Qui est là ?... m'écriai-je en sautant du lit pour m'élançer sur ma carabine.

—Moi !... Charles... dit l'inconnu, en déposant son précieux fardeau sur le lit que je venais de quitter et cherchant à réchauffer sa fille par ses baisers et ses caresses.

—Oui, Yves, oui mon fils, c'était le

marquis plus malheureux que jamais. Sa fille était folle !... Et voici l'horrible accident qui avait entraîné ce malheur bien plus horrible encore !...

—La veille du mariage, quelques nègres marrons ayant appris que l'habitation du marquis de Kéradeuc renfermait des valeurs considérables tant en argent qu'en pierreries, y avaient mis le feu au milieu de la nuit pour pouvoir piller à leur aise ; et la malheureuse jeune fille, arrachée à son sommeil par un bruit terrible, par des cris déchirants, et se voyant entourée de flammes, éprouva une terreur si violente, qu'elle tomba dans des convulsions affreuses, convulsions dont elle ne sortit que pour entrer dans un délire permanent. Rien ne put la rappeler à la raison, ni son père, ni son fiancé, tous deux échappés miraculeusement au désastre.

Alors le marquis espérant en la science de la Faculté, quitta la Guedeloupe pour revenir en France, et, comme un présage funeste, fut accueilli à son retour dans sa patrie par une effroyable tempête.

Voilà ce qu'il m'apprit en pleurant, et voilà pourquoi je quittai mon pays pour le suivre.

Depuis quelques années nous sommes renfermés dans cette maison avec la malheureuse enfant, sur la santé de laquelle tous les remèdes ont échoué ; de temps en temps elle éprouve quelques jours de calme, et la musique, son unique occupation, lui plaît et l'enchanté ; mais pendant d'autres elle tombe dans les convulsions affreuses dont elle a été saisie pendant l'incendie, et alors ses cris déchirent l'âme et font horreur tout à la fois. Son malheureux père, voyant que les hommes impuissants pour lui sauver sa fille, s'est tourné entièrement vers Dieu : sa fortune entière, fortune à laquelle il doit tous ses maux, est complètement dépensée en aumônes, et hors pour notre modeste nourriture et pour les fleurs et les fruits, qui seuls peuvent faire plaisir à notre pauvre malade, aucun argent n'est dépensé pour nous ; tout appartient aux pauvres, et la vie entière de mon maître se passe à rechercher le malheur pour le soulager et le guérir.

—Dis-moi maintenant, mon fils, dis-moi en vérité, lequel de nous deux a eu l'existence la plus heureuse ?

Comme Warek parlait encore, la porte s'ouvrit, et le jeune ouvrier vit s'avancer vers eux un vieillard si pâle et si triste, qu'il sentit dans son cœur s'élever vers Dieu un vif mouvement de reconnaissance pour la santé et la joie qu'il lui avait accordées.

AFRE.

Histoire édifiante.

I

La ville d'Augsbourg est déserte ; il fait nuit, et sauf les palais de quelques prêteurs qui n'ont d'autre occupation que de se créer rapidement une brillante fortune aux dépens des provinces conquises, et de la dépenser ensuite en fêtes magnifiques, les rues sont plongées dans l'obscurité, et l'on rencontre à peine quelques esclaves faisant pour leur maître des commissions tardives, ou des hommes ivres qui chantent d'une voix enrouée.

Tout à coup, du palais du gouverneur sort une troupe de soldats armés de javalots et d'épées. L'on dirait, à les voir animés d'une rage furieuse, et se réjouissant par avance à la pensée des supplices qu'endureront le lendemain les prisonniers dont ils vont s'emparer, qu'ils ont découvert une conspiration capable de saper les bases de l'empire, et de renverser de son trône le divin Dioclétien.

Ce n'est cependant pas vers les riches quartiers de la ville qu'ils se rendent ; ils suivent des ruelles étroites, et assourdissant leurs pas, se rangent en silence autour d'une chétive habitation dans laquelle aucun bruit ne se fait entendre, et qui paraît vide de serviteurs. Le chef, suivi d'une petite troupe, pénètre dans l'intérieur. En ce moment, deux hommes, dont l'un parvenu à une extrême vieillesse et l'autre âgé à peine de vingt ans, s'occupaient à transcrire les pages d'un manuscrit qu'ils portaient de temps en temps à leurs lèvres, comme pour aspirer et faire passer dans leur sein le souffle brûlant qui l'avait dicté.

En entendant résonner dans la rue les pas lourds des soldats, le jeune homme se leva le front brillant de joie.

— Père, dit-il, le préfet romain ne nous oublie pas.

Le vieillard prêta l'oreille à son tour, et posant sa main tremblante sur le bras de l'adolescent.

— L'heure n'est pas venue, lui dit-il, fuyons.....

— Fuir ?

— Et nos frères ?.....

Le jeune homme baissa la tête avec humilité, rassembla vivement les

feuilletés épars qu'il cacha dans sa poitrine, jeta un ample et sombre vêtement sur les épaules du vieillard, et tous deux sortant de la maison, par un couloir dérobé, ménagé en cas de surprise, s'échappèrent tandis que les soldats impatients enfonçaient la grande porte. Ils pressaient le pas, marchant au hasard dans les rues, sans se demander où ils allaient, et songeant seulement à se dérober à la poursuite des satellites du préfet d'Augsbourg.

Enfin le vieillard exténué de fatigue s'appuya contre une muraille, sa faiblesse ne lui permettait plus d'avancer.

Implorer l'hospitalité pouvait être dangereux, mais en voyant l'état de son compagnon, le jeune homme prit une résolution rapide et pénétra dans le vestibule de la maison la plus proche.

Des flots de lumière ruisselaient de tous côtés, et des sons d'instruments prouvaient que ceux qui l'habitaient ne songeaient point encore à se livrer au repos.

En apercevant les deux étrangers, deux esclaves richement vêtus s'approchèrent, les firent entrer dans une salle ornée de statues profanes, puis, leur ayant désigné des lits recouverts de précieuses fourrures, ils se retirèrent sans avoir prononcé une seule parole.

II

Dans une pièce octogone, meublée avec un luxe prodigieux, et qu'embellissait à la fois des bas-reliefs antiques, de vases de porphyre, des urnes toscanes, des tentures de pourpre et des fleurs, se tenait assise sur un siège d'ivoire une jeune femme dont le visage, dans toute la fleur d'une éclatante jeunesse, offrait aux regards le type le plus parfait de la beauté.

Debout derrière elle, Digna, l'une de ses esclaves, mêlait des rangs de perles dans ses cheveux, Euménia, la seconde suivante, attachait autour du bras de sa maîtresse un riche bracelet, tandis qu'Euprépia lui présentait un miroir poli, dans lequel la belle et frivole créature étudiait la grâce négligée de sa coiffure nouvelle.

Des résines précieuses, venues de l'Asie, brûlaient dans des cassolettes. Des fioles remplies d'huile parfumées pour embaumer la chevelure, des pâtes qui rendent la peau plus souple et plus onctueuse couvraient une petite table sur laquelle s'entassaient dans un charmant désordre de longues aiguilles d'or, des bijoux ciselés, des cachets, des chaînes, des anneaux d'une fabuleuse richesse.

— Suis-je belle ? demanda la jeune femme à Euprépia.

— La déesse de Chypre elle-même ne devait pas avoir plus de charmes.

Afre se leva, arrangea les plis de sa robe traînante, renvoya en arrière ses boucles légères, fit résonner les bracelets qui couvraient ses bras et se regarda une dernière fois dans le miroir de métal poli.

En ce moment un esclave entra.

— Je viens d'introduire deux étrangers.

— C'est bien.

— Dois-je préparer le souper ?

— On servira dans quelques instants... des huitres du Lucrin, des cervelles de paon, des mûrènes, les fruits les plus rares... Un festin digne de moi et digne de mes hôtes !

Puis, souriante et radieuse, elle se dirigea vers la salle dans laquelle les deux fugitifs avaient été introduits.

III

À l'aspect de la belle Cypriste, dont les yeux hardis ne se baissaient pas et qui semblait avoir oublié que la pudeur est le premier voile de la femme, le vieillard surpris se leva, tandis que le front du jeune homme se couvrait de rougeur.

— Pardonnez-nous, dit le plus âgé des étrangers, d'avoir demandé ce soir votre hospitalité.

Afre sourit.

— Beaucoup des prêteurs et des préfets que Rome exile en Rhétie viennent à pareille heure souper chez moi, dit-elle, le repas est servi, les vins les plus estimés vous seront offerts, et dans l'attente d'hôtes distingués, amis du plaisir et d'une philosophie facile, j'ai commandé un festin choisi... Que le dieu couronné de pampres vous fasse trouver ici l'oubli des heures !

En achevant ces mots, Afre passa dans une salle à manger pavée de mosaïques.

En entendant ces paroles, en voyant cette table chargée de mets exquis, le vieillard secoua la tête avec tristesse. Ses forces défaillantes lui font une obligation de prendre quelque nourriture ; mais il se contenta de pain et de légumes.

Il s'approche de la table, la bénit, et levant les yeux au ciel, il récite à voix haute un psaume à la louange du Christ, tandis que son compagnon répète à voix basse la même prière. Afre les regarda tous deux, et devant ce vieillard à barbe vénérable, à cheveux blancs, et cet adolescent candide, en prêtant l'oreille à ces invocations sacrées qu'elle n'a jamais entendues et qui lui remuent le cœur

sans qu'elle en comprenne bien le sens, elle s'étonne, elle se trouble et sent pour la première fois le rouge de la confusion lui monter au visage.

—Seigneur, qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Narcisse, évêque d'un petit troupeau de chrétiens que Dioclétien menace de décimer. Les soldats du préfet ont ce soir cerné ma demeure ; j'ai dû fuir, car il ne m'est pas permis de courir au devant de la mort dans la crainte que, sans pasteur, le troupeau ne vienne à se disperser... Je vous ai demandé un asile pour attendre que l'orage s'éloigne de nous, et un peu de pain pour soutenir ma faiblesse.

—Seigneur ! s'écria Afre en tombant à ses pieds, je suis indigne de vous recevoir... Il n'est point dans la ville de créature plus avilie que moi... et je n'oserais toucher le bord de votre vêtement...

—Ne craignez rien, répondit Narcisse, le Sauveur mon Dieu a été touché par des mains impures et il est resté sans tache. Ne savez-vous pas que la lumière du soleil éclaire les cloaques et les lieux immondes et remonte au ciel aussi splendide qu'elle en est descendue ? De même, ma fille, recevez en votre âme les clartés de la foi afin que, purifiée de tout péché, vous puissiez vous réjouir de m'avoir reçu dans votre maison.

—Le baptême ! être sauvée ! répéta la Cyriote : Ne cherchez point à abuser de l'ignorance d'une fille qui n'a reçue d'autres leçons que celles du culte de la déesse qui a son temple dans l'île du plaisir... Quelle philosophie m'apportez-vous ? Quel homme pouvez-vous être, vous qui osez dire à une femme perdue : — Il y a encore pour toi un pardon et une réhabilitation possible !

IV

L'étonnement d'Afre est facile à comprendre. La société antique n'avait rien fait pour la femme, et surtout pour la femme pécheresse. Mettez en présence d'Aspasie ou de Lais, qui furent à Athènes ce qu'était Afre à Augsbourg, un philosophe à qui elle dépeint le vide de son cœur, la fatigue, les dégoûts qui si sont emparés d'elle, ce philosophe n'aura ni appui à lui offrir, ni consolation à lui apporter. Elle voudrait adopter une vie meilleure, le repentir lui est venu, mais nul ne lui tendra la main ; ni les doctrines religieuses, ni les institutions de la patrie ne lui viendront en aide. Le sacrifice de ses richesses, sa rupture avec le vice, son entrée dans une voie de sacrifice et d'expiation ne

seront sanctionnés par rien. Nulle voix ne s'élèvera pour plaider la cause de Lais repentante. La société antique ignore la loi sublime du repentir ; il est facultatif à chacun, en vertu de la liberté individuelle, mais il n'est ni un mérite ni une protection.

Comparez aux codes anciens, muets sur la doctrine du repentir, les pages de l'Évangile. À côté de la femme immaculée, de la Mère que la virginité couronne, se trouve la femme tombée, avilie, la pécheresse qu'un regard précipite aux pieds du Messie, à qui une parole donne un cœur nouveau, et qui, humiliée, vaincue, vient laver ses fautes dans ses larmes et racheter par ses remords les erreurs de sa jeunesse.

—Je suis coupable ! dit Madeleine dans son cœur. Et, répondant à son intime pensée, le Maître dit à haute voix :

« Beaucoup de péchés lui sont remis... »

Puis, comme si les flammes de l'amour coupable devaient se purifier à la flamme d'un céleste amour, il ajoute :

« Parce qu'elle a beaucoup aimé ! »

Ceux qui sont présents ne comprennent point encore l'élévation de ce langage et la raison de cette doctrine sublime : ils sont encore des hommes de peu de foi ; mais laissez descendre sur eux l'Esprit Évangélique, et à leur tour commentant, appliquant les paroles du Christ, ils diront à toute femme déchue, à tout cœur dévasté, à tout âme troublée :

—Ayez confiance ! beaucoup de péchés vous seront remis si vous aimez beaucoup !

Non-seulement le repentir efface le passé, mais il rend l'innocence au présent et dote l'avenir d'espérance. Il ramène l'honneur dans le cœur qui l'avait renié ; la doctrine de la pénitence est celle de la régénération.

La religion chrétienne s'empare d'abord de cet aveu de la faiblesse :

—« J'ai péché ! » Quand elle l'a obtenu, elle fait entrer lentement, doucement dans l'âme avilie, elle lui infiltre pour ainsi dire le regret, en lui montrant de quelle grandeur elle est déchue, et de combien de misères et d'angoisses ont été mêlés ses rares plaisirs.

Au cri de l'humilité chrétienne : — « J'ai péché ! » succède alors cet autre cri qui apporte sur une tête coupable le torrent des eaux de la miséricorde divine :

« Je me repens ! »

Tout est dit : l'œuvre la plus merveilleuse du catholicisme s'opère, la créature souillée, avilie, méprisée, se relève noble et digne ; elle est la sœur de la vierge timide, de l'épouse chaste, de la mère vigilante. Elle devient l'objet des regards des anges eux-

mêmes, une fête céleste célèbre sa justification.

Que cette femme repentie se nomme Madeleine, Marie l'Égyptienne ou Thais, elle peut approcher des pieds du Sauveur, partager avec les anachorètes les honneurs du désert ou courir au bûcher des martyrs ! Il n'y a plus de pécheresse, mais une chrétienne qui deviendra une sainte.

Ainsi, dans la société antique, le repentir abandonné à ses propres forces se rencontre qu'indifférence et délaissement ; dans la société chrétienne au contraire, il trouve appui, encouragement, glorification. Le Sauveur savait de quelle boue nous sommes pétris, et notre bassesse appelait sur nous l'effusion d'une bonté qui nous relève de nos chutes.

V

Afre croit faire un rêve quand elle entend Narcisse lui répondre :

—Devant le Seigneur comme devant tous ceux qui croient à sa loi sainte, de l'heure où vous ferez partie de la famille chrétienne, nul ne se souviendra de la vie de la jeune idolâtre.

—Quoi ! s'écria la courtisane en arrachant de ses cheveux les perles qu'on y avait enlacées, je ne vivrais plus de mépris et de honte ! je cesserais d'être ce que je suis, une pauvre créature à qui on jette une nouvelle insulte avec une nouvelle louange ! Je partagerais l'existence des femmes qui n'ont jamais aliéné leurs droits à l'estime !

—Oui, ma fille !

—Je ne connais pas le Sauveur dont vous me parlez, les paroles que vous dites me calment et me font du bien. Les mots de pardon, de repentir et de vertu prononcés dans cette maison et descendant jusqu'à moi, me semblent un incompréhensible mystère... Mais votre culte doit être le véritable, s'il se contente pour tout sacrifice de larmes et de regrets ! Votre Dieu doit être le vrai Dieu s'il ouvre ses bras à ceux qui ont souffert.

Puis Afre, cédant aux mouvements impétueux de sa vive et mobile nature quitte précipitamment l'évêque, et rentrant dans la salle où elle se tenait tout à l'heure avec ses suivantes, elle leur dit d'une voix entrecoupée par l'émotion :

—Venez vite ! suivez moi !... Quelle merveille et quelle rencontre... Ah ! folles et misérables que nous sommes ! Et saisissant l'une d'elle par la main, elle revient dans la chambre où Narcisse et son diacre Félix les attendaient en priant le Seigneur d'achever son œuvre.

Ministre du pardon, dit Afre au saint vieillard, ces filles égarés par moi ont partagé ma vie dissolue ; je te les amène pour que tu fasses briller à leurs yeux la lumière qui se fait en moi... C'est un évêque des chrétiens.. ajouta Afre en se tournant vers ses suivantes. Il est venu vers nous, poussé par l'Esprit divin qui l'inspire ; il m'a dit : croyez au Christ, et si vous êtes baptisée, vos pechés vous seront remis.... Je veux croire, je veux changer d'existence et me repentir. Et vous ?...

—Moi, répondit Euménia, j'ai souvent trouvé mes heures amères et j'aspire à goûter le repos.

—Vous êtes ma maîtresse, ajouta Digna, je suivrai votre exemple.

—Je vous imiterai, dit Euprépia, et je suis prête à partager votre pénitence.

La scène qui se passa est impossible à rendre. Aux pieds de Narcisse se tenaient agenouillées les quatre pécheuses ; dans cette maison qui retentissait tout à l'heure des sons voilés de lyre et de la flûte ionienne, on n'entend plus que le bruit des sanglots, des aveux entrecoupés de larmes, des prières qui jaillissent des cœurs brisés et montent jusqu'au ciel pour en faire descendre des trésors de mansuétude et d'indulgence. Il faut se peindre l'abîme dans lequel étaient tombées ces femmes pour comprendre avec quels élans, quels transports, quelle ferveur, elles adoptèrent la voie de salut qui leur était offerte, et l'espoir d'une réhabilitation à laquelle elles n'avaient jamais osé prétendre !

Les penchants mauvais, des dégoûts, les souffrances les avaient dominées, abreuvées, harcelées ; plus elles embrassaient étroitement la croix qui payait la raçon de leur vie, plus elles adoraient le sang qui l'arrosa pour retomber sur elles en baptême, plus elles remontaient vers la justice et la charité.

La nuit s'écoula ainsi.

Dès que le jour parut, Afre courut chez sa mère.

VI

Hilaria habitait une habitation silencieuse et solitaire. Le vide s'était fait autour de cette femme qui, dans sa jeunesse, avait abusé de tous les plaisirs. Elle traînait maintenant une vieillesse déshonorée, et la vie brillante et folle de sa fille lui faisait regretter davantage encore les temps où elle possédait à Chypre un palais incessamment rempli par une cour nombreuse... Elle n'osait plus regarder dans un miroir son front sillonné de rides et les cheveux blanchis ; elle

vivait morne, sombre, ne permettant pas au bruit des fêtes et des concerts d'arriver jusqu'à elle. Elle demeurait immobile à son foyer désert que ne sanctifiait pas le travail et que n'habitait pas la vertu.

Le sommeil même la fuyait, et pendant ses rares moments de repos, tous les monstres d'une effrayante mythologie passaient devant elle. La triple voix de Cerbère retentissait à ses oreilles, le masque de Gorgone couronné de serpents la fascinait de son regard pétrifié ; l'Hydre vomissait son venin à ses pieds ; il lui semblait que les Harpies lui déchiraient le cœur avec leurs ongles... La scène changeait, elle se trouvait debout sur un rivage désert, un nautonnier à l'œil farouche lui faisait signe de monter dans une barque ; elle voulait refuser, elle s'attachait désespérément aux rochers de cette plage aride ; mais le nautonnier l'appelait encore, elle cédait, prenant place dans la nacelle ; et sans bruit, sans effort de rames la barque glissait sur un fleuve noir... Enfin, elle entra dans les demeures mystérieuses de la nuit et de la mort ; trois femmes décharnées, livides, aux yeux éteints, au visage ossifié, la regardaient avec un ironique sourire... En la regardant, elles travaillaient avec une activité fiévreuse ; l'une couvrait de ses fils noirs, la quenouille de sa sœur, l'autre filait en toute hâte, la troisième, ouvrant ses ciseaux, se tenait prête à couper le fil...

Et Hilaria demandait grâce avec des cris et des pleurs.

Qu'avait-elle pourtant à regretter en abandonnant la vie ?

—Rien, si ce n'est la vie elle-même. Puis les tortures du Tartare l'épouvantaient ; la prêtresse de la folie se demandait ce qu'elle aurait à répondre au juge des Enfers.

Elle était plongée dans un douloureux sommeil qui lui présentait les plus effrayantes images, quand elle se réveilla, en sentant autour de son cou les bras caressants de sa fille et les larmes dont elle inondait son visage.

—Oh ma mère ! ma pauvre mère ! dit la jeune fille.

—Qu'as-tu ! la Cypriote en la serrant sur son cœur.

—Je suis sauvé ! s'écria Afre, sauvé ! comprends-tu ce mot ?

Alors elle lui raconta l'arrivée de Narcisse et de Félix qu'elle a pris pour des étrangers venant lui demander une place à sa table, et les faciles plaisirs dont sa maison était le théâtre, sa confusion en apprenant le rang et la dignité du vieillard, le changement soudain qui s'est opéré en elle et les promesses de l'homme de Dieu.

—J'accours vous convier au même bonheur ! reprend Afre en baignant de pleurs le visage d'Hilaria qu'elle tient embrassée. Que la même sentence d'absolution nous purifie ! que nous entrons ensemble dans la société des chrétiens.

—Oh ma fille, répond Hilaria, toi que j'ai enfantée au malheur, que j'ai mise au monde dans ma terre maudite où l'on fait de l'impudeur un mérite et une gloire, es-tu donc destinée à me donner cette vie nouvelle dont tu parles avec enthousiasme et à laquelle j'aspire à mon tour ?

—Croyez et vous serez sauvés ! repentez-vous et il vous sera pardonné.... voilà tout ce que m'a dit l'évêque ; je me repens et Dieu m'ab soule.

—Puisse un pareil bonheur m'être accordé ! dit la mère.

—Ce soir, je vous amènerai Narcisse et Félix... on les poursuit ; pour eux ma brillante maison ne serait point un sûr asile.

—Daigneront-ils venir sous mon toit ?

—Ils me l'ont promis.

—Et savent-ils qui je suis ?

—Que suis-je moi-même ? dit Afre avec humilité. C'est dans cette descendance qui ne fait exception de personne qu'étale le triomphe de leur religion.

—Supplie-les, prie-les à genoux s'ils refusent d'apposer des paroles d'espérance à une vieillesse désespérée.

—Soyez sans crainte, leur seule mission est de consoler et de régénérer.

—Va donc ! et demande à leur Dieu, que tu connais déjà, qu'il daigne changer une âme criminelle.

Afre quitta sa mère et regagna sa demeure.

Dans la pièce la plus retirée de son palais, la jeune femme et les suivantes écoutèrent pendant tout le jour les instructions du saint Evêque. La nuit venue, le pontife et Félix se rendirent avec elles dans la maison d'Hilaria.

VII

Quelle joie et quelle bénédiction entrèrent avec le saint Evêque dans cette demeure désolée. Si le remords d'Afre et l'exaltation de sa ferveur de néophyte devenaient un triomphe pour la foi, les ardentes aspirations d'Hilaria vers cette source sacrée de purification ne touchaient pas moins le cœur. Elle avait tout connu dans la vie, cette femme hérie que le désespoir envahit à mesure que le poids des années s'appesantissait sur sa tête. Semblable à ces oiseaux malfaisants que Virgile nous dépeint souillant

tout ce qu'ils touchent, le mépris avait flétri toutes les fleurs comme toutes les affections de son existence. Il lui avait été permis de toucher aux fruits de tous les arbres de ce monde, hors à ceux qui se nomment : estime et bonheur ! Elle avait pu vider toutes les coupes, hors celle du respect des autres auquel elle n'avait point droit, puisqu'elle ne s'était pas respectée elle-même. Aussi, pour ces femmes tombées, quel rafraîchissement, quel éblouissement, quel avenir, quelle vie nouvelle que celle qui maintenant les attendait. Il y a dans les promesses que leur fait Narcisse un imprévu qui se précipite à genoux et les fait spontanément chrétiens.

Mais la *Légende* ne justifierait pas son nom, si à cet étonnement, à ce renouvellement du cœur ne se mêlait quelque chose qui rentrât davantage dans les idées du temps et n'accordât, avec des siècles où le merveilleux du catholicisme succédait au merveilleux de la fable. De même que certains usages tenant aux mœurs antiques ne furent pas brusquement supprimés : de même dans la crainte d'effrayer par un spiritualisme absolue les catéchumènes craintifs et leur faire concevoir plus facilement des vérités abstraites, le bien comme le mal furent personnifiés, anges et démons prirent une figure nettement accusée, les vertus et les vices devinrent des créatures à part.

S'agit-il de peindre la lutte d'un bon contre un mauvais principe, de rendre un combat que soutient un cœur dans lequel le repentir fait une brusque invasion, mais qui s'effraie cependant encore des difficultés qu'il devra vaincre. Le démon n'est plus seulement un esprit de ténèbres, instigateur de pensées que doivent suivre des fautes, il intervient d'une façon directe, argumente, controverse, prend tous les aspects de la Prothée antique. Au lieu d'expliquer et d'analyser froidement les réflexions qui se heurtent dans une âme indécise, d'étudier minutieusement et psychologiquement l'état d'une créature qui se débat et qui flotte entre le bien qui l'attire en haut et le mal qui redemande sa proie, les légendaires qui écrivaient pour de nouveaux convertis, pour un peuple enfant, pour des hommes habitués à la représentation de toutes les passions comme de toutes les vertus, ont hardiment personnifié sous la figure du démon la résistance des penchants mauvais contre les allocutions plus nobles de la vertu. Les analyses métaphysiques des passions se sont changées en une action vivante et dramatique.

Aussi voyons-nous dans la légende de sainte Afre, cet esprit rebelle entrer en lutte avec la convertie dont l'âme

lui échappe. La pécheresse demande le baptême ; Satan ne veut pas abandonner une conquête sur laquelle il a des droits anciens ; il la réclame, il étend la main pour la saisir...

Sous l'apparence d'un Ethiopien hideux, sombre, farouche, dont le corps est rongé par une lèpre vive, emblème des vices qui dévorent la créature livrée à ses instincts pervers, il s'adresse à Narcisse avec un gémissement :

— Pourquoi m'enlèves-tu les âmes que j'ai gagnées ?

Alors commence entre l'évêque et le démon une discussion conservée dans les vieux textes. Les questions religieuses y sont longuement traitées, et le démon ayant confessé la divinité du Christ son ennemi, réclame de nouveau Afre comme son bien.

— Je rends à Dieu sa créature ! répondit Narcisse.

— Et moi aussi, je suis sa créature ! Rends-moi donc aussi à mon créateur !

Klopstock avait-il entendu ce cri qui vous touche, de quelques livres qu'il soit sorti, quand il créa Abbadona, l'ange maudit, qui, du sein de l'enfer, se repent de son crime et aime le Dieu qui le châtie justement ?

Le démon veut une âme, une âme à perdre et à torturer plus tard ! Mais Afre a vu la lumière divine, Narcisse triomphe de l'Esprit de ténèbres qui se venge de sa défaite en étouffant le monstre qui défendait l'approche de la fontaine des Alpes-Julienues, et le lendemain, quand les grands mystères ont été signalés à ces femmes, l'eau du baptême coule sur leurs fronts humiliés ; et dans cette maison, jadis asile mystérieux du crime, tout semble maintenant rayonner de pureté et d'innocence.

VIII

Afre est entrée dans son palais. Elle a dépouillé ses ornements profanes, elle prie, elle pleure, elle maudit le passé. Elle a ordonné à ses esclaves de fermer les portes et d'interdire l'entrée de son appartement. Mais la Cypriote n'a pas le droit de se refuser à une célébrité qui lui fait maintenant horreur ; ses convives habituels veulent la voir, ils la demandent en vain ; les serviteurs obéissent aux ordres qu'ils ont reçus et refusent de les introduire. Ils insistent, et leur audace ne reculerait pas devant une nouvelle insulte envers la courtisane, quant Afre qui les entend prend une résolution subite, et, franchissant le seuil de la salle dans laquelle ils sont résolus à l'attendre, elle paraît à

leurs yeux, non plus dans tout l'éclat d'une somptueuse parure, mais pâle, les yeux rougis par les pleurs, vêtue d'un sombre et rigide costume.

— Qui demandez-vous et que venez-vous voir ? leur dit-elle. Afre est morte ! Jamais plus vous ne vous assiez à sa table, et le son des lyres mélodieuses ne s'entendra plus dans sa demeure. Sortez donc ! De ma jeunesse flétrie et de mes égarements le repentir est enfin sorti pour me relever à mes propres yeux !

Cette apparition soudaine, le changement qui s'est faite en elle causent à ces hommes une sorte d'effroi. Ils abandonnent cette maison et se demandent les uns aux autres qu'elle cause peut avoir si brusquement changé la vie de cette femme. Tandis qu'ils passent en revue les motifs ou les caprices auxquels elle obéit, Afre a pris une grande décision.

Elle appelle ses suivantes, leur ordonne de porter sur une place voisine tous les objets qui lui retracent sa vie passée. Elle y ajoute ses parures, ses manteaux de pourpre, ses robes Tyriennes, ses gazes de Cos, ses bijoux, ses essences qui valaient le poids même des perles, et quand ce sacrifice, que la femme hier coupable faisait au Dieu qui l'avait purifiée, fut préparé, elle prit une torche et mit elle-même le feu au bûcher.

Quelques heures plus tard elle fut mandée chez le gouverneur.

— N'êtes-vous pas Afre la courtisane ? lui demanda-t-il.

— Je suis Afre la chrétienne, répondit-elle.

L'insulte répondit à sa profession de foi, on lui jeta les hontes de sa vie au visage pour lui persuader qu'un Dieu, dont l'essence est la pureté, ne pouvait appeler à ses autels une créature comme elle. Elle resta calme sous le mépris et se contenta de répondre :

— Le Christ m'a pardonné !

Le soir même un second bûcher s'allumait dans la ville d'Augsbourg ; cette fois, il ne consumait pas les richesses de la fille Chypre, mais le corps de la femme repentie, dont le Seigneur daignait faire un martyr.

— 000 —

PENSÉE.

DU MARIAGE.

Ne vous mariez jamais sur le coup d'œil, et sans réflexions ; la beauté et la laideur reviennent presque au même. L'une à l'autre diminuent à à force de les voir. Quand les femmes manquent par la qualité du cœur, c'est bien peu de chose que le reste.

MME ST LAMBERT.

Poésies.

DIEU.

—

I

J'ai dit, en voyant la rose,
Fralche éclore,
En voyant le beau ciel bleu,
Et l'herbe de la prairie
Refleurie,
Voici la saison de Dieu

II

J'ai dit : voici que commence
L'œuvre immense
Du maître de l'univers ;
Muse, tiens ta lyre prête
Pour la fête,
Et consacre lui tes vers.

III

Voici le moment peut-être
De connaître
Ce que le monde ignore,
Et de sonder le mystère
Que veux taire
Le grand nom de Jéhova.

IV

Écoutons la voix qui passe
Dans l'espace
Sur les ailes des oiseaux ;
Puis cette autre voix qui gronde
Et, profonde,
Sort de l'abîme des eaux.

V

Puis l'abeille qui bourdonne
Et moissonne
Sur chaque fleur en passant ;
Et ce qu'à la frêle plante
Qui serpente
Dit le Zéphyr caressant.

VI

Écoutons ce que murmure
La nature,
A l'instant de son réveil ;
Écoutons cette harmonie
Infinie
Qui monte vers le soleil.

VII

Quoi ! jamais dans son délire
Nulle lyre,
Hélas ! nulle poëte humain
Ne pourra-t-il faire entendre
Et comprendre
Le nom de l'être divin ?

VIII

Oh ! quand pourras-tu, mon âme,
Pure flamme,
Luire sur ce que j'entends,
Quand pourras-tu, feu sonore,
A l'aurore
Chanter comme le prin... ps ?

IX

Car oet hymne qui s'élève
De la gravo,
Quand le vent parle au roseau,
Ce murmure des fontainés
Et des plaines,
Où chantent l'herbe et l'oiseau.

X

C'est le nom dont la nature
Douce et pure,
Aime à nommer l'Eternel,
Mot d'une langue sacré,
Ignoré
Hélas ! de chaque mortel !

CHARLES BERGER.

— 000 —

LE CLAIRON.

(GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE.)

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa sœur trompette
N'eut un accent plus vainqueur ;
Et de son souffle de flamme,
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits,
Quand enfin le cri se jette :
" En marche ! A la baïonnette ! "
Et l'on entre sous les bois.

A la première décharge,
Le Clairon sonnait la charge
Tombe frappé sans recours ;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux Clairon sonne encor.

I est là, couché sur l'herbe,
Désolant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours ;
Et sur sa lèvre sanglante,
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée,
Et les Zouaves bondir,
Alors le Clairon s'arrête,
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

PAUL DÉROULÈDE.

(Les Chants du Soldat.)

[Pour l'Album des Familles.]

MA DORMEUSE GENTILLE.

SÉRÉNADE.

Dites, la jouno fitto,
Où vouloz-vous aller ?

Ma dormeuse gentille !
Vite, il faut vous lever ;
Au Ciel l'étoile brille,
Tout nous porte à rêver !

I

L'astre au disque d'opale
Lance son rayon pâle,
Chemino lentement ;
C'est le moment, ma chère,
De n'être pas sévère
A la voix d'un amant.

II

J'entends des bruits étranges,
On dirait des voix d'anges,
Chantant au fonds des Cieux !
De la sainte phalange
C'est l'hymne de louange,
Un écho des Saints Lieux.

III

Venez, la nuit est belle !
Je vous serai fidèle
Jusqu'à mon dernier jour.
Quand reviendra l'aurore
Nous parlerons encore
De tendresse et d'amour.

Ma dormeuse gentille !
Vite, il faut vous lever ;
Au Ciel l'étoile brille,
Tout nous porte à rêver.

CHARLES QUINET.

— 000 —

LA MÉDAILLE.

CONSEILS D'UNE MÈRE.

I

Assise à l'ombre du calvaire,
A l'aube d'un beau jour naissant,
Elle pleurait la bonne mère
En embrassant son pauvre enfant.
Elle disait : Loin du village,
Bien loin de moi, garde toujours
Cette médaille, Sainte image
Elle protégera tes jours.

II

Devant elle, fais ta prière,
Aime souvent à la revoir,
Devant elle pense à ta mère
Qui priera pour toi chaque soir.
Oh ! mon enfant loin du village,
Bien loin de moi, garde toujours
Cette médaille, Sainte image,
Elle protégera tes jours.

II

Longtemps, longtemps la pauvre mère
Pleura de tristesse et d'ennui ;
Mais un jour auprès du Calvaire
Un homme parut : C'était lui.
Pieux enfant, loin du village.
Il avait conservé toujours
Sa médaille, et la sainte image
Avait protégé tous ses jours.

PAUL BAUDRY.

Histoire

DÉFENSE HÉROIQUE

DU

FORT DE VERCHÈRES

I

Si notre histoire compte à peine quelques siècles d'existence, elle ne renferme pas moins, comme celle des anciennes nations, un grand nombre de faits héroïques qui l'ont illustrée et qui lui vaudront dans les annales des peuples des pages immortelles.

Le récit de l'établissement de la colonie est rempli, en effet, d'actes de courage et de dévouement presque inouïs. Chaque page est scellée du sang des martyrs ou marquée du cachet d'un patriotisme qui n'a peut-être jamais été surpassé par les héros de l'antiquité.

Mais parmi tous ces traits, il en est peu d'aussi étonnants que le fait suivant attribué par nos historiens à la jeune Dlle Marie Madeleine de Verchères.

Avant de commencer ce récit, il ne sera peut-être pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide sur les mœurs et les usages de ce temps parmi les naturels du pays.

Tout le monde sait ce qu'étaient les sauvages Iroquois. Robustes, braves, sanguinaires, ils s'étaient rendus redoutables à toutes les autres tribus indiennes et avaient acquis sur elle une espèce de souveraineté. Après avoir écrasé les peuplades qui leur portaient ombrage, ils s'étaient formés en une sorte de république où dominait la suprématie de l'âge, de l'habileté et de la perfidie. C'étaient les Spartiates de l'Amérique du Nord. La chasse et la guerre étaient leurs seuls moyens d'existence, et leurs rares vieillards formaient chez eux ce qu'ils appelaient le conseil des Sages.

Ce peuple révérait le Grand-Esprit ; il avait ses manitous et ses jongleurs, et l'on sait combien ces objets de superstition étaient sacrés pour eux.

L'arrivée des Français en Canada avait été pour ces barbares un coup de foudre. Leur férocité surexcitée

se reveillant plus terrible que jamais, ils avaient juré d'exterminer les nouveaux venus ; et dès ce moment tout fut par eux mis en jeu pour perdre la colonie. Vingt fois le flambeau de la guerre s'était allumé ; vingt fois le calumet de paix avait été échangé, les serments les plus solennels avaient été jurés, les traités les plus saints conclus. Mais à la première occasion tout était oublié de leur part ; ils tombaient à l'improviste sur les paisibles habitants des campagnes, sur les bourgades, sur les forts, pillant, brûlant, égorgant, scalpant tout ce qui se rencontrait sous leurs mains ; et en même temps plus prompts que l'éclair, dès que leur coup était fait, un clin d'œil les voyait disparaître. En effet, dépourvus qu'ils étaient des moyens de défense de leurs adversaires, ils ne savaient employer contre eux qu'une guerre de surprise, de fourberie et de trahison. Telles étaient les mœurs de ces féroces tribus.

Vers le mois de septembre 1690, avait eu lieu, au fort de Verchères, un combat opiniâtre entre les Iroquois et les Français. Ceux-ci avaient terrassé les barbares, et terrassé leur chef, un de leurs plus braves guerriers. Aussi, les sauvages résolurent-ils de venger sa mort à tout prix. Mais selon l'usage consacré chez eux, il fallait pour cela prendre conseil des vieillards. Ils se rassemblèrent donc au milieu d'un vallon environné de collines et de bois épais. C'est là qu'était la demeure mystérieuse du chef des devins, le grand interprète du désert. Il est à l'entrée de sa tente ; son regard est perçant, sa contenance pleine de fierté et de vigueur, et quoique dans un âge très avancé, sa chevelure est noire comme l'ébène. D'un geste, il impose silence à la multitude et tous se tiennent devant lui dans l'attitude du respect. Bientôt le plus ancien des chefs s'avance et s'inclinant devant lui :

« Vénérable interprète du grand Esprit, lui dit-il, tu partages notre haine contre l'étranger établi dans nos bois ; tu connais son audace et ses entreprises impies. Tu as entendu le cri du sang de nos frères et celui de la vengeance qui bouillonne au cœur de nos guerriers.

A peine avait-il achevé ces derniers mots que la foule entière pousse une clameur féroce, répétée au loin par les forêts et les montagnes.

« Sage interprète, poursuit le chef, tu le vois, tu n'en peux plus douter, le peuple Iroquois veut combattre ; il veut s'enivrer du sang de l'étranger ; parle et dis-nous quelle est la volonté du Grand Esprit ; dis-nous aussi quel sera le sort de nos armes ?

« Braves défenseurs du pays, je vous salue, répondit le Devin, j'accède à votre demande et je vais consulter les

Esprits. » Il dit et s'enferme dans sa tente.

Tout à coup un bruit sourd et lugubre se fait entendre, bientôt après, un cri perçant, et la demeure toute entière du Devin tremble comme un roseau agité par la tempête. La troupe impatiente attend la décision des Esprits.

Enfin, il reparait, l'air terrible, les yeux étincelants, la bouche écumante, le corps tout couvert de meurtrissures, et d'une voix forte et sonore il proclame la guerre.

La guerre ! la guerre ! s'écrie alors toute la troupe. On entend l'hymne de guerre que l'écho répète sur les collines et jusqu'au fond des forêts !

REFRAIN.

[les !
A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger

C'est déjà trop d'offense :
Nos Wigwams ruinés
Et nos bois dévastés
Crient partout vengeance.
Parmi nous point de lâche !
Plus de colliers de paix !
Plus de doux calumets !
Mais la flamme et la hache.

REFRAIN.

[railleries !
A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction de l'étranger ;
Et si nous succombons au champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger

Les os de nos amis
Blanchissent sur la terre ;
Il faut calmer leurs cris !
Il faut les satisfaire.
Tant que l'eau coulera,
Qu'au ciel luiront les astres,
Tant que l'herbe croîtra,
Étendons les désastres.

REFRAIN.

[les !
A nos bras que faut-il ! Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas, songez à nous venger.

Semant mort et ravage
Que le dur tomawac
De sang et de carnage
Rougissoit notre lac.
Faisons trembler la terre,
Et d'un pas triomphant,
Répétons en chantant
Notre défi de guerre.

REFRAIN.

[railleries !
A nos bras que faut-il ! Du sang ! des funérailles !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas, songez à nous venger

Il faut quitter ce lieu,
Nos bois et nos campagnes.
Adieu ! tendres compagnes !
Enfants chéris, adieu !
Et si tout près de vous
Bien douce était la vie
Mourir pour la patrie
Est encor bien plus doux.

REFRAIN.

Ainsi donc plus de paix ! Du sang ! des funé-
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
Et si nous succombons sur le champ des ba-
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger.

Aussi les guerriers s'arment de leurs tomawacs et reprennent leurs haches et leurs fusils ; ils reçoivent les adieux de leurs femmes, les souhaits des vieillards et sautent dans leurs canots d'écorce qu'ils font glisser sur les eaux avec la rapidité de l'éclair. Bientôt ils aperçoivent les murs crénelés du fort de Verchères dont le pied était baigné par les eaux du grand fleuve.

II

Le site de ce fort était magnifique. Du côté Sud-est, où l'on ne voit aujourd'hui que des plaines cultivées, s'étendaient alors de hautes forêts. Un large espace autour du fort avait été entièrement découvert pour qu'on pût voir venir de loin l'ennemi.

Du côté du fleuve l'on découvrait ce beau *panorama* qui est encore un des plus beaux points du pays. En cet endroit, le fleuve géant, large comme un bras de mer, roule ses ondes avec majesté. En faces'élève une île magnifique couverte de bois, pareille à un nid de verdure flottant sur les eaux transparentes. Au-delà du St-Laurent où s'élèvent aujourd'hui en grand nombre les toits blanchis des maisons canadiennes, s'étendait une autre plaine resplendissante comme la première du vert feuillage des bois. Dans le lointain, on aperçoit les dernières ondulations de la longue chaîne des Laurentides reflétant les feux du jour et dont les hauts sommets vont se perdre dans les profondeurs de l'horizon.

Ajoutons à ces beautés de la terre l'éclat d'un ciel pur et presque sans nuages, ce bleu velouté et limpide, pur comme une glace, et l'on pourra comprendre le charme que possédaient ces lieux bénits par la providence et qui les faisaient aimer comme une patrie chérie par ceux-là même qui n'y étaient arrivés que depuis peu d'années.

L'astre du jour avait paru sur l'horizon ; le fort avait été ouvert de bonne heure et tous les hommes qui

l'habitaient excepté deux soldats, étaient allés aux travaux des champs ; le côté où ils s'étaient dirigés étaient précisément à l'opposé de celui où allait se passer la scène qui va nous occuper.

Personne ne paraissait plus dans les environs du fort qu'une jeune fille à peine âgée de 14 ans, Mademoiselle Marie Madeleine de Verchères. Pensive et réfléchie, elle marchait d'un pas lent sur l'herbe humide, cueillant quelques fleurs entremêlées de verdure.

Sa figure dont la tradition nous a conservé l'expression était grave et noble ; on y remarquait un mélange de force et de douceur plus qu'ordinaire dans une enfant de cet âge.

Comme elle s'avancait dans la plaine, son cœur oppressé laissait de temps à autre échapper quelques soupirs. Mais ce qui augmentait surtout son inquiétude, c'était la double absence de son père et de sa mère. M. de Verchères était, depuis quelques jours, descendu à Québec pour aller traiter d'affaires importantes avec les autorités du pays, et par une fatale coïncidence, madame de Verchères était de son côté montée à Montréal d'où elle devait revenir ce jour là-même.

C'était en vue de ce retour si désiré que la jeune fille était sortie de grand matin pour aller cueillir dans la plaine un bouquet de fleurs destiné à sa mère, et de temps à autre elle jetait des regards anxieux et mélancoliques vers la route par où celle-ci devait arriver. Mais son attente était vaine, et le cœur gros de soupirs elle se disposait à reprendre le chemin du manoir ; c'était le moment où parvenus de leur côté au dessous du fort dont ils connaissaient les avenues, les perfides Iroquois venaient de choisir dans le plus épais du bois un lieu propre à couvrir leur débarquement, à l'endroit même où l'on voit encore aujourd'hui une ancienne croix plantée par nos pères. Pour mieux cacher leur marche, ils s'étaient partagés en plusieurs bandes et avançaient silencieusement par divers chemins au travers de la forêt.

Arrivés presque en même temps sur la lisière du bois, tout à coup et à travers les dernières touffes d'arbres qui les couvrent encore, leurs yeux perçants et toujours en observation distinguent au loin dans la plaine une jeune fille.

L'usage invariable de ces barbares était d'employer toujours toute leur industrie à s'emparer de leurs ennemis vivants afin de se donner l'atroce plaisir de les torturer plus longtemps ; aussi ils n'eurent pas plus tôt aperçu cette jeune fille, que d'un geste convenu le chef intime à ses guerriers

l'ordre de s'arrêter. Sa troupe entière suspend sa marche et de toutes parts ils se montrent du doigt la victime.

Pauvre jeune fille ! ah ! si tu pouvais soupçonner le danger qui te menace ! que ton bon ange veillant sur toi t'emporte sur ses ailes rapides à ce moment où guettant leur faible proie, tes féroces ennemis sentent s'allumer dans leur cœur la soif de ton sang !

Mais comment s'y prendre pour l'enlever ? Si l'on se met à sa poursuite, n'aura-t-elle pas le temps de se réfugier dans le fort ? Il faut donc réussir à la surprendre et c'est le chef, comme le plus habile, qui se réserve l'honneur de cette capture. Laisant donc sa troupe, à l'entrée du bois, il s'avance seul de manière à cacher sa marche. D'abord, à la faveur de l'herbe haute qui couvre la plaine, il se dérobe adroitement, et, avec cette habileté propre au sauvage, il réussit à se glisser sans être aperçu, le long des amas de bois ou de pierres qui se rencontrent sur son chemin. Tantôt couché sur la terre, véritable reptile, il rampe sans qu'un seul brin d'herbe s'agite et trahisse son approche. De temps en temps il soulève sa tête et aperçoit toujours de plus en plus près de lui l'innocente enfant. Jamais serpent fascinant une proie ne sut mieux par mille replis cacher sa marche tortueuse.

Enfin, il est tout proche : sûr de son agilité et ne pouvant plus douter du succès, il se lève tout à coup et se précipite sur l'enfant.

A cette vue, la jeune fille, saisie d'épouvante, pousse un cri perçant, mais plus prompt que l'éclair, elle s'élançait vers le fort.

On vit alors se passer une scène étrange : cette jeune fille, malgré toute la délicatesse de son sexe, volait avec une rapidité telle que le sauvage, quoiqu'habitué aux courses de ce genre, ne pouvait rien gagner sur elle. Se rencontrait-il quelque obstacle qui eut pu arrêter leurs pas, d'un bond l'enfant l'avait déjà franchi ; et, chose presque incroyable, elle maintenait toujours la même distance entre elle et le barbare.

Frappés d'étonnement mais furieux de voir leur chef ainsi frustré dans une telle lutte, les Iroquois oubliant tous les ordres, s'étaient tous à la fois précipités hors de leurs retraites s'élançant sur les pas de leur chef en vociférant leur cri de guerre.

Cependant les forces de Mlle de Verchères commençaient à s'épuiser et elle allait inévitablement tomber entre les mains du barbare, si l'éprouvé eut dû se prolonger plus longtemps.

Tout à coup elle pousse un cri d'épouvante ; le monstre avait gagné sur elle quelque avantage ; elle enten-

daît le rôle de sa poitrine et ces paroles barbares qu'il lui adressait :

“ Fille des blancs, disait-il, tu ne saurais plus m'échapper : dis pour toujours adieu à ta mère, tu ne la reverras plus. Tu vas devenir la proie du guerrier, tu partageras l'existence des enfants des bois, s'ils n'aiment mieux plutôt s'abreuver de ton sang.”

En ce moment Mlle de Verchères sentant ses dernières forces s'évanouir, pousse un cri déchirant. Moment affreux ! qu'allait-il se passer.

Le Ciel l'entendit, car à l'instant même le sauvage faisant un faux pas roule à terre, ensanglantant ses mains et sa figure sur les roches dont le chemin était couvert. Le bruit de sa chute et le hurlement qui l'accapagna ranimèrent la jeune fille, mais bientôt il se relève ; d'un dernier bon il s'élance de nouveau à la poursuite de sa victime ; déjà il l'atteignait ; à l'instant même où elle ouvrait la porte du fort, elle sentit sur son épaule la rude main du barbare ; elle frémit. Mais toujours, aussi prompte, elle franchit le seuil de la porte qu'elle renvoie avec violence sur l'Iroquois, ne laissant entre ses mains que le voile léger qui couvrait ses épaules. Elle était sauvée.

Cependant, aux cris poussés par les sauvages, les deux jeunes frères de Mlle Verchères, les deux soldats, et jusqu'aux femmes enfermées dans le château, tous accourent avec précipitation, et peuvent à peine en croire leurs yeux en voyant Mlle de Verchères hors d'elle-même, ruisselant de sueur et pouvant à peine se soutenir.

On s'élance au haut des murs pour reconnaître quel danger les menace et quel peut être le sort de ceux des leurs qui travaillaient dans la plaine. Déjà plusieurs étaient entre les mains des sauvages qui les garottaient. Cette vue arrache des cris lamentables aux femmes qui aperçoivent ce spectacle horrible.

Ce n'est pas le temps de pleurer, dit alors la jeune héroïne, qui a déjà oublié ses fatigues ; il s'agit de nous défendre ; fermons promptement toutes les issues, courons aux armes et mourons s'il le faut plutôt que de nous rendre.

C'étaient en effet de tels soldats et une pareille garnison qui, sous le commandement d'une fille de 14 ans, allaient être chargés de soutenir un siège en règle contre une armée des barbares !

Heureusement si le personnel de cette étrange garnison ne présentait que si peu de ressources, il n'en était pas ainsi du fort lui-même.

Ce fort construit suivant toutes les règles de l'art stratégique, défendu par des fossés, des terrasses, muni de meurtrières pour le service de l'artil-

lerie, hérissé d'angles saillants de manière à croiser les feux, pouvait au besoin fournir à un petit nombre de défenseurs le moyen d'arrêter les efforts d'un nombre considérable d'assaillants.

Dans l'intérieur se trouvait un arsenal bien pourvu d'armes et de munitions dont M. de Verchères, homme de prévoyance autant que de résolution, avait plus d'une fois montré l'usage à ses enfants. Souvent même, il prenait plaisir à leur faire mesurer les canons des remparts, à leur en montrer l'usage, à les charger et à les tirer.

La difficulté n'était donc pas d'avoir des armes, mais bien de s'en servir ; et c'est de l'avoir su qui fera éternellement la gloire de notre héroïne dans cet exploit presque incroyable.

Sa présence d'esprit lui suggéra d'abord un stratagème bien propre à donner le change aux barbares ; ce fut d'ordonner à toutes les femmes de prendre les habits militaires des soldats absents, et ainsi transformées de se montrer en armes, tantôt ici, tantôt là, sur les différents points du rempart, afin de simuler la présence d'une véritable garnison.

Les deux soldats devaient avoir le maniement des principales pièces d'artillerie et tout le plus rude du travail. Les deux jeunes frères de Mlle de Verchères auraient simplement à charger et recharger les fusils et à les passer aux mains des combattants.

Ainsi entourée de sa troupe improvisée, Mlle de Verchères leur parla en ces termes :

“ Amis, nous combattons pour la religion et la patrie, battons-nous jusqu'à la mort.”

Puis, s'adressant à ses jeunes frères : “ Souvenez-vous, leur dit-elle, de la leçon que notre père a si souvent répétée : qu'un gentilhomme doit être toujours prêt à verser son sang pour Dieu et pour son pays.”

Animés par ces nobles paroles et excités par le feu de ses regards, la petite troupe est prête à se défendre et n'attend plus que le commandement.

Mademoiselle de Verchères ayant pourvu à tous les postes, fait d'abord charger les armes, canons, fusils et pièces de rempart, et ainsi préparé on attend de pied ferme l'attaque des sauvages. En effet, pendant ces préparatifs les Iroquois étaient arrivés en force. Sur le commandement de leur chef ils avaient commencé par faire le tour du fort pour reconnaître les endroits faibles qui pourraient permettre l'escalade. Mais tout avait été soigneusement fortifié et bien barricadé, et partout au travers des étroites meurtrières, on pouvait entrevoir l'uniforme du soldat.

Tout-à-coup une décharge subite et générale partant de tous les points du fort couche à terre plusieurs ennemis et jette l'épouvante dans toute leur troupe.

Mais bientôt revenu de leur première surprise, leur courage ou plutôt leur fureur se ranime, ils commencent l'attaque par de vives fusillades et tentent l'escalade. Les assiégés répondent par de nouvelles décharges ; les plus hardis des sauvages sont successivement renversés. Le feu du fort bien nourri et dirigé avec une justesse qui eut fait honneur à des soldats exercés, ne cesse d'éclaircir les rangs toujours plus pressés de ces furieux. Notre héroïne vole de redoute en redoute, excitant du geste et de la voix ses soldats improvisés ; on eût dit Jeanne d'Arc commandant au siège d'Orléans. C'est avec cette acharnement d'une part et cette constance de l'autre que se prologea, ce jour-là, pendant l'espace de plusieurs heures un combat opiniâtre.

Enfin après mille vains efforts et de grandes pertes, les Iroquois suspendent pour quelque temps une attaque inutile et se retirent en emportant leurs morts dans les bois. Honteux d'eux-mêmes, le cœur rempli de rage, ils reviennent à la charge, animés plus que jamais de la soif du sang, et, sous le feu même du fort, ils approchent des remparts et s'y maintiennent. Le chef a déjà fait une brèche : il allait franchir la muraille et peut-être pénétrer dans l'enceinte avec l'élite de sa troupe. C'en était fait, et, accablés par le nombre, nos illustres amazones eussent été en un instant impitoyablement massacrées. D'un coup-d'œil, notre héroïne a mesuré l'étendue du danger : soudain, l'épée nue à la main, elle fond sur le chef Iroquois qu'elle reconnaît pour celui-là même qui l'a poursuivie, et comme il s'élançait pour sauter dans une embrasure, elle lui plonge l'épée dans le sein et le fait rouler au pied de la muraille qu'il rougit de son sang.

Au même moment, le canon vomit la mitraille sur les barbares qui, ayant voulu suivre leur chef, se trouvaient en grand nombre presque à la bouche de l'arme formidable ; cette nouvelle décharge à bout portant fait un ravage horrible au plus épais de la troupe et achève de la consterner. Persuadés de plus en plus que le fort est gardé par une forte garnison et qu'ils ont donné eux-mêmes dans un guet-à-pens, ils se retirent de nouveau à l'entrée du bois en poussant des cris de rage.

Cependant, l'astre du jour était prêt de terminer sa course, et déjà les ténèbres de la nuit commençaient à remplacer sa douce lumière. Le ciel qui, le matin, présentait un aspect si

riant, s'était couvert de sombres nuages. Le rude aquilon sifflait avec force et impétuosité. Tout annonçait une de ces précoces tempêtes d'automne qui viennent quelquefois de bonne heure préluder aux sombres hivers.

Bientôt la neige et la grêle commencent à tomber. Tous les éléments semblent se conjurer pour mettre à l'épreuve le courage des combattants. L'obscurité la plus profonde enveloppe le fort et ne permet plus de se voir qu'à quelques pas. Le Saint-Laurent dont la vague naguère silencieuse venait mourir lentement sur le rivage, désormais courroucé, roule avec fracas ses ondes mugissantes qui viennent se briser au pied des remparts.

Une nuit si affreuse devait naturellement servir les barbares. A la faveur des ténèbres ils étaient revenus près des murailles, et se dispersant sur différents points ils avaient de nouveau tenté furtivement l'escalade.

Mais la prudence de notre héroïne a tout prévu ; elle a dispersé sa garnison autour du fort de manière à pouvoir veiller sur toute l'enceinte à la fois. Passant rapidement d'un endroit à l'autre elle encourage les sentinelles par des paroles vives et brûlantes.

« La Providence, dit-elle, nous a sauvés aujourd'hui des mains de l'Iroquois ; mais il faut encore faire bonne garde cette nuit, de crainte d'être surpris. Vous savez leur ruse et qu'avec le sauvage on n'est jamais plus près du danger que quand il semble éloigné. Veillons donc courageusement jusqu'au jour et défendons-nous jusqu'à la mort ; et quand de vos yeux mêmes vous me verriez hachée ou brûlée vive, ne vous rendez jamais, et n'oubliez pas que c'est pour Dieu et votre patrie que vous combattez. »

C'est par de telles paroles qu'elle faisait passer dans tous les cœurs la grandeur d'âme qui l'animait ; et tous excités par son exemple encore plus que par sa voix lui juraient constance et fidélité.

Cependant la tempête continuait ; la pluie poussée par un vent glacial ne cesse de tomber à torrents. Nos braves défenseurs épuisés par les fatigues inouïes de la journée et par une veille prolongée soutiennent avec courage cette nouvelle épreuve et chacun reste à son poste d'honneur.

Le mot d'ordre fidèlement transmis, tout se maintient en sûreté pour toute la nuit.

L'Iroquois ne put en effet gagner un pouce de terrain ni saisir de toute la nuit le moindre avantage. Un sauvage paraissait-il sur le mur, il était aussitôt repoussé avec vigueur. Enfin, après avoir employé tous les moyens de ruse qu'ils purent imaginer, ils se décidèrent vers le jour à se retirer

dans la forêt, concentrant au fond de leur cœur le dépit et la honte d'une tentative inutile.

Après leur retraite, Mademoiselle de Verchères fut ravie de pouvoir donner à ses gens un moment de repos bien nécessaire ; et toujours digne d'elle-même, elle se chargea de faire seule l'office de sentinelle. Enfin le jour se fit tout à fait et le soleil, achevant de dissiper les ténèbres de la nuit, put montrer à notre petite troupe héroïque les traces de ce combat terrible, et les environs du fort totalement évacués par l'ennemi.

Un des premiers soins de Mademoiselle de Verchères, après s'être assurée de la retraite des barbares, fut d'envoyer dans la campagne vers ceux que la surprise, et non leur volonté, avait tenu éloignés du combat. On était dans de cruelles transes à leur égard. On fut assez heureux pour découvrir leur trace et procurer heureusement leur retour dans le château. Quelques-uns manquaient, c'étaient ceux qu'on avait vu la veille garottés par les sauvages et on ne put savoir quel sort ils subirent.

La rentrée du grand nombre fut toutefois un coup de Providence qui acheva de rassurer notre troupe immortelle et son héroïque chef.

AMBROISE CHOQUET (1).

— 000 —

PENSÉES.

DES ÉCRIVAINS.

Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains, — ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la splendeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans amitié et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir ces ordres qu'il exécuté fidèlement.

DE L'ÉGALITÉ.

Homme superbe et vain, qui méconnaissais tes frères, qui verses sans réserve le mépris et les affronts sur tes esclaves ; sais-tu que ce mépris se réfléchit sur toi ? — Tes esclaves ! Ils sont tes égaux, s'ils ne sont que des hommes, et toi es-tu un Dieu ? La fortune a-t-elle pu créer cette énorme différence entre des êtres d'une même espèce. C'est faire du genre humain un tableau monstrueux où l'homme est perdu sous les draperies, où l'âme est oubliée.

(1) Esquisse historique lue au Cabinet de Lecture de Montréal, en 1864, par M. Choquet, alors qu'il étudiait le droit.

Biographies.

[Pour l'Album des Familles.]

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU, C. R.

*Mel in ore,
Scientia in Opere.*

I

Il s'agit de l'une de nos gloires nationales ! saluons-la avec respect et essayons de rendre justice à la tâche que nous avons entreprise. Il nous faut parler du poète, du littérateur, de l'homme politique et que nous devons terminer — ce qui rend ce travail agréable — en parlant du citoyen.

L'honorable M. Chauveau est né à Québec le 30 mai 1820. Il est le fils de Pierre Chauveau et de Dame Marie Louise Roy.

Celui qui devait se trouver seul au déclin de la vie, rencontra la mort aux premiers pas qu'il fit en ce monde ; il fut bientôt orphelin, et doit à la protection de son oncle maternel, feu le juge Hamel, les sages conseils dont il a su si bien profiter.

M. Chauveau fit ses études au Séminaire de Québec, dont il fut l'un des plus brillants élèves.

Il commença son droit à l'étude de MM. Hamel et Roy et les termina sous la direction de M. G. O'Kill Stuart, C. R.

En 1841 il était admis au Barreau du Bas Canada, maintenant la province de Québec.

M. Chauveau s'occupa de suite de travaux littéraires. De 1838 à 1841, il fut un des collaborateurs du journal *Le Canadien*, puis il commença à se faire une réputation digne d'envie en correspondant avec le *Courrier des Etats-Unis*.

M. Frédéric Gaillardet a conservé un bon souvenir des relations qui ont existé entre M. Chauveau et lui, et il n'a négligé aucune occasion d'en faire mention dans ses propres correspondances. Tout le monde sait que M. Frédéric Gaillardet a demeuré aux Etats-Unis pendant plusieurs années et qu'il s'y trouvait de 1838 à 1841.

M. Chauveau se revêla de suite comme un écrivain d'un rare mérite.

Ses écrits dans *Le Canadien* et ses correspondances au *Courrier des Etats-Unis* l'ont placé parmi les jeunes gens d'alors sur lequel le pays pouvait fonder des espérances.

En 1853, M. Chauveau publia "Charles Guérin," roman de mœurs canadiennes, qui eut un véritable succès. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage savamment élaboré, "L'Histoire de l'Instruction Publique en Canada."

II

M. Chauveau est un homme de lettres, et on ne saurait lui contester le mérite d'être un écrivain de premier ordre. Il possède une belle intelligence servie par de fortes études. Ce que j'admire chez M. Chauveau, c'est qu'il sait parler un peu *comme tout le monde* et que tous peuvent le comprendre.

Qu'il écrive en vers ou en prose il sait le faire correctement et avec une élégante simplicité qui ne manque jamais de plaire.

En 1861 M. Chauveau publiait "Donnacona;" ce petit chef-d'œuvre dans le genre a fait le tour de la presse canadienne.

Voyez cette description du vieux chef indien, rêvant à demi éveillé et songeant au passé et à l'avenir de son peuple :

Stadaconé dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.

Le roi Donnacona, dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil,

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines ;
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
Douze errantes tribus.

Ses sujets poursuivaient en paix dans la savane
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leur cabane
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !

Dans un demi-sommeil, péniblement éclosoes,
Voici toute la nuit, les fastidiques choses,
Que le vieux roi parla

Puis le vieux chef se demande ce que vient faire sur ce rivage cet étranger, à la barbe touffue, dont les dieux sont plus puissants que les dieux des indiens.

Il se blâme de n'avoir pas conjuré le danger et fait un appel aux jeunes gens :

Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache
A vos coeurs un soupir !

Comme un troupeau d'élan ou de chevreuils timides
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides
Vous les verrez courir.

Et il termine en donnant cours à son désespoir, reconnaissant la force du Dieu de l'étranger :

Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte,
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !

Quand il fut homme, un jour, dans un bien long [supplice,
De ceux dont il venait expier la malice
Ce Dieu reçut la mort.

Domagaya l'a dit les tribus de l'aurore
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé

De tourments plus cruels ; mais, chef plein de [vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au Ciel est monté.

Certes, la poésie française cherchera longtemps avant de rencontrer une expression plus énergique et plus digne de rendre les douleurs du Christ.

Vous ne trouverez pas, dans les vers de M. Chauveau, de ces épithètes inutiles que l'on nomme des *chevilles*, et on trouve toujours beaucoup de poésie dans sa prose.

Comme orateur consciencieux, M. Chauveau n'a pas son supérieur en Canada.

Je veux être bien compris. M. Chauveau n'a fait comme "Grands Discours" que des discours sérieux.

Il n'est jamais descendu au badinage lors que le sujet demandait de la sagesse et de la considération, et il n'a jamais fait de l'éloquence pour le plaisir de la chose, lorsque le sujet n'en valait pas la peine ; aussi a-t-il toujours été écouté avec beaucoup d'attention, quelque fût l'opinion de la majorité de l'auditoire auquel il s'adressait.

III

Ce fut en 1844 que M. Chauveau commença à s'occuper de politique. Il brigua les suffrages des électeurs du comté de Québec et il fut élu à une grande majorité contre l'Honorable John Neilson. En 1848 il était ré-élu par acclamation. M. Chauveau est essentiellement québécois ; il est né à Québec, a fait ses études à Québec, fut élu représentant du comté de Québec, il a épousé à Québec Made-moiselle Flore Massé, a été admis à Québec à la pratique du droit, c'est de Québec qu'il écrivait ses correspondances au *Courrier des Etats-Unis*, et il a eu l'honneur d'être, lors de la confédération, le premier Premier Ministre de la Province de Québec. Ajoutons que c'est le comté de Québec qui a envoyé M. Chauveau aux deux Chambres alors que les électeurs avaient la liberté de confier les deux mandats à leurs mandataires.

J'ai toujours regretté l'abolition du double mandat, et je ne peux pas m'empêcher de laisser connaître mon opinion sur cette question.

En 1849, M. Chauveau s'occupa de ses compatriotes exilés aux Bermudes, et nous lui devons toujours une large part de la reconnaissance que les Canadiens-Français conservent pour ceux qui sont venus en aide aux patriotes, au zèle desquels nous devons les libres institutions politiques dont nous ressentons les avantages aujourd'hui.

C'est à M. Chauveau que nous devons plusieurs mesures importantes concernant la situation de nos compatriotes aux Etats-Unis, et il n'a pas peu contribué dans le temps à empêcher l'émigration de nos frères vers la république américaine.

En 1851, M. Chauveau accepta le portefeuille de Solliciteur-Général sous l'administration Hincks-Morin. Il résigna ce portefeuille en 1853 et accepta celui de Secrétaire-Provincial. En 1855, il fut nommé Surintendant de l'Instruction Publique, poste qu'il occupa jusqu'en 1867.

Avant de nous occuper de l'homme politique, n'oublions pas de dire qu'en 1866, il fit un voyage en Europe, et qu'il y étudia les différents systèmes d'éducation et de l'Instruction publique de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Italie.

IV

En 1867 de grands événements allaient s'accomplir. Sir George Cartier, comprenant qu'il fallait assurer une position tenable à ses compatriotes qu'il aimait tant, s'occupa avec Sir Hector Langevin de l'acte à jamais célèbre, "L'Acte de l'Amérique Britannique du Nord."

C'était toute une révolution dans notre système politique, et des hommes comme M. C. S. Cherrier, C. R., entr'autres qui depuis longtemps étaient rentrés dans la vie privée, crurent devoir faire connaître leurs vues sur cette question.

Enfin les opinions de Sir George prévalurent et la Confédération de certaines provinces de l'Amérique Britannique du Nord devint un fait accompli.

Je crois de mon devoir de dire, afin de rendre pleine et entière justice à qui de droit, que le projet de confédération écrit par le Dr J. C. Taché, alors qu'il était le rédacteur du *Courrier du Canada*, a servi de base au projet officiel tel que soumis et adopté par la Législature du Canada et de la métropole.

Le meilleur moyen de faire réussir ce nouveau système politique dans la province de Québec, était de ne froisser personne et de mettre les électeurs dans la position de pouvoir se dire, que sans s'occuper des luttes du passé, ils voulaient et devaient favoriser le système nouveau.

M. Chauveau était alors Surintendant de l'Instruction Publique, dont les bureaux se tenaient à Montréal.

Il accepta la charge de former un gouvernement pour la province de Québec.

En lisant la biographie que j'ai faite de l'honorable J. A. Chapleau on trouvera les noms des membres du premier cabinet provincial de Québec.

Quoique M. Chauveau n'ait jamais été à proprement parler un chef de parti, nous l'avons toujours vu combattre au premier rang dans notre arène politique. C'était une personnalité puissante qui imposait le respect, tout autant aux adversaires qu'aux amis, et on ne l'a jamais accusé d'avoir sciemment trompé son auditoire.

Ce fut durant les dernières années de l'administration Chauveau que commencèrent les grandes luttes qui furent si ardemment poursuivies sous l'administration Ouimet, administration qui fut si franchement et ouvertement soutenue par M. Chapleau.

En 1873, M. Chauveau accepta la présidence du Sénat.

L'honorable M. Gédéon Ouimet, alors Procureur-Général, devint Premier Ministre. L'honorable M. Irvine, alors Solliciteur-Général, accepta le portefeuille de Procureur-Général, et le Premier Ministre actuel de la Province de Québec devint Solliciteur-Général.

M. Chauveau allait se reposer en fin de compte, mais l'homme propose et les partis politiques en disposent.

En 1874, Sir John A. Macdonald croyait devoir résigner et remettre son portefeuille de Premier Ministre à Son Excellence Lord Dufferin, qui appella auprès de lui, l'honorable Alexander Mackenzie.

M. Chauveau fut démis de ses fonctions de président du Sénat, et aux élections générales suivantes, il résigna comme sénateur, et se présenta comme candidat aux Communes dans le comté de Charlevoix, où il fut défait par feu M. P. Tremblay.

Il accepta de M. Mackenzie la position de membre de la Commission du Havre de Québec; la Commission dont il fut de suite élu président.

A la mort de feu Charles Leblanc, C. R., shérif de Montréal, M. Chauveau accepta cette charge qui lui fut offerte par l'honorable M. De Bou-

cherville, alors premier ministre de la province de Québec.

Le retour de M. Chauveau à Montréal fut salué avec plaisir.

On était heureux de le revoir. Il avait eu se faire des amis sincères; puis les Montréalais avaient tant de sympathies à lui offrir pour les maux irréparables qu'il avait eu à supporter. Il était venu à Montréal pour y remplir les fonctions de Surintendant de l'Instruction Publique. Il avait laissé Montréal pour retourner à Québec, conduire le premier gouvernement provincial de Québec, et il revenait à Montréal, seul, bien seul. La mort avait frappé chez lui.

v

En octobre 1870, Mlle Henriette Chauveau épousa à Québec monsieur Glendonwyen, lieutenant dans le 69^e régiment de l'armée anglaise.

C'était une charmante jeune femme que madame Glendonwyen. Je n'ai jamais eu, hélas! le bonheur de la connaître, mais je dois à son père d'avoir lu ces jolis vers: "Ma Chambrrette."

Le mariage fut célébré en octobre 1870, et au mois de décembre de la même année la jeune épouse expirait aux Bermudes. Quelques temps après le trépas de sa sœur nous avions la douleur d'apprendre la mort de Mlle Flore Chauveau.

A l'annonce de la mort de cette fille distinguée que j'avais eu l'honneur de connaître et dont j'appréciais hautement les talents et les vertus, je me permis, sous l'impression de la douleur que j'éprouvais de griffonner à l'adresse de M. Chauveau quelques vers que je n'ai jamais osé lui faire parvenir.

Je les retrouve dans mes notes et je les lui offre aujourd'hui. Ils n'ont d'autre mérite que celui de l'improvisation et peut-être, après tout, seront-ils accueillis, s'il est vrai que l'on dit bien ce qui vient du cœur.

Vous serez le génie et moi l'humble poète
Que vos chants bien des fois sont venus consoler.
Et si de vos succès j'ai su me faire fête,
Je sais aussi pleurer.

Dieu veut que la pitié rapproche la distance.
Et que l'on s'aime mieux dans les jours de malheur;
Car l'amitié console et donne une espérance
De retour au bonheur.

Je puis bien vous offrir toute ma sympathie,
Car lorsque vous pleurez, le pays est en deuil.
Et celles dont l'amour vous fit aimer la vie
Dorment en leur cercueil.

La première partit emportant tout un monde
De tendresse et d'espoir, aux bras de son époux;
Le matin, vous aviez béni sa tête
Courbée à vos genoux.

Oh! son dernier baiser; qui pourra vous le rendre!
Sur votre front pâli souvent il reviendra,
Mais ce baiser d'enfant? Mais ce regard si tendre?
Dieu seul vous les rendra.

Peut-être espérez-vous un tout autre salaire
Pour tous vos longs travaux, et ces nobles accents
Qui montaient jusqu'au ciel, en s'élevant de terre
Comme un céleste encens?

Peut-être disiez-vous, vous contemplant vous-même,
Seigneur n'ai-je pas bien fait ma tâche ici-bas.
Seigneur appelez-moi! Grâce, pour ceux que j'aime,
Sauvez-les du trépas.

Au commencement de l'année 1875, Madame Chauveau mourut à Québec, et la veille du 1^{er} de l'an 1876, le couvent de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, comptait une tombe de plus: Mlle Elisa Chauveau, religieuse attachée à cette communauté, suivait à sept mois de près, sa mère, dans le cercueil. Elle fut inhumée la veille du premier de l'an 1876: M. Chauveau se heurta contre deux tombes, celle de la mère et celle de l'enfant.

Cette jeune religieuse s'était fait remarquer par ses grandes vertus, et les Supérieures de la communauté l'estimaient comme on aime un enfant:

Mais la mort est venue, elle vient à toute heure,
Et choisit parmi nous ce qu'on aime le mieux.
Elle éteint le foyer, rend vide la demeure
Pour mieux peupler les cieux!

Mademoiselle Honorine Chauveau a épousé M. le D^r Vallée, professeur à l'Université Laval, à Québec.

Madame Chauveau et ses trois filles Olympe, Flore et Henriette ont été inhumées dans la Chapelle du couvent des Ursulines, à Québec.

Pierre et Alexandre Chauveau, furent mes compagnons de classes, chez les révérends Pères Jésuites, à Montréal: M. Pierre Chauveau a été pendant quelque temps assistant-rédacteur du Journal de l'Instruction Publique, tâche difficile, dont il a su très bien s'acquitter. Son frère, Alexandre, lui et moi, avons toujours été de bons amis; aussi en écrivant leur nom il me fait plaisir de croire que je leur serre encore la main.

L'honorable M. Alexandre Chauveau, qui fut membre du cabinet Joly, est maintenant juge des sessions et magistrat de police, à Québec. Il a représenté le comté de Rimouski, à la Chambre Provinciale de Québec, et a abandonné la vie publique pour ne s'occuper que des devoirs de la position qu'il occupe maintenant.

Il est très facile de faire connaître ce que M. Chauveau vaut comme citoyen; à Montréal comme à Québec on n'a eu qu'à mentionner son nom, et il était élu Président de la Société St-Jean-Baptiste.

M. Chauveau a trois filles d'inhumées aux Ursulines de Québec. Olympe, morte au moment du retour de M. Chauveau de Québec à Montréal;

madame Glendonwyon et sa sœur Flore. Il leur fit élever un monument où elles sont représentées sous les types allégoriques de la Foi, l'Espérance et la Charité.

En regard de ce monument, M. Chauveau fit placer une inscription à la mémoire de leur mère, avec une copie en bas relief de la *Mater Dolorosa* de Carlos Dolce, et cet exergue : " *Quis est homo qui non flet.*"

Un détail, en terminant. M. Chauveau fut pour compagnons d'études Sa Grandeur Mgr Taschereau, Archevêque de Québec, et M. l'abbé Cyprien Tanguay. Ces trois messieurs firent leur première communion ensemble, à la cathédrale de Québec, le 26 avril 1831. Mgr Jos. Signai, Evêque de Fussola, alors curé de Québec et coadjuteur de Mgr Panet, officiait ce jour là, et donna la communion à ces trois citoyens distingués.

M. Chauveau est un homme qui sait se rendre aimable, et si les sympathies de ses compatriotes et de ses amis peuvent apporter une compensation aux rudes chagrins qui sont venus l'accabler, il doit se dire qu'il n'est pas encore seul en ce monde.

CHARLES OUIMET.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles.]

L'HON. GÉDEON OUIMET, C. R.

*Virtus et doctrina
Justitiam operatur.*

C'est dans le Registre de l'Etat Civil de la paroisse de Sainte-Rose, comté de Laval, qu'il faut chercher à la date du 3 juin 1823, l'acte de baptême de Gédéon, vingt-sixième enfant de Jean Ouimet, capitaine de milice, et de Marie Louise Beautron dit Major.

Pour retracer, au Canada, la généalogie de la famille Ouimet, (autrefois *Houymet*), il faut remonter à l'année 1660, où l'on rencontre Jean Houymet, époux de Renée Gagnon, un des plus anciens cultivateurs établis sur l'île d'Orléans.

La nombreuse postérité de Jean Houymet compte parmi ses enfants des hommes qui ont fait et font encore l'ornement de la société.

Gédéon, qui fait le sujet du présent article, commença son cours classique au collège de Saint-Hyacinthe, et le termina au collège de Montréal.

Admis au Barreau de Montréal en août 1844, après avoir étudié sous son frère André Ouimet, il s'établit à Vaudreuil. La grande clientèle qu'il se fit dans les comtés de Vaudreuil et de Soulanges dont il suivait les Circuits, donne la preuve de l'estime que lui portaient ses compatriotes. Aussi avait-il été appelé au fauteuil de la Mairie de Vaudreuil peu de temps après son arrivée dans cette localité.

M. Gédéon revenu à Montréal en 1853, après le décès de son frère André, forma une société légale sous le nom de " Ouimet, Morin, et Marchand."

L'hon. L. S. Morin est mort il y a quelques années, L. W. Marchand est actuellement greffier de la cour d'appel à Montréal.

En 1858, M. G. Ouimet consentit, à la demande d'amis politiques, à entrer dans la vie publique, et il alla combattre dans le comté de Beauharnois, M. Chs. Daoust, alors représentant de ce comté, et rédacteur en chef du journal *Le Pays*, à Montréal. La lutte entre ces deux adversaires sérieux se fit sur un terrain essentiellement politique. M. Ouimet l'emporta par une forte majorité, ce qui n'empêcha pas les deux jouteurs de se serrer cordialement la main, après comme avant le combat.

Aux élections de 1861, M. Ouimet se présenta de nouveau à Beauharnois, mais il fut défait, cette fois, et il revint de nouveau s'occuper, à Montréal, de l'exercice de sa profession, et c'est alors que fut formée la société " Moreau, Ouimet et Morin."

C'est en 1867 que M. Ouimet fut nommé Conseil de la Reine. Il représenta avec grands succès la Couronne dans les districts de Montréal et de Terrebonne. M. Ouimet s'est fait une haute position au Barreau comme avocat plaidant—surtout en cour d'appel.

En 1871, il était élu bâtonnier de la section du barreau de Montréal, et président du conseil général du barreau de la Province de Québec.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal le choisit pour président en 1871, et dans la même année l'Institut canadien français lui conféra le même titre.

M. Ouimet fut le premier Procureur de la Province de Québec, lors de la Confédération. Il avait été élu par acclamation le 22 août 1867, pour le comté des Deux-Montagnes, comté qu'il représenta jusqu'au moment où il remit son mandat pour accepter la charge de Surintendant de l'Instruction Publique.

Après la résignation de l'honorable Chauveau, M. Ouimet devint Premier Ministre avec le portefeuille de Secrétaire provincial.

Lors de la fameuse affaire des Tanneries, M. Ouimet remit son portefeuille, démarche qu'il n'aurait, paraît-il, jamais prise si le Lieutenant-Gouverneur Caron eût alors joui d'une meilleure santé. M. Ouimet ne voulut pas persister à garder le pouvoir afin d'éviter toutes difficultés pour M. Caron.

En 1853, lorsque le cabinet McDonald-Cartier eût été défait sur le Bill de milice, (M. Ouimet votant avec l'opposition sur cette question) fut prié par MM. Brown et Dorion d'entrer dans le nouveau cabinet qu'ils étaient chargés de former. Il refusa d'accepter, ne voulut point abandonner le parti conservateur dont il fut toujours un des chefs aimé et respecté. Plus d'une fois Sir George Cartier et d'autres ministres lui firent la promesse d'être promu au Banc judiciaire.

Comme orateur, M. Ouimet parle avec beaucoup d'autorité et se sert d'un langage châtié. De fait, il a toujours été considéré comme l'un des plus forts orateurs de l'assemblée législative, qualité qui le fit jouir d'une grande influence sur ses collègues.

L'honorable M. Gédéon Ouimet a été élevé au grade d'officier de l'Instruction Publique en France.

Voici le texte de l'arrêté ministériel transmis à l'hon. M. Ouimet :

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES CULTES ET DES BEAUX-ARTS.

*Le ministre de l'Instruction Publique,
des Cultes et des Beaux-Arts.*

Vu l'article 32 du décret organique du 17 mars 1808 ;

Vu les ordonnances royales des 14 novembre 1844, 9 septembre 1845 et 1er novembre 1846 ;

Vu les décrets des 9 novembre 1850, 7 avril et 27 décembre 1866.

ARRÊTÉ :

Monsieur OUIMET, Ministre de l'Instruction publique à Québec, est nommé OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Fait à Paris, le 12 novembre 1878.

Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts.

Signé : A. BARDOUX.

Pour ampliation :
Le chef du bureau
des archives.

H. VALMORE.

L'honorable M. G. Ouimet est l'auteur d'un Catéchisme des lois scolaires de la province de Québec ; c'est un travail aussi intéressant qu'il est utile à ceux qui s'occupent des lois sur l'Instruction Publique.



Prof. H. H. H. H.



Fédion Quimet

M. Ouimet compte une assez nombreuse famille, plusieurs de ses enfants sont morts en bas âge. Gustave, l'aîné, est employé au bureau du procureur général de la province de Québec,—Eugénie a été mariée au capitaine Frenette,—Alexandre est médecin, exerçant sa profession à Ely,—Joséphine, mariée au capitaine Deville, réside à Ottawa. Angéline et Eugène ne sont pas encore mariés.

Au mois de janvier 1881, M. Ouimet a perdu le plus jeune de ses enfants, George, élève en Rhétorique au Séminaire de Québec. Peu de temps après son installation à Vaudreuil, il épousa à Montréal, Mlle Jane Pelland.

Des vingt fils de Jean Ouimet, deux seuls vivent encore, ce sont l'honorable Gédéon, et son frère Benjamin, qui fut l'un des premiers colons des Townships de l'Est.

Les sentiments religieux sont des plus profonds dans le cœur de M. G. Ouimet, qui jouit à juste titre de l'estime et du respect de ceux qui ont l'avantage de le connaître.

L'abbé C. TANGUAY, Ptre.

— 000 —

ILS SONT LÀ...

(Guerre franco-prussienne)

A MON AMI G. B.

Ils sont là dans le bois sombre,
Toujours forts, toujours en nombre,
Et bien abrités toujours ;
N'ayant clairons ni tambours,
Couverts de silence et d'ombre,
Ils sont là dans le bois sombre.

Ils sont là dans le ravin,
Ne tirant jamais en vain,
Jamais ne levant la tête ;
Et si l'ennemi s'entête,
Cinq contre un, cent contre vingt,
Ils sont là dans le ravin.

Ils sont là dans le village,
Se ruant avec courage
Sur le pauvre paysan.
Ce sont des pleurs et du sang ;
On brûle, on tue, on saccage,
Ils sont là dans le village.

Ils sont là devant Paris ;
Nous trouvant trop peu meurtris
Par la faim et la mitraille,
Leur or paie la canaille,
Nos palais sont des débris.
Ils sont là devant Paris.

Ils sont là dans notre France,
Étouffant notre espérance
Et nous tenant sous leur loi.
O mon pays ! souviens-toi.
Souviens-toi de ta souffrance :
Ils sont là dans notre France.

PAUL DÉROULÈRE.

(Les Chants du Soldat.)

— 000 —

Agriculture.

CONSEILS

CONCERNANT LA CULTURE DU

F O I N

—

I

Couper le foin de bonne heure

Les cultivateurs d'expérience, dit la *Gazette des Campagnes*,—s'accordent à dire que le foin est d'autant meilleur, d'autant plus nutritif et d'autant plus profitable, qu'il est coupé lors de sa floraison.

Sans doute qu'il ne faut pas le faucher lorsqu'il est encore en herbe. Les excès sont toujours nuisibles ; mais, dans beaucoup de cas on attend trop tard pour opérer le fauchage. Il est vrai qu'en laissant mûrir le foin, il rend plus en volume ; mais en revanche il est plus sec, et tous les principes nutritifs ont été absorbés pour former la graine et la partie ligneuse du foin. Cependant il sera toujours bon de conserver un petit morceau bien choisi pour récolter la graine nécessaire à la prochaine semence, ou pour la vente. Il est difficile d'avoir de la bonne graine et du bon foin, sans sacrifier en même temps de l'un ou de l'autre.

II

Fanage du Foin

La conservation du foin, sa couleur et son odeur dépendent du fanage qu'il a reçu, ajoute la *Gazette des Campagnes*.

Dans les endroits qui ne sont pas à fourrage, où l'on ne fait que la quantité qui s'y consomme pour la nourriture des bestiaux, on fane très mal. et l'on a par conséquent de mauvais foin, lors même que la qualité de l'herbe serait bonne ; on le laisse étendu à la rosée, à la pluie, et l'on attend souvent que tous les prés d'une ferme soient fauchés avant de se mettre en devoir de faner. L'alternative du soleil et de l'humidité altère entièrement la couleur et le parfum du foin ; le fanage doit donc se diriger de manière à l'éviter.

En voici le procédé :

Dès le lendemain de la fauchaison, on retourne les andains après que le soleil a séché l'intervalle du pré resté entre chacun ; deux heures après cette opération, on fane en secouant et en réunissant les andains, en sorte qu'on ne voie point de vides sur le pré ; deux heures ensuite, on secoue de nouveau en serrant un peu plus le foin. Aussitôt que le soleil commence à faiblir et le foin étant encore brûlant, on en forme des andains avec un rateau sur toute la longueur du pré ; ce qui s'opère en remuant une certaine largeur de foin sur le centre de l'andain ; à cet effet, une femme se met à chaque bout, et elles ramènent toujours le foin sur le même centre. Tout le foin étant ainsi arrangé, en bandes longues et droites, on les roule sur elles-mêmes en les divisant de manière à former des tas d'environ quatre pieds d'épaisseur, serrés et impénétrables à la pluie. Une femme râteau autour à mesure et porte ses fanures sur la partie de la bande qui n'est pas encore roulée, de sorte que le pré soit parfaitement propre.

Ce foin, ainsi roulé lorsqu'il était encore chaud, se fait autant dans la nuit que s'il eût été six heures de plus au soleil, et le pré n'étant pas couvert entièrement se sèche aux premiers rayons du soleil. Le lendemain on étend les tas sur les intervalles qui ne sont pas reconvertis : deux heures après on fane et on rapproche ; puis encore une secouée fois ; et enfin on roule le foin comme la veille. Le troisième jour il est bon à rentrer à midi, ou à mettre en meule. Si la pluie interrompt la suite de ce travail, on laisse le foin roulé jusqu'au beau temps ; il ne court aucun risque. On peut même le garder quinze jours sans qu'il soit altéré.

Par ce moyen on obtient du foin vert et odorant, qui plaît infiniment aux bestiaux en même temps qu'il les nourrit mieux ; et si on voulait le vendre, il aurait plus de débit qu'aucun autre.

Une chose essentielle lorsqu'on entreprend le fanage, c'est d'avoir assez de monde pour l'exécuter promptement et pour que le foin se trouve retourné en entier en peu de moments. Chaque fois aussi qu'on réitère le fanage, il faut avoir l'attention de commencer par le côté qui a été le premier secoué.

Aucun travail d'agriculture ne demande plus d'activité et de célérité que le fanage, car il ne faut qu'un orage pour gâter ou du moins détériorer tout le foin d'un pré, lorsqu'il est étendu.

Archéologie.

DÉCOUVERTE

DE LA

TOUR DE BABEL.

Ce serait priver les lecteurs de l'*Album des Familles* que de leur laisser ignorer plus longtemps un des grands événements de l'histoire contemporaine. Les ruines de la fameuse tour de Babel sont retrouvées, et une statue de la Vierge a été élevée sur le sommet. Mais n'abrégeons pas le récit de cet exploit ; laissons celui qui l'a accompli, le supérieur du couvent des Carmes de Bagdad, en raconter lui-même les émouvantes péripéties. Voici comment il s'exprime dans le *Bulletin de l'œuvre des écoles de l'Orient*.

« Les ruines de Babel forment une colline au sommet de laquelle s'élève un pan de mur qui a résisté à la destruction des temps. C'est sur ce mur que l'année dernière j'avais déposé une médaille, et c'est sur son sommet que je voulais aujourd'hui placer la chère madone.

« Nous laissâmes nos montures au bas de la colline et nous montâmes jusqu'au pied du mur. Mon premier soin fut de chercher ma médaille, et que je découvris sous une pierre.

« Je commençai la sainte messe. Le trouble de mes compagnons était grand pendant le saint sacrifice ; le plus petit bruit les saisissait d'épouvante. Après la messe, ils recommencèrent immédiatement ; en même temps que la chute des pierres, on craignait les Arabes voleurs du désert. Je les rassurai de mon mieux, et sans les écouter plus longtemps, je commençai les préparatifs de mon ascension.

« L'année dernière, je n'avais pas escaladé le mur dans toute sa hauteur ; j'étais monté seulement jusqu'au tiers à peu près. Mais maintenant il s'agissait de porter la madone jusque sur le point le plus élevé de ce mur afin que Marie dominât mieux sur tout le désert. Or l'entreprise n'était point facile. Voici comment je m'y pris :

« A l'aide d'une pierre lancée par le bras vigoureux d'un soldat, nous parvîmes à faire passer une ficelle par dessus le mur, et, à l'aide de la

ficelle nous tirâmes la corde de telle sorte que chacun des deux bouts descendaient jusqu'à terre des deux côtés du mur. Cela ne se fit pas sans fatigue et ce ne fut qu'après deux heures environ que nous vinmes à bout de réussir dans cette opération. Cela étant fait, je me préparai à grimper par l'un des bouts de la corde, pendant que mes compagnons tenaient fortement le bout qui pendait de l'autre côté.

« Je commençai par me garnir la tête d'un énorme turban pour me protéger contre la chute des pierres ; puis, ayant pris avec moi la petite statue je saisis le bout de la corde et me mit à grimper, plein de confiance à Marie. Après maints efforts, je fus debout au haut du mur. Elle est placée de telle sorte qu'elle ne peut être vue du bas de la tour, mais seulement d'une certaine distance, et, comme elle est très petite relativement à l'élévation de la tour, il faut savoir que c'est elle pour la reconnaître. Mais le voyageur qui sait l'histoire de son ascension peut la saluer de loin, lui offrir ses hommages et implorer sa protection puissante, tandis que, par sa petitesse, elle se dérobe aux regards et échappe aux injures des infidèles.

Je ne le cacherai pas, je suis bien aise d'avoir appris où se trouve la tour de Babel. J'ai longtemps cherché à découvrir sa place, soit en lisant la Genèse, soit dans les Atlas consacrés à l'antiquité. Enfin je sais donc où elle est. Tout en ruines qu'elle soit, si j'ai le bonheur jamais de visiter Bagdad, je ne manquerai point d'aller voir et de lui porter moi-même toutes les malédictions que je lui ai depuis longtemps vouées en mon cœur.

Dire que, sans cette maudite construction de la tour de Babel, l'humanité moderne ne connaîtrait ni le grec, ni le latin, ni l'anglais, ni l'allemand, ni l'italien, ni l'espagnol ! Plus de langues mortes à apprendre, plus de langues étrangères, plus de versions, plus de thèmes, plus de dictionnaires à feuilleter d'Alexandre ou Quicherat ! L'humanité toute entière parlerait la même langue, et sans doute, se comprenant mieux, elle se haïrait moins. On ne saurait jamais ce que la tour de Babel a coûté de sang au monde et de larmes à la jeunesse. Néfastes modèles !

Pourquoi ce dessein insensé est-il venue un jour aux hommes qui se souvenaient du déluge, de rendre un second déluge impossible, d'édifier une tour qui montât jusqu'au ciel ? Même en cas de déluge, ils n'auraient pu trouver tous refuge dans cette tour unique. L'Eternel confondit bientôt leur impiété : ils se mirent soudain à parler en langue différentes, quand

l'un demandait du ciment c'était une pierre que son voisin lui apportait.

Nous expions chèrement depuis lors cet orgueil et cette folie. Que d'efforts pour arriver à comprendre la langue des autres, sans compter que nous n'arrivons pas tous à nous servir passablement de la nôtre ! Les philosophes et les philologues ont beau faire, nous ne réussirons pas à inventer une langue qui puisse être acceptée de tous, ou tous les hommes parviennent à s'entendre. Ici aussi nous avons eu la déchéance ; moins heureux que pour le péché originel, nous n'entrevoions pas la rédemption !

Ah ! les maçons de la tour de Babel ! Que ne pouvons nous prendre, pour les lapider, toutes les pierres de leur fatal édifice !

CHARLES BIGOT.

— 000 —

TOMBEAUX

DU

PATRIARCHE ABRAHAM

ET DES SIENS.

On sait, ou on ne sait généralement pas, que le lieu de sépulture d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rebecca, de Jacob et de Lia, la double caverne de Macpelah, près d'Hébron, est encore aujourd'hui intacte comme aux temps bibliques ; les restes du patriarche et des siens y sont conservés dans des sarcophages de pierre. Depuis les croisades aucun chrétien n'a pu y avoir accès ; dans ces dernières années, le prince de Galles et le prince Frédéric d'Allemagne, munis de firmans du sultan, ont été admis à pénétrer dans la mosquée qui est construite sur ce lieu ; mais ils n'ont pu aller qu'à l'entrée de la grotte, qu'on n'a jamais voulu éclairer en leur présence.

Un architecte italien M. Pierrotti a, en se déguisant en Arabe, réussi à descendre quelques marches de l'escalier qui descend dans la caverne et à apercevoir les sarcophages en marbre, rangés l'un à côté de l'autre, où se trouvent les corps des premiers ancêtres du peuple d'Israël embaumés très probablement selon les procédés égyptiens.

Il y a une quinzaine de jours, par ordre du sultan, une commission a visité en détail l'intérieur de la grotte, pour examiner s'il n'y avait pas de réparations à faire ni d'éboulements à

craindre. On a trouvé tout dans le meilleur état, sauf les tapis de soie qui recouvrent les sarcophages et qui vont être remplacés par de nouveaux tapis précieux que va envoyer le sultan.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles]

ACROSTICHE :

Maintes fois dans nos bois, j'ai vu de belles fleurs
Au soleil radieux entr'ouvrir leurs corolles.
Rien n'approchait alors leur suave fraîcheur.
Impossible de peindre une fleur en paroles.
Et les fleurs sur ton front voient palir leur couleur.

Le vent qui doucement soupire dans nos bois
Ont-ils ce charme exquis des accents de ta voix ?
Un seul son s'exhalant de ta bouche de rose,
Impressionne tant que l'on devient morose,
Sache toujours chanter ce chant qui part du cœur.
En nous réjouissant tu calmes la douleur.

X.

— 000 —

A UN LYS.

Salut ! emblème d'innocence,
Des champs le plus riche trésor !
J'aime quand le Zéphyr balance
Ton calice et tes filets d'or.

De l'enfant et du séraphin,
Tes fleurs composent la couronne,
Et sur l'autel de la Madone,
J'aime à les placer au matin.

Symbole de l'humble Marie,
Ton pur éclat et ta blancheur,
Doux et pieux reflet de son cœur,
Ont fait de toi sa fleur chérie.

Je place un vœu dans ta corolle,
C'est un parfum mystérieux ;
Oh ! qu'avec les tiens il s'envole,
Qu'ils se confondent dans les cieux !

— 000 —

PAYSAGE.

Souvent, pendant l'hiver, la forêt désolée
Se couvre, tout-à-coup, de feuillages tout blancs
Et dahlias touffus, et lisérons tremblants
Pendent à l'arbre en fleurs de neige immaculée.

Parfois, tombe la pluie à demi congelée,
Puis, le froid vient changer ces cristaux ruisselants
En feuilles de vermeil, en fruits étincelants,
Et poser à la branche une frange étoilée.

O prismes chatoyants, sous un soleil d'été !
O charmante léerie, éphémère et fragile
Dont un souffle, un rayon briserait la beauté.

J'ai souvent fait ce vœu, — mais c'est un vœu stérile —
De pouvoir, quelquefois, réunir en mon style,
Votre art éblouissant et votre chasteté !

J. AUGER.

— 000 —

Légendes.**LE LAC**

DE

BELŒIL.

I

Plus brillante que les feux de l'astre du jour était la belle Cora, la fille chérie du vieux pêcheur Goribert : sa chevelure, tressée en longues nattes folâtrant sur ses épaules, avait la couleur de l'ébène ; dans ses grands yeux noirs on retrouvait le vernis du jais ; le bouton de rose, éclatant sous l'ardeur du soleil printanier, ne resplendissait pas d'un carmin aussi velouté que celui qui s'épanouissait sur ses joues purpurines et l'Amour eut choisi ses lèvres entr'ouvertes pour siège de son temple enchanteur.

Pourtant Cora n'avait pas encore assisté à l'éclosion de son seizième Été ; mais déjà elle avait la taille flexible et élancée comme celle du lys ; déjà la renommée de sa merveilleuse beauté avait éveillé tous les échos du St Laurent depuis les Grands Lacs jusqu'au Golfe ; déjà ses compagnes jalousaient amèrement ses charmes divins dont l'avait ornée la nature ; déjà les jeunes colons, cantonnés sur la rivière Richelieu, soupiraient en songeant à elle ; déjà battait le cœur de Cora.

Oui, quand près d'elle passait Paul, le hardi défricheur, Cora sentait son sein palpiter sous son corsage de bure. Alors, tremblante et rougissante, la pauvre enfant, vers la terre, baissait les regards et chiffonnait désespérément les coins de son tablier. Puis quand il était loin, bien loin, elle se retournait, et longtemps, bien longtemps, le suivait de l'œil en murmurant : " Qu'il est beau ! mon Dieu, qu'il est beau ! "

Mais, souvent aussi, Paul, le hardi défricheur, s'arrêtait à côté de Cora, la fille du vieux pêcheur Goribert, lui prenait silencieusement sa blanche petite main, et

tous deux ainsi, enivrés d'un plaisir muet, erraient avec transport sur la pelouse luxuriante de la verte forêt ; puis, quand de ses grandes ombres, la nuit teignait montagnes et vallons, champs et rivières, retirés en un coin de la chaumine du pêcheur, Paul et Cora causaient doucement de leur félicité présente et de leur bonheur futur !

Aimez-vous ! aimez-vous ! jeunes gens ! Jouissez de ces trop courtes heures ; car le ciel se plombe de gros nuages cuivrés à l'horizon ; le souffle des autans déracine les chênes au sommet du piton derrière lequel vous êtes abrités ; de fulgurants éclairs déchirent la masse orangée amoncelée sur vos têtes ; dans l'immensité, la foudre fait entendre sa voix sépulcrale et la Mort, pâle, livide, élancée de son ténébreux palais, plane autour du Richelieu !

II

Bien loin, bien loin avait retenti le nom d'Adaldake, le jeune et vaillant chef des Iroquois. Il était plus agile que le daim à la course, plus rusé que le renard pour surprendre un ennemi ; plus souple que le serpent dans la lutte corps à corps ; plus fongueux que le lion au combat ; plus fort que le buffle à la guerre ; plus sensé que les Anciens aux conseils de la tribu ; plus alertes que les jeunes hommes à la danse ; plus adroit à la chasse qu'un Mohican ; plus cruel dans ses vengeances que le Matchi-Manitou du Nord.

Trente ans, une stature élevée et élastique comme celle du léopard, de petits yeux ronds profondément enfoncés dans leurs orbites et étincelants de lueurs fauves, un front déprimé, le nez recourbé comme celui d'un aigle, les cheveux drus, long, liés au sommet de l'occiput, res joues glabres et rougeâtres, un lca de frêne et des flèches armées d'arêtes de poisson, un tomahawk à la main droite, une hache de pierre passée à la ceinture, un manteau de peau d'ours jeté sur les épaules et agrafé sur la poitrine par les griffes de l'animal, aux pieds des mocassins ornés de broderies en coraux et en poils de porc-épic, tel

était Adaldake, le jeune et vaillant chef Iroquois, la terreur des Hurons.

Adaldake, le jeune et vaillant chef Iroquois, la terreur des Hurons, vint à passer sur le bord de la rivière Richelieu près de la cabane du vieux pêcheur Goribert. Il vit la belle Cora, la fiancée de Paul, le hardi défricheur.....

C'était par une riante matinée du mois du mai. Longtemps assoupie dans son blanc manteau de neige et de glace, la nature sortait enfin du sommeil léthargique où elle avait été plongée durant près de sept mois. L'aurore frangeait de pourpre les portes de l'Orient, l'atmosphère était chargée de balsamiques senteurs ; Zéphyr lutinait avec les bourgeons naissants de l'érable, les oiseaux remplissaient l'air de leurs chants harmonieux... La belle Cora faisait ses ablutions à la source limpide : en la voyant, Adaldake sentit qu'il l'aimerait !!!

Fuis, fuis, aimable jeune fille, redoute même ces courts instants ; car le ciel se plombe de gros nuages cuivrés à l'horizon, le souffle des autans déracine les chênes au sommet du piton derrière lequel tu es abritée, de fulgurants éclairs déchirèrent la masse orageuse amoncelée sur ta tête ; dans l'immensité, la foudre fait entendre sa voix sépulcrale, et la Mort, pâle, livide, élançée de son ténébreux palais, plane autour du Richelieu !

III.

D'abord l'Indien songea à s'élançer sur la ravissante Canadienne, afin de l'emporter dans son wigwam, mais la présence de quelques colons le força de renoncer à cet attentat. Pendant plusieurs lunes, il rôda autour de la chaumière du pêcheur, comme le loup autour d'une bergerie. Nulle occasion ne se présenta pour accomplir son perfide dessein. Soit pressentiment, soit tout autre motif, la belle Cora ne sortit point sans être accompagnée de son père ou de son fiancé, Paul, le hardi défricheur.

Tel qu'un venin mortel, le poison de la jalousie s'instillait goutte à goutte dans le cœur d'Adaldake,

le jeune chef Iroquois. Plus que la brûlante passion peut-être, dominait en son cœur le désir effréné de la vengeance. Le sommeil avait fui ses paupières, un feu corrosif lui dévorait les entrailles ; la nuit il formait des projets homicides, le jour il tentait de les exécuter, et ses forces s'épuisaient dans cette implacable poursuite et les rochers d'alentour redisaient ses gémissements et ses malédictions.

L'heure si désirée par les deux amants allait bientôt tinter sur le cadran de l'hyménée. L'anniversaire de la St-Laurent avait été fixé pour leur union. La veille au soir de ce jour tant souhaité, Paul proposa à sa douce amie, une promenade en canot sur le délicieux lac encaissé dans le giron des collines qui forment le groupe de la montagne de Belœil. La belle Cora ne pensa point à refuser, hélas ! Ils partirent.....

La soirée était mélodieuse et parfumée. De célestes concerts étaient vocalisés dans les bouquets de mélèzes et de merisiers par d'invisibles hôtes ; léger comme la brise glissait l'esquif fendait l'onde azurée ; Paul et Cora s'oubliaient dans l'idéalisme de la béatitude..... Soudain d'un buisson d'aubépine s'élançait sous les eaux, un corps noir..... Il nage, nage, sans bruit, pareil au démon des enfers, s'approche de la barque, saute dedans, et, brandissant un casse-tête, en menace Paul, le hardi défricheur... Palpitante, éperdue, Cora s'est jeté entre le monstre et son fiancé... La massue, s'abat, la pauvre fleur du Richelieu s'affaïsse baignée dans son sang..... Une lutte s'engage entre Paul et Adaldake (car c'était lui) ; et tous trois tombent au milieu du lac.....

Les vagues tourbillonnèrent..... Les malheureux disparurent dans la gouffre sans fond !.....

Et le ciel s'était plombé de gros nuages cuivrés à l'horizon, le souffle des autans déracinait les chênes au sommet du piton de Belœil, de fulgurants éclairs déchiraient la masse orageuse amoncelée sur les campagnes, dans l'immensité la foudre faisait entendre sa voix sépulcrale, et la Mort, pâle, livide, élançée de son ténébreux palais planait autour du Richelieu.....

UN CHRONIQUEUR.

Mélanges.

PLATON et FENELON.

Dialogue d'Outre-Tombe.

PLATON.

Soyez le bienvenu dans l'Elysée, ô vous, le plus pur, le plus doux et plus élégant disciple de la philosophie, que le monde ait produit dans les derniers temps ! Sage Fénelon, je n'ai point besoin de me nommer. Nos âmes doivent se connaître par sympathie.

FÉNELON.

Oui, je reconnais Platon, le plus aimable de tous les disciples de Socrate, et celui de tous les philosophes de l'antiquité, à qui je désirais le plus de ressembler.

PLATON.

Homère et Orphée vous attendent avec impatience dans la partie de ces champs fortunés que leurs ombres habitent. Ils vous reconnaissent tous deux pour un grand poète, quoique vous n'avez pas fait de vers. Ils s'empressent actuellement à former pour vous une couronne inaltérable des fleurs les plus douces et les plus précieuses de l'Elysée. Mais après cela, je vous conduirai dans le bosquet sacré de la philosophie sur la plus haute colline de l'Elysée, où l'eau est plus pur et plus serein. Je vous mènerai à la fontaine de la sagesse, où vous verrez continuellement se réfléchir, comme dans vos écrits, l'éclatante image de la vertu. Ce spectacle vous inspirera plus de passion que n'en ressentit Narcisse lorsqu'il contempla sa beauté dans le cristal des eaux. Mais vous ne languirez pas comme

lui après une ombre. La déesse même se livrera à vos transports, et se confondra avec votre âme.

FÉNELON.

Je vois que vous conservez toujours le style de l'allégorie et de la poésie, pour lequel vous avez marqué tant de goût dans plusieurs ouvrages. Le mien vise aussi quelquefois à la poésie, surtout dans mon *Télémaque*, dont je voulais faire une sorte d'épopée. Mais je n'ai pas la présomption de me mettre au nombre des grands poètes, ni de prétendre vous égaler à aucun égard en fait d'éloquence, vous qui êtes le plus éloquent des philosophes ; et sur les lèvres de qui toutes les abeilles de l'Attique ont distillé leur miel.

PLATON.

La langue française n'a pas tant d'harmonie que la langue grecque ; cependant vous lui avez donné une douceur qui charme également l'oreille et le cœur. Quand on lit vos écrits, il semble qu'on entende la lyre d'Apollon, accordée par les mains des Grâces et touchée par les Muses. L'idée d'un Roi parfait qu'on admire dans votre *Télémaque*, surpasse de beaucoup selon moi ma *République* imaginaire. Vos *Dialogues* respirent la vertu la plus pure, le bon sens éloigné de toute affectation, la critique la plus juste et la plus saine, et toute la délicatesse du bon goût. En général, ils l'emportent autant sur ceux de votre compatriote Fontenelle, que la raison sur le faux esprit, ou la vérité sur l'affectation. Le plus grand défaut que j'y trouve, c'est qu'il y en a qui sont trop courts.

FÉNELON.

On m'a reproché et je le sens moi-même, que la plupart sont trop remplis de lieux communs et de moralités triviales. Mais ils étaient destinés à l'éducation d'un jeune prince, et on ne saurait imprimer trop fortement dans l'esprit de ceux qui sont nés pour gouverner les vérités les plus simples, parce qu'à mesure qu'ils avancent en âge, la flatterie des courtisans

tâche de leur déguiser, ou même de leur cacher entièrement ces vérités ; tout conspire à étouffer dans leurs cœurs l'amour de leurs devoirs, s'il n'y a pas jeté auparavant de profondes racines.

PLATON.

Il est vrai qu'un des malheurs particuliers attachés à la condition des princes, c'est que souvent on a grand soin de les instruire de toutes les finesses et de toutes les ruses de la politique, tandis qu'on les laisse dans l'ignorance des premiers principes de la morale, ou qu'on ne leur en donne qu'une teinture si superficielle que l'homme de bien disparaîtra bientôt dans la politique corrompu. Mais les leçons de vertu que vous avez données à votre auguste élève reçoivent tant d'éclat des charmes de votre éloquence, qu'on peut les lire à tout âge avec plaisir. Tous vos écrits sont relevés par une agréable et sublime imagination qui donne de l'élégance à votre simplicité, et un air de dignité et de grandeur aux maximes les plus vulgaires. J'ai appris, je l'avoue, que les Français sentent moins la beauté de votre génie et de votre style que leurs voisins. Qu'est-ce qui a pu corrompre à ce point leur goût ?

FÉNELON.

La même cause qui corrompt le goût des Romains après le siècle d'Auguste, la fureur du bel-esprit, du paradoxe et du raffinement. En France les écrits doivent être, comme les visages des femmes, peints et ornés artificiellement pour attirer l'attention ; aussi perdent-ils, les uns et les autres, leur beauté naturelle. Mais je ne suis pas surpris que mon *Télémaque* ne soit estimé que du petit nombre, parce que plusieurs regardent les maximes sur lesquelles j'insiste principalement comme incompatibles avec la grandeur de leur monarchie et avec la splendeur d'une nation riche et élégante. Ils semblent généralement penser que le principal but de la société est d'acquiescer les plaisirs du luxe ; qu'un goût fin et délicat en fait de volupté est le comble du mérite, et qu'un roi, qui est galant, magnifique, libéral,

qui bâtit un beau palais, qui l'orne de statues et de tableaux exquis, qui encourage les beaux-arts, et les fait servir à tous les vices, à la mode, qui a une ambition insatiable, une politique rude et la rage des conquêtes leur convient beaucoup mieux qu'un Numa ou un Marc-Aurèle. Ils ne sentent pas qu'au contraire, réprimer les excès du luxe j'entends les excès qui énervent le génie d'une nation ; soulager autant qu'il est possible les peuples du fardeau des taxes ; leur procurer les avantages précieux de la paix et de la tranquillité, quand on peut les obtenir sans honte et sans perte ; les rendre sobres, tempérans, hardis, mâles tant pour le corps que pour l'esprit, afin qu'ils soient plus propres à la guerre quand ils sont attaqués ; mais surtout veiller avec soin sur les mœurs publiques, et arrêter le progrès de tout ce qui peut les amollir ou les corrompre ; c'est là le grand objet d'un bon gouvernement, qu'une sage législation doit avoir constamment en vue dans toutes les circonstances. Il est certain que le pays le plus heureux est celui où il y a le plus de vertu, et aux yeux de la saine raison le plus pauvre Canton Suisse est un état bien plus respectable et plus illustre que le Royaume de France, s'il a plus de liberté, plus de mœurs, plus de tranquillité solide, plus de modération dans la prospérité, et plus de fermeté dans le péril.

PLATON.

Vos principes sont justes et vrais, et si votre patrie les rejette, elle ne conservera pas longtemps la prééminence sur les autres nations de l'Europe : je vous annonce sa décadence, sa ruine approche ; car par me réduire à une seule réflexion, un état peut-il être bien servi, lorsque le faible avantage d'élever une immense fortune en le servant, et d'en faire un brillant usage, est une distinction plus enviée que la gloire de remplir son emploi avec intégrité, ou d'être animé du zèle du bien public dans l'administration des affaires ? Cet esprit public, qui produit la grandeur d'un peuple, peut-il subsister avec vigueur, et s'étendre, lorsque la fureur de s'enrichir pour goûter les délices et les

plaisirs que l'opulence seule peut procurer; lorsqu'une ambition avide non pas de gloire, mais de profit, sont les passions dominantes? Si un Roi, ou un ministre, est animé de l'esprit public, où trouvera-t-il parmi des hommes ainsi disposés les instruments nécessaires à la grandeur de ses desseins; ou plutôt quels obstacles ne rencontrera-t-il pas dans l'opposition continuelle de l'intérêt public? Mais si au contraire, une cour penche vers la tyrannie, combien cette manière de penser ne facilitera-t-elle point ses projets odieux? Comment des hommes avec des cœurs éternés par la mollesse et les délices du luxe, montreront-ils assez de vigueur pour lui résister? La plupart ne languiront-ils pas avec indifférence dans les fers d'une honteuse servitude, qu'ils regarderont comme leur état naturel, comme celui, où les désirs extravagans et insatiables de leurs besoins artificiels seront les plus satisfaisants aux dépens d'un bon maître, ou au prix du sang et des sueurs d'un peuple esclave et misérable? Lorsque tout sentiment de la vertu publique est ainsi éteint, la corruption, l'avarice, ou les manœuvres opposées des différentes factions de la cour pour se détruire réciproquement ne suffisent-elles pas pour ruiner les armées et les flottes, sans même que l'ennemi y contribue, et pour sacrifier l'indépendance de la nation à l'étranger, après qu'elle a sacrifié sa liberté à un Roi? Vous comprites bien que tous ces maux sont une suite nécessaire de ce luxe que certains raisonneurs modernes regardent, dit-on, comme le plus grand bien d'un état. Le tems fera voir que leurs principes sont pernicieux à la société et pernicieux au gouvernement, et que les vôtres, avec des adoucissements qui les rendent plus praticables dans la situation actuelle de votre patrie, sont sages, salutaires et méritent la reconnaissance générale de toute l'humanité. Mais de crainte que vous ne pensiez par cet éloge qu'il y a des flatteurs dans l'Élysée comme sur la terre, souffrez que je gémissé sur vos erreurs avec la tendre compassion de l'amitié: comment un homme si supérieur à toutes les autres folies des mortels a-t-il pu donner dans les rêveries

d'une visionnaire enthousiaste? C'était une chose bien étrange de voir les deux grandes lumières de la France, vous et l'Évêque de Meaux, disputer publiquement si une folle était une *Hérétique* ou une *Sainte*.

FÉNELON.

J'avoue ma faiblesse et le ridicule de cette dispute; mais l'ardeur de votre imagination ne vous a-t-elle pas aussi jetté dans le pays des chimères au sujet de l'*amour divin*, dont vous avez parlé d'une manière inintelligible, et sans y rien comprendre vous même.

PLATON.

J'en sentais plus que je n'en pouvais exprimer.

FÉNELON.

J'éprouvais aussi des impressions aussi fortes et aussi vives que les vôtres: mais nous aurions tous deux mieux fait d'éviter ces sujets, où le sentiment prenait la place de la raison.

—000—

De la mauvaise humeur.

La *mauvaise humeur* est le démon fatal qui, sous le nom de mauvaise disposition de l'esprit, a su prendre dans la société un empire despotique. C'est un mal qu'on ne peut nier; mais il n'est pas permis de s'y soumettre. Un auteur moderne a conseillé au poète d'utiliser cette disposition de son esprit comme le statuaire fait du marbre qu'il façonne. Pourquoi ne pas appliquer à l'homme en général ce conseil adressé au poète? La véritable hygiène n'est-elle pas aussi une *œuvre d'art*? On devrait au moins essayer de l'élever à cette hauteur. Peut-être alors l'art d'embellir la vie deviendrait-il celui de la prolonger, comme il le fut chez les Grecs. Lavater a écrit un discours moral contre la mauvaise humeur. C'est un sujet qui pourrait convenir à un médecin. Personne ne peut se défendre de la tristesse; mais tout le monde peut se débarrasser de la mauvaise humeur. Dans la première, il y a encore un certain charme: il y a de la poésie; mais la mauvaise humeur n'a aucune espèce d'attrait, c'est la prose vulgaire de la vie, c'est la sœur de l'ennui et de la paresse, cette empoisonneuse qui amène la mort. On

peut dire avec raison que la mauvaise humeur est un péché contre le Saint-Esprit dans l'homme. Où prend-elle sa source? D'abord dans l'*habitude*, "nourrice de l'homme" et de ses vices. Si, dès l'enfance, si nous étions accoutumés à ne demeurer jamais dans l'oisiveté, mais à consacrer chaque heure qui nous reste après des travaux sérieux à des travaux agréables, jusqu'au moment où le doux sommeil viendrait nous apporter du repos et des rêves tranquilles, jamais, alors, nous ne serions mal disposés. Si, dès l'enfance, nous étions accoutumés à ne passer jamais au lit les belles heures du matin, nous ne connaîtrions pas cette indolence morose que produit généralement la sensation désagréable d'un réveil tardif. Si, dès l'enfance, nous étions habitués à voir tout en ordre autour de nous, bien certainement, par une disposition harmonieuse de l'âme, cet ordre extérieur se réfléchirait au dedans de nous-mêmes. Dans une chambre bien tenue, l'âme éprouve une sorte de bien-être. Mais, dans l'art de se préserver de la mauvaise humeur, l'important est de saisir le moment opportun. L'homme ne peut pas être toujours disposé à tout; mais il a toujours une disposition quelconque. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue; on ne doit pas oublier que le changement, la variété, est une des lois qui régissent le monde. La solitude rend morose; suivant Platon, elle rend opiniâtre. Le commerce du monde peut amener les mêmes effets. Une agréable combinaison de ces deux façons de vivre produira le résultat opposé. Mais le préservatif le plus certain contre la mauvaise humeur, c'est la Religion, c'est la vraie connaissance de l'amour qui nous accompagne et guide nos pas. Un esprit ouvert à tout ce qui est bon n'a pas de peine à supporter ce qui est mauvais. Et si quelqu'un était assez malheureux pour apporter en ce triste monde la mauvaise humeur en partage, comme le privilège d'une nature mal organisée, qu'il se garde bien de se croire sage, ainsi qu'il arrive trop souvent; mais qu'il se considère comme un être malade, et que, pour se délivrer de son tourment, il ne dédaigne pas les remèdes les plus amers.—X.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA.

Ottawa, 1er JUIN 1882.

Au Public.

Ayant laissé la position que nous occupions dans le ministère de l'Agriculture, à Ottawa, nous avons résolu à ne négliger aucun effort pour faire de l'*Album des Familles* une œuvre forte et puissante pour la diffusion plus générale de la bonne lecture au sein des familles, et d'assurer une place solide et un rôle important à cette publication.

Nous constatons depuis longtemps qu'il se produit dans les idées un courant désastreux causé par la lecture de mauvais romans ou feuilletons impies, quoique paraissant écrit sous les dehors de la vertu et de l'esprit de famille. Le peuple lit plus qu'il n'a fait en aucun temps. Autrefois, quand les romans ne s'imprimaient qu'en livres, les ouvriers, les jeunes filles, ne lisaient guère; cette nourriture malsaine de l'esprit était trop chère pour eux. Mais aujourd'hui que le scandale se débite à un *centin*, tout le monde achète.

Le moyen de combattre ce fléau, nous l'avons déjà dit, c'est donc d'offrir à la jeunesse une littérature attrayante, amusante même, mais catholique avant tout. Nous voulons que les lettres soient à la fois l'instruction de la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'infortune; nous voulons qu'elles nous amusent dans la retraite, ne soient point déplacées dans la société; qu'elles veillent avec nous, qu'elles nous accompagnent dans nos voyages, et qu'elles nous suivent dans la campagne.

C'est donc dans l'*Album de Familles* que nous insérerons, comme par le passé, les productions de l'esprit en tous genres :

Religion,
Sciences,
Arts,
Philosophie,
Eloquence,
Littérature,
Histoire,
Voyages,
Biographies,
Bibliographies,
Economie politique,
Critiques littéraires,
Légendes, etc., etc.

Ainsi, ce n'est pas sans motif que nous désirons répandre sur cette publication un intérêt aussi varié, c'est afin que les jeunes personnes, comme "les beaux anges de Milton, qui puisaient la lumière dans des vases d'or, viennent à notre journal puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles."

Il est évident que si l'*Album des Familles* pouvait pénétrer dans tous les foyers où les moyens le permettent il en résulterait pour cette publication un essor incalculable; or il dépend de nos amis que cet heureux événement se produise; car si nous sommes par nous-mêmes impuissants à découvrir les adresses des personnes capables de s'abonner à l'*Album des Familles*, il n'en est pas de même de nos abonnés. Sans beaucoup de démarches, ils pourraient engager autour d'eux les personnes connues pour leurs sympathies à toutes les bonnes causes à souscrire à cette œuvre de propagande, et par suite nous transmettre le nom d'un voisin, d'un parent ou d'un ami comme abonné.

Nous espérons donc que cet appel sera entendu, et que la sympathie qui a toujours environné cette entreprise s'étendra de plus en plus; que nos efforts croîtront avec succès, et qu'en fin l'*Album des Familles*, sur lequel nous fondons désormais de si grandes espérances, se maintiendra toujours à la hauteur de sa mission.

Nous faisons également appel à toutes les personnes éclairées, surtout à la jeunesse instruite, à nous fournir sa collaboration, en nous faisant parvenir soit une *Nouvelle*, un récit de *Voyage*, une *Légende*, un *Souvenir*, une *Critique* littéraire, une *Poésie*, une *Conférence*, ou autres travaux de l'intelligence, qui puissent convenir à l'âge mûr aussi bien qu'à la jeunesse, aux mères et à leurs filles, et qu'ils soient pour tous le délassement des longues soirées dans la famille.

II

Au lieu de publier douze portraits durant l'année, comme le comportait notre Circulaire aux Abonnés, nous avons résolu d'en publier vingt-quatre (outre une *Prime*), ayant lieu de croire que cette addition volontaire des dépenses nous mériterait plus de faveur de la part des abonnés.

Nous regrettons d'avoir à déclarer que notre projet n'a pas rencontré l'appui que nous espérons.

Un assez grand nombre de nouveaux abonnés, il est vrai, sont venus s'inscrire dans nos livres, mais ce n'est pas trois cents que nous attendions, c'était au moins un millier!

En attendant qu'un surcroît de nouveaux abonnés nous arrive; nous suspendrons la publication des portraits pour le reste de l'année, ayant d'ailleurs accompli notre obligation vis-à-vis des abonnés, en leur fournissant douze portraits tels que promis, y compris les deux portraits renfermés dans la présente livraison de l'*Album des Familles*.

Nous serons en mesure de fournir gratuitement aux nouveaux abonnés qui nous parviendront d'ici à trois mois tous les portraits publiés jusqu'à ce jour, au nombre de douze, savoir :

Le Marquis de LORNE, gouverneur-général.
La Princesse LOUISE.
L'hon. M. BLANCHET, Orateur des Communes.
Sir Hector LANGEVIN, Ministre des Travaux Publics.
L'hon. M. ROBITAILLE, lieutenant-gouverneur de Québec.
L'hon. M. CHAPLEAU, Premier Ministre de Québec.
L'hon. M. MOLSEAU, Ministre de l'Intérieur.
L'hon. M. CARON, Ministre de la Milice.
L'hon. M. JOLY, chef du parti libéral, à Québec.
L'hon. M. LAURIER, ancien ministre fédéral.
L'hon. P. J. O. CHALVEAU.
L'hon. M. OLIMET, surintendant de l'éducation pour la province de Québec.

Nous expédions l'*Album des Familles*, à titre d'essai, à tous ceux qui en font la demande, sachant qu'une fois reçu dans la famille, on s'y abonne généralement.

L'abonnement est pour un an et ne se fractionne pas. Il est payable d'avance ou dans les trente jours qui suivent la demande ou la réception de la première livraison.

Pour plus amples informations, voir les conditions à la dernière page de l'*Album*, et les avantages que nous offrons à l'esprit d'entreprise tels qu'insérés sur la quatrième page du *Couvert*.

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'*Album des Familles*.

—000—

Une explication.

Nous devons une explication à nos lecteurs, à propos du retard apporté dans la publication de l'*Album des Familles*. Ce retard est dû à une absence de plus de deux mois du Directeur-propriétaire de la publication, qui était engagé personnellement dans une lutte politique, et dû également à l'absence de plusieurs amis

d'Ottawa qui prêtent leur concours à l'œuvre, et qui avaient préféré pour un temps le *husting* à la plume.

On comprendra facilement que la publication de l'*Album* se fait à l'aide d'Ecrivains de bonne volonté, c'est ce qui nous permet de l'offrir à aussi bon marché. Or, du moment que des occupations imprévues sont venues prendre tout le temps des amis de l'*Album*, nous nous sommes trouvés, étant nous-même éloigné d'Ottawa, dans l'impossibilité de publier comme d'habitude. Si nous avions eu la facilité de pouvoir prévoir la chose quelques semaines à l'avance, l'*Album* aurait paru en temps voulu.

Dans tous les cas, nous présentons aujourd'hui la livraison du mois de juin ; celle de juillet paraîtra dans quelques jours et sera de suite suivie de la livraison du mois d'août, puis comme tout porte à croire qu'il n'y aura pas d'élection avant cinq ans, nos lecteurs auront le temps de nous pardonner et d'oublier ce retard, que nous avons regretté autant qu'eux, et qui ne se répètera plus.

LE DIRECTEUR.

— 000 —

Aux abonnés et agents

Nous prions nos abonnés généralement, ainsi que nos agents, tant du Canada que des Etats-Unis, de bien vouloir nous faire parvenir les abonnements de la présente année, afin que tous profitent de la *Prime* accordée à ceux qui auront payé leur abonnement annuel, car bientôt cette faveur ne pourra plus être accordée.

— 000 —

Avantages de la lecture surtout pour les habitants des campagnes.

La pratique journalière des lectures intéressantes, instructives, moralisatrices, voilà le levier puissant capable de relever le peuple le plus ariéré, abêti, et on commence seulement à le comprendre et à s'en occuper. On aura beau établir des écoles, si les enfants s'y ennuiant, les quittent sans regret, sans avoir pris le goût des lectures sérieuses ; si, devenus grands, ils aiment mieux courir les rues, passer leur soirée et leur dimanche au cabaret plutôt que de rester un peu chez eux à lire d'excellents livres, ne comptez pas sur la régénération de notre pays. Le sentiment religieux s'affaiblit de plus en plus, la vie de famille n'existe nulle part. A l'œuvre donc, chers confrères, pour Dieu et la Patrie, travaillons sans relâche ; l'avenir est entre nos mains, il sera ce que nous l'aurons fait.

Dans les villes il y a des cours publics, des conférences où l'on peut aller, des maîtres très capables dans toutes les branches de l'enseignement, et auprès desquels on peut prendre des leçons ; mais au village quelle autre source d'instruction peut-on trouver en dehors des livres ? aucune, car il n'en existe pas. Efforçons-nous donc, professeurs et parents, de donner aux enfants l'amour des lectures sérieuses et instructives ; procurons-leur d'excellents livres, et enseignons-leur le meilleur moyen de s'en servir.

Si on ne stimule pas la curiosité des enfants, si on ne développe en eux le goût de la lecture et le désir d'apprendre, sans lesquels l'art de lire n'a pas raison, ils seront toute leur vie d'une intelligence aussi bornée, d'une ignorance aussi complète que ceux qui ne savent pas lire. La lecture, c'est l'instrument par excellence du développement intellectuel, religieux et moral de l'enfant comme de l'homme.

— 000 —

Les feux de la Saint-Jean

C'est le 24 juin, la Saint-Jean. L'occasion est propice pour rappeler ce qu'était autrefois en Canada cette fête populaire, et ce qu'elle est encore à l'heure qu'il est, dans certaine partie de la France, telle qu'en Provence, par exemple, où les feux de la Saint-Jean tiennent toujours une si grande place parmi les réjouissances populaires.

Voici comment on raconte cette série de réjouissances et les phénomènes qui s'y produisent.

I

...Le soleil vient de se coucher laissant sur les flots une grande traînée rose.

Lentement les étoiles s'ouvrent comme des fleurs d'or. La mer s'endort sur le rivage, bercant quelques barques dont les voiles blanches tachent l'horizon bleuâtre.

Peu à peu les teintes claires du soir s'assombrissent ; il semble que des voiles de gaze d'un azur foncé descendent en s'épaississant sur le paysage. Les montagnes grandissent dans l'ombre enfermant la ville dans un demi-cercle noir.

II

Voici la nuit.

Tout à coup, sur le sommet le plus élevé de l'Estérel, brille une lueur ; de pic en pic, de colline en colline, d'autres lueurs lui répondent. Ce sont les feux de la Saint-Jean. Les uns se détachent éblouissants sur l'horizon pâle, les autres flambent comme des incendies dans l'épaisseur de la verdure, d'autres, derrière les oliviers, voltigent comme des feux follets ; les plus éloignés semblent des étoiles descendues sur la terre.

La ville elle-même s'allume. Les vieilles maisons du port se détachent sur un fond d'or en fusion.

Auprès du phare la clarté d'un immense foyer enveloppe les navires. Leurs mâts et leurs cordages se profilent nets et noirs sur un rayonnement fulgurant.

La tour romaine qui domine la ville porte en haut de ses ruines une couronne d'étoiles.

Dans les flots bleus, mille flammes se reflètent, et l'odeur résineuse des sapins et des oliviers monte dans l'air avec des tourbillons de fumée.

L'embrâsement général a la splendeur d'un rêve et la gaieté d'une fête.

Tous ces feux, répétés dans la profondeur des vallées comme sur le haut des montagnes, ce sont autant de cœurs qui se répondent.

III

Dans leur isolement, les villages perdus sous les grands pins envoient leur pensée à leur lointains amis.

Ils écrivent en lettres de flamme, ils se télégraphient avec des signaux de lumière. L'amour ingénu vient jeter sa branche en fleurs au foyer qui pétille, pour qu'à cinq lieues de là des yeux aimés soient ravis en le regardant.

Quand on approche des feux, on voit tout autour des ombres qui s'agitent, les plus petites chargées des branches les plus lourdes ; les cris, les rires s'entrecroisent, les enfants battent des mains, revenant à chaque instant raviver l'immense foyer.

Enfin, l'incendie n'est plus qu'une illumination, l'intensité des feux diminue ; peu à peu la lumière disparaît, et doucement tout s'éteint. Les âmes de la montagne meurent une à une. La Provence s'endort en riant, tout embaumée de parfums vivifiants, et les étoiles, et les étoiles, tranquilles, reprennent possession du ciel.

— 000 —

Canonisation.

Voici une liste des causes françaises de béatification et de canonisation qui sont actuellement introduites en cour de Rome, devant la Sainte-Congrégation des Rites.

1.—La vénérable sœur Thérèse de Saint Augustin, dans le monde Mme Louise, fille de Louis XV, qui prit l'habit religieux dans l'ordre des Carmélites pour obtenir du Ciel la conversion de son père, et la divine miséricorde sur la France.

2.—Le vénérable André-Hubert Fournel, prêtre séculier du diocèse de Poitiers.

3.—Le vénérable Claude de la Colombière, de la société de Jésus, choisi par Notre-Seigneur pour faire connaître au monde la dévotion au Sacré-Cœur.

4.—La vénérable Madeleine Sophie Barat, fondatrice de la Société des dames du Sacré-Cœur.

5.—Le vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort, fondateur de la Société de Marie (prêtres missionnaires) et de la Sagesse à Saint-Laurent-sur-Serres, diocèse de Luçon.

6.—Le vénérable Jean-Baptiste de la Salle, prêtre séculier, fondateur de l'institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, communément appelés ignorantins.

7.—Le vénérable Louis-Marie Beaudoin, fondateur de deux congrégations à Chavagnes, diocèse de Luçon.

8.—Le vénérable Jean de Lestonnac, fondateur des Filles de Notre-Dame à Bordeaux.

9.—La vénérable Marie Rivier, fondatrice des sœurs de la Présentation à Bourg-Saint-Andéol, dans le diocèse de Viviers.

10.—Le vénérable Jean Eudes, fondateur de l'institut religieux

des Eudistes et des sœurs de Notre-Dame de Charité du Refuge.

11.—Le vénérable François-Marie Libermann, fondateur de la Congrégation du St-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie.

12.—Le vénérable Bénigne Joly, chanoine de Dijon et fondateur de la Congrégation des sœurs de l'hôpital.

13.—Le vénérable Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars.

14.—Le vénérable Julien Manier, de la société de Jésus.

15.—Le vénérable Honoré de Paris, moine Capucin.

16.—La vénérable Marie-Emilie de Rodal, fondatrice des sœurs de l'Association de Villefranche, dans le diocèse de Rodez.

17.—La vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite à Beaune, diocèse de Dijon.

18.—Le vénérable Benoit Rencurel, du diocèse de Gap.

19.—Le P. Antoine Silvestre Receveur, fondateur de la Congrégation de la Retraite, à Autun.

— 000 —

Histoire naturelle

M. J. M. Lemoine, de Québec, s'occupe en ce moment de faire imprimer une nouvelle édition de luxe, corrigée, revue et augmentée, de son *Manuel des Oiseaux du Canada*.

Les ouvrages de M. Lemoine sont fort utiles et font bien connaître et apprécier le Canada.

M. Lemoine, toutefois, a des détracteurs. On lui reproche des défauts de forme et de style. Il les reconnaît lui-même. D'ailleurs qui n'a pas ses détracteurs ?

Nous voudrions bien savoir qui, à la place de M. l'abbé Provancher, se serait occupé de la faune ou de la flore du Canada, de faire les recensements du petit monde emplumé qui anime les bois du Canada en toutes saisons.

Les recherches patientes et laborieuses qu'accusent les livres de M. Lemoine, et qui sont très nombreuses, devraient lui mériter la reconnaissance de tous indistinctement.

Voici la liste des livres publiés par M. Lemoine :

- 1860.—L'Ornithologie du Canada.
1861.—Etude sur Walter Scott, romancier et historien.
— — Etude sur les navigateurs arctiques : Franklin, McClure, Kane, McClintock
1863.—Les Pêcheries du Canada.
1865.—Mémoire de Montcalm vengé.
1870.—L'Album Canadien.
1872.—L'Album du Touriste, première et deuxième édition.

A part ces travaux, M. Lemoine s'est également mis au service des institutions littéraires, par les Conférences lues ou publiées savoir :

- 1874.—Conférences sur l'Ornithologie, lue devant l'Institut-Canadien de Québec.
1875.—Coup-d'œil général sur l'Ornithologie de l'Amérique du Nord.—Etude lue devant l'Institut-Canadien de Québec
1876.—Notes historiques sur les Fortifications et les Rues de Québec.—Etude sur le Chant des Oiseaux, leurs migrations, etc., nos Grives, notre Merle, le Cardinal, etc., publiées dans l'*Opinion Publique*.
1877.—Grand Tableau synoptique des Oiseaux du Canada, à l'usage des Collèges, Sociétés d'histoire naturelle, etc
1882.—Notes sur l'Archéologie, l'histoire du Canada, disséminées dans la presse française de Québec, etc.
— — Etude lue, le 25 mai dernier, à Ottawa, devant la section française de la Société Royale du Canada. Sujet : Nos quatre historiens modernes : Bibaud, Garneau, Ferland, Faillon.

Il est indubitable que ces divers travaux ont une valeur très grande et plus d'un écrivain, d'ici à un demi siècle, lui sera infiniment reconnaissant des renseignements précieux que renferment ses livres et ses Conférences.

— 000 —

M. I. A. Sénécal

Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant du livre de M. Achintre, intitulé : *Portraits et Pastels*, le portrait ci-dessous, écrit en 1871.

M. Sénécal est bien l'homme d'action tel que nous le voyons encore aujourd'hui. Il ne passe pas son temps en vains discours. Il travaille toujours avec ardeur, et pour le bien du pays.

Voici ce portrait de M. Sénécal :
" La politique en action ; tandis que ses collègues délibèrent, lui agit. Pendant qu'on discute en Chambre les moyens de procurer l'établissement de manufactures, il construit des moulins, des scieries mécaniques. S'agit-il de la protection des forêts, M. Sénécal ouvre de vastes chantiers dans les profon-

deurs les plus reculées de nos grands bois. Parle-t-on de navigation intérieure, il forme une compagnie pour le creusement des rivières St-François et Yamaska.

" Est-il question de commerce étranger, il exporte des bois aux Etats-Unis et jusqu'aux Indes Occidentales.

" Au milieu des risques et des hasards de si nombreuses opérations, une crise financière le força, il y a deux ans, (en 1869) à suspendre ses affaires ; mais l'interruption fut de courte durée. Des arrangements intervinrent, et telle est son habileté, telle est l'incroyable activité du représentant de Yamaska (il était alors membre du parlement,) qu'il se trouve aujourd'hui, sans avoir rien abandonné de ses anciennes entreprises, adjudicataire, et entrepreneur principal des travaux du chemin à lisses de Richelieu, Drummond et Arthabaska, dont il fut un des promoteurs en Chambre.

" Né à Varennes, d'une famille de cultivateurs aisés, le futur député, que dévorait déjà la curiosité, le besoin d'agir, s'occupait beaucoup plus de pêche, de natation, de canotage, que de l'engrangement des récoltes. Le fleuve, au bord duquel se trouvait la maison paternelle, avait toutes les affections du jeune Adélar. Le passage des petites flottilles de bateaux, le sifflement aigu des steamers, alors assez rares, étaient pour lui la source des émotions les plus vives.

" Voyant ses goûts sa famille le laissa libre, et, quelques années plus tard, M. Sénécal arpentait en qualité de capitaine le pont du Yamaska, petit vapeur construit pour faire concurrence au Richelieu de la Compagnie du Peuple, la ligne rivale.

" Mis au courant des affaires par les exigences de son service, le capitaine se transformait peu après en négociant et en industriel.

" Aux dernières élections générales, M. Sénécal, se présentait dans Yamaska pour la Chambre locale, dans Drummond et Arthabaska pour les Communes, et enlevait les deux sièges à ses adversaires.

" En chambre, le député de Yamaska garde le silence, mais il agit et conseille dans les séances des comités, où son habitude des affaires lui donne de l'autorité.

" Organisation nerveuse, le mouvement est son état naturel : le repos le tuerait. Dans la ville, il ne marche pas, il court ; s'il arrête parfois, c'est en voiture, pour gagner du temps, déchiffrer vingt dépêches télégraphiques et y répondre.

" Grand, mince, osseux, long en col, haut sur jambes, le front découvert, les os des joues proéminents, l'œil vif, la parole brève, M. Sénécal, par l'allure et les traits, se rapproche du type américain.

" C'est un canadien qui a pris pour devise : *time is money.*"

—000—

La ville d'Alexandrie.

Quelques détails sur la ville d'Alexandrie qui est aujourd'hui le théâtre des hostilités en Egypte :

Alexandrie, Alexandria sous les Grecs, Iscanderieh chez les Arabes, ville et port d'Egypte, dans la Basse-Egypte, sur une langue de terre qui s'étend entre la Méditerranée et l'ancien lac Mareotis, à 182 kil. N. O. de Caire.

Elle a 2 ports. le port vieux et le port neuf ; elle communique avec le Caire par un canal qui débouche dans la branche occidentale du Nil, et depuis 1853 par un chemin de fer. La ville, jadis très peuplée, ne comptait guère au commencement de ce siècle que 20,000 habitants ; on en porte aujourd'hui le nombre à 300,000.

Elle est l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Egypte ; toutes les puissances européennes y ont consuls. Outre une foule de restes curieux de l'antiquité, on y remarque des belles constructions modernes : le palais du vice-roi, la mosquée des mille colonnes, les fortifications et l'arsenal de la marine.

Alexandrie, qui sous les Pharaons n'était qu'un village nommé Racoudah ou Rakotis, fut fondée en 382 av. J. C. par Alexandre le Grand, qui voulait en faire l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident ; elle fut la capitale de l'Egypte sous les Ptolémées et les Romains. Elle se composait de 2 quartiers. Rakotis ou quartier du peuple, et le Bruchium.

On y remarquait un phare magnifique, placé dans une petite île,

jointe par un môle de près de 13,090m, des palais somptueux, le temple de Sérapis, tout en marbre, une bibliothèque immense, la plus riche qu'il y eut au monde (on y comptait 700,000 rouleaux ou volume), la Musée, sorte d'académie où les savants de toute espèce étaient entretenus aux dépens de l'Etat ; un vaste hippodrome, plusieurs obélisques et colonnes, parmi lesquelles de Pompée, les deux aiguilles de Cléopâtre, etc. C'était la première ville du monde après Rome : on comptait au temps de sa splendeur 900,000 habitants, parmi lesquels un grand nombre de Juifs.

Elle fut un des berceaux du Christianisme : elle avait un archevêque qui prenait le titre de patriarche. Plusieurs hérésies y prennent naissance, et elle devint le théâtre de querelles théologiques qui l'ensanglantèrent souvent.

Les Alexandrins étaient turbulents ; ils se révoltèrent plusieurs fois sous les Ptolémées et sous les Romains : César eut à y réprimer, l'an 47 av. J. C., une insurrection terrible ; la bibliothèque fut entièrement consumée dans cette circonstance. Alexandrie tomba, avec toute l'Egypte, au pouvoir des Romains l'an 30 av. J. C. Cette ville eut à subir sous les empereurs plusieurs massacres qui la dépeuplèrent peu à peu.

En 611, Chosroes II, roi de Perse, s'en empara, mais son fils le rendit aux empereurs.

En 640, les Arabes conduits par Amrou, lieutenant d'Omar, la prirent et achevèrent la destruction des monuments et de la célèbre bibliothèque. Les Turcs la prirent en 858 et 1531 et ils l'ont gardée sous la domination des Musulmans elle n'a fait que dépérir ; la découverte du passage aux Indes par le Cap acheva sa ruine ; son enceinte a diminué graduellement avec sa population. Les Français la prirent sans peine en 1798 et la gardèrent jusqu'en 1801 ; les Anglais l'occupèrent de 1801 à 1803 ; Alexandrie s'est relevée sous Méhémet-Ali et ses successeurs.

La ville du Caire, la capitale de l'Egypte, possède une population de 360,000 âmes, elle est située à 140 milles au sud d'Alexandrie, dans le voisinage des grandes pyramides, sur le bord du Nil.

Le Caire

Depuis la prise d'Alexandrie par les Anglais, l'attention publique se concentre sur le Caire, capitale de l'Égypte, où l'on redoute la répétition des scènes tragiques qui ont eu lieu dernièrement dans la première de ces deux villes. Nous dirons quelques mots du Caire, afin d'en donner une idée à nos lecteurs avant les événements qui sont sur le point de s'accomplir sur ce nouveau théâtre.

Le Caire est la ville la plus peuplée de l'Afrique et est située sur la rive droite du Nil à 140 milles environ au sud-est d'Alexandrie. Sa population en 1871, était de 360,000 habitants, dont 250,000 Mahométans, 60,000 Cophtes, et le reste comprenait des Européens, des Grecs et des Juifs.

Cette ville occupe une étendue de sept milles de circonférence, et, vue de loin, elle présente une apparence très pittoresque. Les maisons en général sont mal bâties et les rues sont remarquable par leur manque de trottoirs et leur irrégularité.

Les ornements d'architecture sont rares ; on n'en voit que dans les mosquées qui sont au nombre de quatre cents. La plupart sont très belles.

À côté de la mosquée El-az-bar, s'élève un collège célèbre comme étant le grand centre des études de la littérature arabe.

La citadelle est située dans la partie sud-est de la ville, sur une colline élevée de 250 pieds. Dans la citadelle, on remarquait le palais du khédive, l'hôtel des monnaies, une manufacture d'armes, le bureau de poste, des casernes et la mosquée de Mehemet-Ali. Cette forteresse ne pourrait pas cependant faire une longue résistance contre une attaque du dehors, vu qu'elle est dominée par la chaîne de montagnes Mokattam qui sont à une faible distance de la ville.

Le Caire est divisé en différents quartiers, tels que le quartier juif, le quartier franc, le quartier cophte, etc.

Parmi les institutions publiques, on remarque l'Académie médicale, fondée par Mehemet-Ali, et une académie militaire, où l'on apprend néanmoins toutes les sciences que

l'on enseigne en Europe. Il y a aussi les institutions de charité catholiques et protestantes.

La ville a deux faubourgs : ceux de Boulak et de Musr-el-Aatik ; ce dernier est nommé par les Européens " Le vieux Caire ".

Près du Caire, on voit l'île de Radah, où s'élève la colonne connue sous le nom de Nilomètre, servant à mesurer l'élévation du Nil pendant les grandes inondations annuelles.

Un aqueduc de près de deux milles de long et bâti sur 300 arches, transporte l'eau de Fostat à la citadelle.

Le Caire est une station centrale très importante sur la route des Indes, et son commerce est très considérable. On y fabrique la soie, les lainages, la poudre à canon, la verrerie, le sucre, le cuir, les petites armes et la ferronnerie. Cette ville fait encore un commerce très étendu de pierres précieuses et de bijouterie. C'est pour ainsi dire le rendez-vous des marchands de toutes les nations. Elle a des communications par voies ferrées avec Alexandrie et Suez.

Le Caire est entouré de murailles, mais en certains endroits plusieurs maisons sont construites en dehors des murs.

La capitale de l'Égypte a déjà été assiégée et prise plusieurs fois entre autres : en 1171, par les Croisés ; en 1786, par les Turcs et en 1798, par Napoléon Bonaparte.

— 000 —

L'Album Musical

Nous accusons réception de l'*Album Musical* pour les mois de juin et de juillet. Comme les numéros précédents, celui du mois de juillet a un excellent choix de musique de piano : deux morceaux de Ludovic, une valse et une schottisch.

Les deux romances qu'il contient sont très belles : l'une de Rupès : *Rose, souviens-toi !* et l'autre est un extrait de l'opéra d'Adan : *Si j'étais roi !* et a pour titre *J'ignore son nom*.

Les éditeurs y publient un magnifique *O Salutaris*, musique du célèbre Gounod.

La partie littéraire est très remarquable. On y voit une correspondance de Paris et un article très

sérieux sur Ambroise Thomas. Les autres colonnes sont très soignées et traitent de sujets d'une utilité incontestable.

Le prix de l'abonnement annuel est de \$3. S'adresser à MM. Filia-trault et Cie, Montréal.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles]

WINNIPEG.

Jeudi, 24 mai, 1882.

Winnipeg est la Reine de l'Ouest ! Et une belle encore. Qu'il y ait un brillant avenir réservée à cette partie du Canada, cela ne souffre pas l'ombre du doute. Encore faut-il prendre garde aux illusions d'optique, car voyez-vous les immenses prairies donnent lieu au mirage comme les steppes et les pampas. Il a été beaucoup parlé du Nord-Ouest. La quantité toutefois a, en plusieurs circonstances, fait tort à la qualité. Si vous ne connaissez pas l'Ouest personnellement, ou si vous n'y avez pas de parents ou d'amis sincères dont l'espérance peut vous guider, n'allez pas y toucher inconsidérément. Vous connaissez n'allez pas quand il fait noir.

Ne voilà-t-il pas que je me lance dans la prairie, et cependant le titre ci-haut est Winnipeg.

Quelques mots donc de Winnipeg, laquelle à vrai dire, est dans la prairie de tout ce qui fait Winnipeg une ville comme une autre, à quoi bon parler. Mais cette cité, appelons-la de son nom, a des traits caractéristiques, quelque chose qui sort du terre à terre. Etes-vous touristes, arrivez ici avec une tente. Près de la gare, il y a de grands terrains inoccupés. Prenez un bon coin, élevé autant que cela se peut, (et il ne se peut guère), par crainte de l'eau qui, quand certaine fantaisie malséante de monter dans les rues pour voir les terrains, je suppose. Etablissez votre camp, et montés sur vos tibias, parcourez les rues. Mais dès lors, attention à vos épaules, si vous ne connaissez pas la circulation dans la rue Broadway à New-York, à celle des rues Market et Chesnut, à Philadelphie, vous n'avez pas d'idée du nombre de personnes qui vont dans la rue

principale de Winnipeg, à pas rapides, courant à leurs affaires, saluant leurs connaissances à la volée. Tout va train éclair. Et le beau de tout cela, à mon goût, c'est que chacun s'occupe de son affaire. Sous ce rapport, je ne crains pas de le dire, la reine de l'Ouest est, bien que jeune, infiniment supérieure à plusieurs villes du Canada, et ne vous en déplaise, Ottawa fait queue, et loin en arrière sous ce rapport. Est-ce dû à ce que le temps manque ici pour s'occuper des affaires d'autrui ; est-ce par suite du sentiment si noble et si beau que nous ne sommes pas placés ici-bas pour espionner ou calomnier nos voisins (cela revient si souvent à la même chose) ; je ne saurais vous le dire. Dans tous les cas, Winnipeg sous ce rapport est un modèle.

Les rues.—Elles sont généralement larges, mais quelle boue. C'est pis que la terre noire ordinaire du Bas-Canada, c'est de la terre forte. Chevaux tirant à plein collier une demi-charge, roues s'enfonçant profondément, trottoirs glissant, piétons patinant, de la boue épaissée sur les planchers des magasins, et des hôtels et de tous les bureaux fréquentés par le public. Voilà pour le temps pluvieux. Pour le temps sec, tout va bien. Ajoutez du vent, une poussière aveuglante.

Bureau de poste.—Une queue interminable de personnes venant chercher leurs lettres. Edifice trop petit. Correspondance immense du matin au soir, va et vient sempiternel. Aucune autre ville du Canada ne s'approche de Winnipeg sous ce rapport.

Enseignes.—Les mêmes que dans les autres villes, mais voici un genre spécial, et s'il ne vous rend pas malade en deux jours, c'est que vous avez une constitution émérite. C'est un signe de vocation. Vous étiez évidemment destinés à vivre à Winnipeg. A chaque deuxième fenêtre, il y a "Real estate agency." Agence de propriétés immobilières. Cela devient agaçant, assommant, abrutissant, etc. ?

Sur ce, je vous tire ma révérence, et vous dis au revoir.

TAMERLAN.

000

Nos Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'Album des Familles, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES.

Québec... Etienne Légaré, 378, rue St Joseph, St Roch
Montréal..... Ignace St Amour, 344, rue Amherst.
Trois-Rivières..... P. L. Hubert, notaire.

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Anco St Jean.....	Chicoutimi	D. dior Houde,
Arthabaskaville.....	Arthabaska	Aimé Dion
Beauharnais.....	Beauharnais	J. A. Lapointe,
Berthier.....	Berthier.....	Amateur Demors,
Fraserville.....	Témiscouata	V. Chamberland,
Joliette.....	Joliette.....	Albert Gervais,
Kamouraska.....	Kamouraska	P. C. Dupuy,
L'Acadie.....	Saint Jean.....	Jos. H. Roy, fils,
L'Assomption.....	Assomption.....	J. S. Rivet,
Laprairie.....	Laprairie.....	Roy. M. Baillargé,
Lotbinière.....	Lotbinière.....	Maximo Lemay,
Louiseville.....	Maskinongé.....	T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis.....	Lévis.....	A. G. Routhier,
Rimouski.....	Rimouski.....	A. G. Dion,
Sault au Recollet Hochelaga.....	Cyp. Corbeil,	
Sherbrooke.....	Sherbrooke	M. Richer, libraire.
Sorel.....	Richelieu	J. O. Dauphinais.
S. A. Lapointe.....	Kamouraska.....	Geo. Lévêque.
S. Colomb, Sillery Québec.....	Félix Langlois,	
St Donat.....	Rimouski.....	Cloris Morneau,
St Hyacinthe.....	St Hyacinthe.....	M. Lusier,
St Jérôme.....	Toronto.....	Chas Morandville,
St Lin.....	Assomption.....	J. B. Forest dit Morin
St Nicolas.....	Lévis.....	L. Fréchotte, jr,
St Romuald.....	Lévis.....	Joseph Fortin,
Ste Rose.....	Laval.....	P. O. Grenier,
Ste Thérèse.....	Toronto.....	P. Jérôme,
St Vincent de Paul Laval.....	C. E. Germain,	
Terrebonne.....	Toronto.....	Octave Forget,
Ville de St Jean.....	St Jean.....	Jean Bourguignon.

MANITOBA.

St Boniface..... }
Winnipeg..... } Adj. Gauvreau,

ÉTATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Aurora.....	Illinois	Louis Raymond,
Biddford.....	Maine.....	L. N. Chartier.
Central Falls.....	Rhode Island.....	Z. Choquette,
Chicago.....	Illinois.....	Ph. Baillargeon,
Chicopee Falls.....	Massachusetts.....	W. St Amour,
Détroit.....	Michigan.....	Ed Racicot,
Fall River.....	Massachusetts.....	H. R. Benoit,
Indian Orchard.....	Massachusetts.....	Jos. Bengie,
Lake Linden.....	Michigan.....	D. L. Augé,
Lawrence.....	Massachusetts.....	Dr Jos. Desmarais,
		126, Lovell Str,
Leviston.....	Maine.....	Isaac N. Leclerc,
Lowell.....	Massachusetts.....	J. S. Lapirore,
Mantona.....	Illinois.....	L. A. Towner,
North Adams.....	Massachusetts.....	A. N. Gélinau,
Northampton.....	Massachusetts.....	Dr L. B. Niquetto,
Putnam.....	Connecticut.....	Hector Duvert,
St Albans.....	Vermont.....	Dr G. Thibault,
Troy.....	Now-York.....	F. P. Larose,
Worcester.....	Massachusetts.....	P. J. Martin,
Woonsocket.....	Rhode Island.....	C. Tétrault.

PARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

MM. Henry F. Gollig et Cie, 449, Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publiée à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit : Pour le Canada et les Etats-Unis..... \$2 00 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 fr) payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées, et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/4 de colonne	1/2 colonne	3/4 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1/4 de page	1/2 page	3/4 de page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	12.00	18.00	25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire,
de l'Album des Familles, Ottawa,
P. O. Boite 1061.

BULLETIN DES ANNONCES.

ŒUVRES MUSICALES.

DE

L'abbé E. A. Giely.

Œuvres en volumes.

- * *Harmonies Religieuses*, chants variés pour les saluts du Saint-Sacrement, sur les paroles de la liturgie romaine, formant 53 chants particuliers, avec accompagnement d'orgue.....\$1 50
- Amour au Sacré-Cœur*, chants variés au Sacré-Cœur et au Saint Sacrement, accompagnement d'orgue, 5e édition..... 2 50
- Guirlande à Marie*, Chants à la Sainte-Vierge, formant un mois de Marie complet, un volume splendidement illustré... 1 25
- Une Couronne à notre Mère*, autres chants solennels à la Sainte Vierge, avec accompagnement d'orgue..... 1 00
- Echos de l'âme pieuse*, dans les sanctuaires de Marie, chants solennels à la Sainte Vierge, pour son mois et ses fêtes,, avec accompagnement d'orgue, 3e édition..... 2 00
- Sept cantiques à Notre-Dame des sept douleurs*, avec accompagnement d'orgue..... 0 50
- Soupirs de l'exil* chants au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge, chœurs et solos sans accompagnement..... 0 50
- Fleurs de Mars*, chants à Saint-Joseph pour son mois et ses fêtes, avec accompagnement d'orgue, 2e édition augmentée..... 1 50
- * *Fleurs de Juin*, chants au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement, faisant suite à l'*Amour du Sacré-Cœur*, avec accompagnement d'orgue, sup. édit. illustrée..... 1 25
- Lyre des petits enfants*, gracieuses et naïves mélodies à l'usage du 1er âge, 1 beau volume gr. in-8o, 3e et splend. édition. 1 00

Œuvres détachées.

- * *Messe Musicale*, à 3 voix, avec accompagnement d'orgue.....\$0 75
- Gloria in excelsis*, cantique solennel pour Noël, solo et chœur à 3 voix, avec accompagnement d'orgue, superbe édition illustrée... 0 25
- L'Enfant de la Crèche*, gracieux Noël, solo, duo, trio etc.. édition populaire avec vignette..... 0 20
- * *Jésus, réveille-toi!* Prière de circonstance, solo et chœur avec accompagnement d'orgue..... 0 35
- Cantique aux SS. Patrons*, solo et chœur avec accompagnement..... 0 35
- Antienne des SS Docteurs*, chœur et solo avec accompagnement..... 0 25
- Triomphez, roi des Cœurs*, chant solennel au Sacré-Cœur, solo et chœur avec accompagnement d'orgue..... 0 35
- * *Cantate solennelle au Sacré-Cœur*, pour le jour de sa fête, chœurs, solos et duos variés, accompagnement d'orgue (7 parties distinctes)..... 0 75
- * *Gloire à Marie*, cantate solennelle à N. D. de Lourdes, chœurs, solos et duos, accompagnement d'orgue, superbe édition illustrée (12 p.)..... 0 50
- * *L'Eglise du Sacré-Cœur*, cantique à 3 voix avec solo et accompagnement..... 0 35
- * *A la Vierge Immaculée*, chant solennel pour le 8 décembre, grand chœur, solo et duo avec accompagnement d'orgue..... 0 40
- * *Les deux Couronnes*, cantate solennelle à Saint-Joseph, superbe édition avec beau frontispice (16 pages in-4)..... 0 50
- * *Consoler le Cœur de Jésus*, solo, duo, trio, avec accompagnement..... 0 35

Les morceaux de chant précédés d'une astérisque (*) sont les seuls qui me restent en ce moment.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

36 Année.

“LE SCIENTIFIC AMERICAN”

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie, se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,

37, Park Row, New-York.

CHEMIN DE FER LE

Grand Tronc

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ,

COMMENÇANT

Lundi, le 5 Juin 1882.

ALLANT A L'OUEST.

7 29 A. M.—Train mixte pour toutes les stations locales entre Québec et Montréal, Richmond, Sherbrooke et [Island Pond].

11 30 A. M.—Train Mixte pour Montréal et arrêtant à toutes les stations locales -- Aussi, se reliant à Sherbrooke à 7 45 P. M. avec les trains du Passumpsic, pour Boston, Lowell, Worcester, Concord, etc.

Ces trains viennent en connexion à Montréal avec les trains pour Toronto et l'Ouest.

8 40 P. M.—Train Express pour Montréal, Boston, Sherbrooke, Montréal, Ottawa, Toronto, Détroit, Chicago et sur tous les points de la ligne Est, Ouest, Nord-Ouest et Sud-Ouest.

ALLANT A L'EST.

Quittera Montréal.....	10.00 P M
Arrivera à la Pointe-Lévis.....	6.45 A M
Train mixte quittera Richmond...	9.15 A M
Arrivera à la Pointe-Lévis.....	2.50 P M
Train mixte quittera Montréal.....	7.05 A M
Arrivera à la Pointe Lévis.....	7.00 P M

J. HICKSON,

Gérant Général

9 Juin 1882.

Le “Courrier du Canada,”

Journal Politique, d'Agriculture et d'Affaire.

PARAIT TOUS LES JOURS.

ABONNEMENT..... \$6.00 par année.
PAYABLE D'AVANCE..... \$5.00

Le “Journal des Campagnes,”

HEBDOMADAIRE.

Publié 16 pages tous les jeudis et contient des articles sur l'agriculture, le commerce, ainsi que les nouvelles générales.

ABONNEMENT..... \$1.00 par année.

On exécute à l'établissement du COURRIER DU CANADA impressions de toute sorte ainsi que la musique à des prix modérés.

— AU MÊME BUREAU —

En vente le MISSEL imprimé en très gros caractères pour l'usage des prêtres dont la vue est affaiblie par l'âge ou la maladie.

BULLETIN DES ANNONCES.

EN VENTE

LE

Chemin de la Croix

A L'USAGE DES

FAMILLES.

C'est une feuille de 21 pouces sur 28, renfermant les

14 STATIONS

DE LA

Voie Douloreuse,

que l'on peut encadrer séparément, si on le désire.

Prix 50 centins

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU

Editeur-Propriétaire de

l'Album des Familles.

OTTAWA.

N. B.—Le paiement devra accompagner la demande, et une réduction considérable est accordée aux marchands.

Nouvelle publication

LA BIBLE ne suffit pas pour enseigner les vérités nécessaires au salut.

C'est une des meilleures conférences du célèbre PÈRE DAMEN, S. J.—Elle contient des preuves irréfutables à la portée de tous, de la nécessité de l'Eglise enseignante.

Envoyée par la poste au prix suivant:

\$2.50.....le cent.

5 sous.....chaque exemplaire

S'adresser à

L. G. GLADU, O. M. I.
Hull, P. Q.

ABONNEZ-VOUS

L'ALBUM DES FAMILLES.

Une grande chance pour tous

DE FAIRE DE L'ARGENT

Désirant donner une impulsion plus active que par le passé à l'*Album des Familles*, je recevrai avec empressement les

Listes de nouveaux abonnés

que les amis de l'*Album* jugeront à propos de former, soit aux Etats-Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

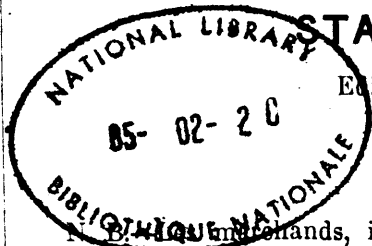
Prix d'abonnement \$2 par année.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de **25 CENTINS** pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance, ou qui paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'*Album*, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent on recevra gratuitement l'*Album des Familles* pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'ils nous transmettront pour insérer sur le couvert de l'*Album*, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'*Album des Familles*.

S'adresser franco à



STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'*Album des Familles*,

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

Marchands, industriels, et autres, trouveront un grand avantage en publiant leurs annonces dans l'*Album des Familles*, dont la circulation embrasse toutes les parties de la Province de Québec.